

COMPTÉ, PESÉ, DIVISÉ

Le 11 septembre 2001, j'étais au travail, comme de très nombreux américains. Sauf que je suis agent du FBI, mon nom est Donovan Terlinghem, et j'étais sensé enquêter sur certains auteurs des attentats qui ont eu lieu ce jour-là. J'étais à Federal Plaza, le siège du bureau de terrain de New York City du FBI au moment où le premier avion a percuté la tour nord du World Trade Center. J'étais au téléphone avec mon collègue de San Francisco pour lui demander de filer à leur débarquement d'avion les pirates de l'air qui avaient pris place à bord du vol United 93, la seule piste consistante que nous avions.

Malgré tous les obstacles que j'avais eu sur mon parcours, nous avions pu, ma collègue et moi, identifier la plupart des auteurs des attentats. Nous avions prévu de les mettre sous surveillance et de les arrêter dès que possible. J'étais au téléphone avec le permanent du FBI de San Francisco (il était six heures du matin sur la côte ouest) et je mettais les choses au point avec lui :

« ...j'ai faxé la liste de réservation des suspects qui se sont inscrits sur le vol United 93, ils arriveront vers midi chez vous. Je n'ai pas leur lieu de destination après l'aéroport, aucune réservation d'hôtel n'a été enregistrée à leur nom, j'ai dit à l'agent spécial Waltzer de se charger du dossier, votre chef est au courant.

— *J'ai eu l'information sur une note avant de prendre mon service hier soir. L'agent Carl Waltzer m'a laissé un mot à votre intention, agent Terlinghem. Il va vous rappeler dès qu'il sera sur le terrain.*

— Merci pour l'information, je vais vous laisser, j'ai d'autres pistes à suivre. Je dois vérifier... Oh nom de... »

Depuis mon bureau à l'avant-dernier étage de Federal Plaza, je pouvais voir les Twin Towers, immenses barreaux de métal poli qui étaient comme une signature pour le sud de Manhattan. Par cette journée ensoleillée de fin d'été, les Twins se détachaient sur le ciel bleu de cette matinée a priori tranquille. J'étais assis à mon bureau et, à mon habitude, je regardais par la fenêtre. Distrairement, j'ai pu voir approcher le vol American Airlines 11. Tout s'est passé très vite, en moins de dix secondes. Au début, quand l'avion est apparu dans mon champ de vision, sur ma droite, je n'y ai pas prêté attention, Manhattan étant régulièrement survolé par des vols commerciaux. Mais j'ai vite compris que celui-là volait trop bas.

J'ai vu que le 767 d'American Airlines n'était pas à sa place trois secondes avant l'impact, en comprenant en un éclair qu'il allait percuter la tour nord du World Trade Center. La disparition de l'avion de ligne dans l'immeuble, la gerbe de flammes rouges, orangées et jaunes qui a suivi l'impact, puis l'épaisse fumée noire qui a marqué le début de l'incendie, soufflée par le vent en direction de Brooklyn, passant au-dessus de Federal Plaza, étaient des vision irréelles, comme ce qu'on pouvait probablement voir lors d'un mauvais trip sous acide. Sans voix, j'ai été médusé par le spectacle, mon interlocuteur au téléphone ne comprenant rien à mon soudain silence :

« Agent Terlinghem, qu'est-ce qui se passe ?... Allô ?... Vous êtes toujours là ?

— Cela dépend du sens que vous donnez à votre question... Nous avons une urgence, je vais devoir vous rappeler plus tard... »

La conclusion tragique du plus grand ratage de l'histoire de la sécurité civile des États-Unis d'Amérique venait de commencer. Voici la fin, magnifique ami, la fin...

Tout a commencé pour moi par une banale affaire de trafic de cigarettes, fin 1999/début 2000. Avec mes collègues Deborah Lorbeer et Caitlin O'Leary, nous avions mené un long travail de fond pour remonter une filière d'importation illégale de cigarettes, signalé par la sœur aînée de Caitlin, Piper O'Leary, sergent au NYPD dans le secteur de Manhattan sud. La sœur cadette de Caitlin, Cassandra, travaillait pour le Bureau of Alcohol, Tobacco and Firearms, avant qu'on ne lui rajoute les Explosifs en spécialité de la maison, et c'était sa première enquête. Je vous passe les détails, ce fut un long travail de patience, d'infiltration et de surveillance pour coincer les membres de ce réseau.

Petite note me concernant : à l'époque, j'étais un agent du FBI avec quelques années d'expérience et des réussites notables sur des enquêtes plutôt faciles. Comme nombre de petits blancs du sud issu d'une famille de journaliers agricoles fauchée, je suis entré dans l'armée le jour de mes 17 ans, en mars 1987, pour avoir du boulot, une couverture maladie et de quoi payer mes études. J'ai fait huit ans de service comme sous-officier dans la police militaire avant de rentrer en formation à Quantico pour devenir agent spécial du FBI. Ça m'avait plu le boulot de flic, et j'ai décidé de continuer dans le civil.

Je suis agent du FBI à New York City suite à une idée de ma compagne, Selma Thawyer, une petite afro-américaine toute en rondeurs que j'ai connue à l'armée pendant la guerre du Golfe, début 1991, et dans des circonstances un peu tordues. En effet, je suis intervenu avec la police militaire parce qu'elle se battait au couteau avec une latina de son régiment, India Vasquez, pour une histoire de mec que je ne sais plus laquelle avait piquée à l'autre. Comme je devais les garder toutes les deux pour la nuit, j'ai fait connaissance. Le courant est passé entre nous trois, India a trouvé un mec qui n'avait rien à voir avec l'objet de son litige avec Selma, et c'est cette dernière qui m'a choisi, au final, une fois que les choses se sont calmées.

Selma est de Portland, dans l'Oregon, et moi d'un petit patelin au sud de Montgomery, Alabama. Nous avions la possibilité de chercher du travail à Saint Louis, à peu près mi-chemin entre les deux, ou d'aller ailleurs. Finalement, nous avons pris New York City. Selma avait suivi une formation de radio pendant son temps d'armée et elle comptait trouver un emploi dans le secteur des télécoms ou de l'informatique. Elle a finalement trouvé un emploi d'assistante de régie à Wolf News, emploi correct tant du point de vue paye que conditions de travail. Malheureusement, c'était un remplacement et son contrat de travail finissait à la fin de l'année.

Elle n'avait tenu que des petits emplois du même genre depuis notre arrivée à New York City, en 1997, et c'était à ce jour son plus long contrat, avec huit mois. Sans qualification universitaire,

elle devait faire ses preuves sur le terrain, et ce n'était pas facile. Mais elle s'accrochait et, avec l'expérience venant, elle intéressait de plus en plus les employeurs. Nous n'avions pas d'enfants à l'époque et, avec mon salaire et notre deux pièces en location à Brooklyn, nous nous en sortions plutôt bien tous les deux. Il ne fallait pas avoir de goûts de luxe, c'était tout... Gros avantage de New York City : vous pouvez vous contenter d'avoir une seule voiture par famille grâce aux transports en commun. Ma vieille Buick immatriculée dans l'Alabama nous suffisait, c'était toujours ça de moins à avoir sur le dos comme crédit.

J'étais en équipe avec Deborah Lorbeer, une petite blonde mince au visage rond, de trois ans mon aînée, agent énergique et efficace, originaire de Cleveland, Ohio. Famille de la classe moyenne, master de droit payé par la famille et entrée au FBI après la formation à Quantico. Sur le terrain, un agent spécial très cérébral, particulièrement pointilleuse sur tout ce qui concerne les questions de droit, avec une capacité d'analyse très poussée. De mon côté, je suis intuitif, je sens les choses, je marche à l'instinct, et ainsi je complète bien Debbie sur le terrain.

La numéro trois de l'équipe, c'est Caitlin O'Leary, petite rousse un peu enveloppée, une fille avec un parcours tordu. Sa mère, célibataire, fut envoyée en prison par le FBI pour racket en organisation criminelle dans les années 1970 alors qu'elle était toute gamine, famille d'accueil, passage par l'armée, master de droit et Quantico avant le FBI, sœur aînée au NYPD, sœur cadette au BATF après un passage par la police de la route du Connecticut, et petite dernière, Gillian O'Leary, spécialiste en circuits financiers mafieux à la DEA après un doctorat de droit à Columbia payé par ses sœurs. Caitlin est l'experte de l'équipe, calée en tout ce qui est police scientifique, sa grande passion dans son boulot.

Le 4 juillet 2000, jour de la fête nationale, nous avons procédé à l'arrestation d'une demi-douzaine de suspects se livrant au trafic de cigarettes de contrebande entre Brooklyn et plusieurs villes de la côte est. Je vous passe les détails de l'enquête de plus d'un an qui nous a permis de les coincer et des détails de leur trafic pour arriver à ce qui allait nous entraîner, sans le savoir, sur la piste des terroristes du 11 septembre 2001. Leur chef, Rachid Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha, risquait une vingtaine d'années pour trafic de produit réglementé en bande organisée, un crime qui ne pardonnait pas pour l'ATF, seul le trafic d'armes étant plus pénalisé.

J'avais interrogé le suspect et je sentais clairement qu'il ne nous disait pas tout. J'étais convaincu qu'il nous cachait quelque chose de plus important qu'un simple trafic de cigarettes, d'autant plus que le BATF avait établi qu'il avait mis de côté \$35 000 issus du trafic pour autre chose que son enrichissement personnel et celui de ses complices. Les cinq autres comparses, tous originaires de pays du proche et du moyen-orient, étaient des types sans grande envergure, des seconds couteaux recrutés pour les tâches ordinaires du réseau, et qui n'avaient eu de cesse de nous dire tout ce qu'ils savaient afin de bénéficier de peines les plus courtes possibles. Au bout d'une semaine d'interrogatoires, nous avons fait le point, Caitlin, Debbie et moi. Il y avait des points qui ne collaient pas avec le reste du réseau :

« On a ces voyages à San Diego qui ne correspondent pas aux activités du réseau... pointa Debbie. J'ai pu obtenir le détail des réservations d'avion et d'hôtel sur place, rien que des petits séjours de deux ou trois jours, j'ai demandé à nos collègues du bureau de terrain local de vérifier tout cela. Ce Rachid machinchose n'est pas allé là-bas pour faire du tourisme, ni pour son activité de gérant d'une quincaillerie à Brooklyn.

— Il y a aussi ce type, soi-disant venant de Las Vegas, qui est passé plusieurs fois pour voir Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha... précisa Caitlin. Il va nous falloir l'identifier, car tous les cinq autres en parlent. Ce serait un homme d'affaires saoudiens, probablement un agent de voyage, ou quelque chose dans ce genre. Je peux vérifier ça avec un portrait robot et les fichiers de l'immigration.

— Las Vegas, homme d'affaires saoudien, nous n'irons pas loin avec ça... fis-je remarquer. Si je propose à notre suspect une réduction de peine contre ce qu'il connaît, est-ce que le juge suivra ?

— Faut que ça soit un gros truc... pointa Debbie. Si c'est juste une amicale de trafiquants de cigarettes de plus, nous n'irons pas bien loin.

— C'est plus sérieux que ça Debbie, je sens qu'on tient un gros truc. Caitlin, attends un peu avant d'aller voir l'immigration. Je vais sûrement avoir de quoi nous mettre sous la dent. Je revois notre suspect demain, il va passer à table, il est à point. »

Je ne me suis pas trompé. Rachid Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha avait bien quelque chose à négocier. Il était défendu par un avocat compétent, Maître Varozetti, qui l'avait bien conseillé et qui a commencé la suite de l'interrogatoire en mettant les choses au point :

« Agents spéciaux Lorbeer et Terlinghem, mon client est d'accord pour collaborer avec la justice et plaider coupable, mais il souhaite que cela se fasse avec des contreparties conséquentes. En cas de plaider coupable, il demande à ce que sa peine soit réduite de moitié, conformément aux conditions habituelles en pareil cas. Naturellement, il ne vient pas les mains vides, comme vous pouvez vous en douter.

— Mmmm... Requête raisonnable, nous l'appuierons devant le juge.. pointa Debbie. Reste à voir ce qu'il nous propose en échange.

— Rachid ?

— Quelque chose qui va vous intéresser : un réseau de combattants infiltrés sur le territoire des USA. Je vous parle de combattants d'Al Qaïda, le réseau dirigé par Oussama Ben Laden, qui a été à l'origine des attentats contre vos ambassades en Afrique il y a de cela deux ans. Je fais partie des groupes chargés de recueillir des fonds, de porter assistance aux combattants déployés à l'étranger, et autres tâches du même ordre. Je peux vous dire que plusieurs cellules, ayant le même rôle que la mienne, sont déployées sur votre territoire. Et que des combattants sont actuellement infiltrés chez vous. Je vous demande une réduction de peine et une protection de témoin pour ma famille et pour moi-même, rien de plus. En échange, je vous dis tout. Je ne suis plus en position de vous mentir ou de vous dissimuler quoi que ce soit, et les cinq idiots que j'ai recruté finiront tôt ou tard par vous mettre sur la piste de ce que je sais. Autant les devancer et obtenir quelque chose de raisonnable en échange. Il y a aussi ma famille dans le coup, et je dois penser à eux...

— Je vais voir ça tout de suite avec ma collègue... » ai-je conclu.

Nous sommes sortis de la salle d'interrogatoire, Debbie et moi, et nous avons mis les choses au point pour la suite des opérations. Elle me fait confiance pour ce qui est de mon jugement sur les suspects, jamais pris en défaut :

« Don, t'en penses quoi ?

— Il sait très bien qu'il est coincé, et qu'on le tient avec sa famille. Il est très intelligent et, gros atout pour nous sur lequel on pourra jouer, il pense plus à sauver sa tête et celle des siens que de continuer ses trafics pour Al Qaïda. Avoir une épouse et trois gamins, ça change quelque peu le sens des priorités... On peut lui proposer quoi, comme minimum syndical, pour sa remise de peine ?

— Sept ans, il le sait très bien par son avocat. C'est ce que le juge nous accordera par défaut en cas de plaider coupable. Reste 13...

— On commence par ça. Le magistrat qui passera le dossier en Grand Jury, c'est qui ?

— Melvin Pfaffenhafer, un vieux de la vieille très carré. Il ne va pas falloir se pointer devant lui avec seulement des bonnes intentions, sinon il ne dépassera pas les sept ans de réduction de peine. Par contre, si on a du biscuit, nous pourrons aller jusqu'à dix.

— Trois ans de marge possible, on va jouer là-dessus. Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha joue franc jeu avec nous par pur égoïsme, on va faire pareil. Je me charge de la présentation du dossier, on part sur sept ans, inutile de lui mentir.

— Mouais, son avocat lui a déjà dit ça... Voyons ce qu'il a pour nous... »

Notre suspect a joué le jeu. Il a accepté les sept ans sûrs et les trois ans possibles suivant ce qu'il avait à nous dire. Nous avons maintenu l'acte d'accusation en trafic de cigarettes sans rajouter la partie soutien actif à un réseau terroriste, qui lui aurait valu d'entrée 30 ans ferme sans possibilité de réduction de peine. Et nous avons eu de quoi faire...

En matière de justice, il y a toujours des négociations possibles. Deux semaines après l'arrestation des membres du réseau de Brooklyn, l'interrogatoire de Rachid Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha avait donné suffisamment d'éléments pour nous permettre d'ouvrir une nouvelle série d'enquêtes en direction des pistes terroristes dont nous avait parlé notre suspect. C'était à notre tour de remplir notre part du contrat et il nous fallait présenter notre dossier à la fois au juge, mais aussi au procureur fédéral. Nous avons commencé par le juge Melvin Pfaffenhafer. Il devait juger Rachid Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha et il lui fallait des arguments. Ce n'était pas gagné au départ, comme il nous l'a expliqué dans son bureau de la cour fédérale de New York :

« Je vais devoir passer tout ce joli monde en Grand Jury parce que seul leur chef a eu l'intelligence de plaider coupable. J'espère bien que vous avez quelque chose en sa faveur de plus que l'intelligence dont il a fait part en assumant ses responsabilités pénales, car je ne lâcherai pas plus des sept ans minimum prévus par la loi.

— Un réseau terroriste sur notre territoire et des combattants infiltrés... expliquai-je. Nous ne vous avons pas entretenu de tout cela immédiatement parce qu'il nous fallait vérifier tout cela avant, et c'est du sérieux. Ça vaut largement les trois ans supplémentaires que notre suspect demande en échange de sa coopération.

— Dites-en moi plus.

— Voilà votre honneur, continuais-je. Rachid Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha est en liaison avec un homme d'affaires saoudien du nom d'Ahmed Ben Youssef, à ce jour inconnu de nos services, homme d'affaires qui serait un contact et un agent de liaison pour le compte du réseau terroriste Al Qaïda. Il dirige une agence de voyages spécialisée dans les déplacements professionnels, les colloques et les salons internationaux. J'ai lancé un appel à témoins via Interpol pour avoir des informations supplémentaires sur son compte. J'ai la confirmation par des témoins que ce Ben Youssef et Rachid Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha avaient des relations d'affaire suivies. Ben Youssef aurait eu des contacts avec des réseaux mafieux en Europe pour approvisionner Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha en marchandises.

— C'est déjà bien, mais pas suffisant... Une autre piste ?

— Oui, à San Diego... expliqua Debbie. Ahmed Ben Youssef a utilisé une de ses relations professionnelles, un certain Omar Al Bayoumi, pour faciliter l'installation aux USA de deux personnes d'origine saoudienne que notre suspect a présenté comme étant des combattants d'Al Qaïda. Ces deux combattants seraient en résidence à San Diego.

— Il vous a donné des noms ? demanda le juge.

— Khalid Al Mihdhar et Nawaf Al-Hamzi... répondis-je. L'immigration est positive à leur sujet, ils ont obtenu des visas en règle pour notre pays. Al Midhar a même obtenu un visa B3, celui avec entrées et sorties multiples, ce qui serait l'idéal pour un agent de liaison préparant une opération sur notre territoire. »

Dès ce mois de juillet 2000, nous avions, sans le savoir, repéré deux des terroristes qui furent à l'origine des attentats du 11 septembre 2001. Plus des suspects bien placés, surtout pour être couverts par certains lobbys bien en vue à la Maison Blanche. Il y avait suffisamment de matière pour lancer une enquête en bonne et due forme, ce que le juge Pfaffenhafer a saisi au vol :

« Pour ses trois ans, votre suspect les aura si votre enquête montre que les noms qu'il a donné ne sont pas lancés au hasard. Si on a vraiment un réseau terroriste dans le collimateur, je pourrais même aller jusqu'à lui accorder la possibilité d'une libération sur parole aux trois quarts de sa peine. Vous pouvez lui dire que s'il ne nous a pas mené en bateau, il aura ce qu'il demande.

— Gardez la libération sur parole sous le coude... conseillai-je. C'est un argument que nous risquons de devoir employer si notre enquête a des ramifications intéressantes. Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha est sincère dans son désir de collaboration, mais nous devons pouvoir garder quelque chose en échange pour pouvoir le solliciter à nouveau si nous devons l'interroger. C'est quelqu'un qui n'hésitera pas à faire de son mieux pour solliciter sa mémoire en cas de nouvelles questions ciblées de notre part. Autant l'encourager en lui accordant une récompense, le cas échéant.

— Bien vu... Ça marche pour moi, mais pour le reste, vous devrez voir le Procureur Fédéral pour lancer des poursuites contre vos suspects. »

Du côté de la justice, les décisions sont allées très vite. Trois jours plus tard, le procureur fédéral Benedict Santamaria nous a reçu, Debbie et moi, pour la suite de notre enquête. Il était relativement content de voir que nous n'avions pas chômé avec nos trafiquants de cigarettes. Les pistes ouvertes par Rachid Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha l'intéressaient :

« J'ai eu vent, par des collègues de la côte ouest, de nouvelles intéressantes concernant la lutte contre le terrorisme. Vous avez sûrement entendu parler d'Ahmed Ressam, le terroriste qui voulait faire sauter l'aéroport de Los Angeles à l'occasion de la nouvelle année... Ressam est passé aux aveux et il a donné les noms de membres de réseaux liés à Al Qaïda infiltrés chez nous. C'est l'agent fédéral Frederick Humphries, à Seattle, qui a procédé à l'arrestation et l'interrogatoire de Ressam, si ça vous intéresse.

— Merci pour le tuyau, nous prendrons contact avec lui... précisai-je. Pour notre enquête, notre directeur nous donne carte blanche à condition que vous nous suiviez pour la partie légale. Vous en êtes ?

— Pas de problème, mais cela n'ira pas au-delà de mandats pour la surveillance des suspects et la fouille dans leurs comptes en banque et leurs réservations d'avion. Tant que vous n'avez pas plus, je ne peux pas aller au-delà d'un point de vue légal sans tomber dans des problèmes relevant du quatrième amendement.

— Nous nous en contenterons, indiqua Debbie. Cela nous suffira pour lancer une enquête sérieuse, et recueillir des détails supplémentaires. Le juge Pfaffenhafer va faire passer Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha en jugement seulement à partir de début octobre pour nous donner de la marge.

— Ce cher Melvin ne veut pas refaire deux fois la même erreur, pointa le procureur. Il vous a dit pour Oklahoma City ?

— C'est connu... répondis-je. Il a refusé un mandat d'enquête concernant Timothy Mac Veigh trois mois avant que ce dernier ne fasse sauter l'Alfred Murrah Building, faute de preuves suffisantes... Un quatrième amendement mal placé. »

Notre enquête a donc démarré. Debbie a entamé le travail pendant que j'étais en vacances avec Selma à Portland, puis j'ai poursuivi le travail pendant ses vacances, fin août 2000. C'est à ce moment-là qu'un matin, en arrivant au travail, le premier accroc à notre enquête a eu lieu. Caitlin était au téléphone et elle avait au bout du fil un interlocuteur important pour notre travail :

« ...Bien évidemment, si vous avez déjà entamé le travail de votre côté, vous pourrez nous le faire passer directement à Federal Plaza par Interpol, une enquête vient d'être ouverte... Un instant je vous prie, l'agent en charge du dossier vient d'arriver... Don, l'ambassade du Canada, leur attaché militaire. Leurs services secrets ont déjà suivi un de nos suspects, et ils ont des infos sur lui.

— C'est une bonne chose, s'ils peuvent nous transmettre ça par Interpol...

— Le problème, c'est qu'ils l'ont déjà fait. La CIA et le Département d'État ont déjà reçu leurs mémos... »

Comme faux pas, c'était un joli raté. Au bout du fil, l'attaché militaire canadien avait du mal à ne pas prendre le FBI pour une bande d'idiots finis :

« ...*Je ne sais pas comment vous vous y prenez, mais nous avons alerté à la fois votre Département d'État et la CIA par les voies officielles au sujet d'Ahmed Ben Youssef. Nous avons pu établir sans l'ombre d'un doute qu'il était un cadre opérationnel d'Al Qaïda. C'est un proche de la famille royale saoudienne, et il a ses entrées un peu partout auprès du gouvernement de son pays. Nous le suivons à la trace et nous faisons tout notre possible pour le coincer, votre gouvernement et vos services secrets sont au courant, c'est quand même un peu fort que vous, police fédérale, n'ayez pas été a minima chargé de sa surveillance !*

— Hem... C'est peut-être une opération classifiée traitée en secret par mon siège, à Washington, tentai-je de modérer. Je vais demander, via ma direction, des précisions à ce sujet. Si on a déjà quelque chose, ce serait dommage de faire un travail en double inutilement, vos services secrets et le FBI...

— *En tout cas, j'ai d'ores et déjà informé le Service Canadien de Renseignement et de Sécurité que vous étiez sur le dossier. Ils vous contacteront ultérieurement pour voir ce que vous pourrez faire ensemble. Mais cela m'étonne quand même que, depuis plus d'un an, personne chez vous n'ait suivi en détail quelqu'un comme Youssef, qui vient pour affaires chez vous et réside sur votre territoire !*

Comme raté majeur, c'était du propre, et ce n'était que le premier d'une (trop) longue série. Caitlin m'a confirmé par la suite que notre siège à Washington n'était pas au courant des accusations des canadiens concernant Ben Youssef... Le Département d'État n'a pas répondu à nos demandes de renseignement et la CIA s'est retranchée derrière le National Security Act de 1947 pour nous envoyer au diable proprement. Et ce n'était que le début...

Il faut reconnaître ceci de bien au procureur fédéral Santamaria : il nous a rapidement obtenu tous les mandats nécessaires pour notre enquête. Ahmed Ben Youssef, le patron de Sunlight Travels, a tout de suite fait l'objet d'une mise sous surveillance rapide et complète. Caitlin s'est portée volontaire pour épucher ses comptes in extenso, et, via l'Internal Revenue Service, il y avait de quoi faire. Par chance, Sunlight Travels était une LLC, ce qui simplifiait sa comptabilité, et donc l'étude de cette dernière. Mais Caitlin ne s'attendait pas à trouver quelque chose de significatif :

« S'il a bien soigné sa couverture, Ben Youssef n'aura rien laissé passer dans sa société, et nous ne trouverons des preuves de son activité qu'en creux. Sunlight Travels a un chiffre d'affaires annuel de l'ordre du million de dollars, une demi-douzaine d'employés à Las Vegas et une activité discrète. C'est surtout le bureau local de l'entreprise aux USA, le siège est à Riyad, en Arabie Saoudite. Je vais voir un peu quels sont les clients de cette boîte, on en apprendra peut-être quelque chose.

— Essaye d'avoir la fiche des employés, suggérai-je. On doit bien pouvoir obtenir leurs coordonnées personnelles quelque part, et je pense qu'on pourra peut-être recruter l'un d'entre eux comme informateur. Qu'est-ce que tu as ?

— Un gérant, une secrétaire, un comptable et deux commerciaux. Tout le reste est sous-traité, de l'informatique au service juridique. J'ai leurs coordonnées par le bureau de l'IRS du Nevada, par les déclarations d'impôts de l'employeur. Tous des pleins temps, salaires annuels entre \$30 K et \$90 K, la moyenne du secteur. Trois noms à consonance anglo-saxonne, un typiquement irlandais et un latino de service. Pas de prénoms à connotation ethnique marquée parmi les anglo-saxons¹, il a peut-être délibérément choisi des employés typiquement WASP pour ne pas se faire remarquer et éviter d'éventuels conflits ethniques...

— Il y a une raison pratique à avoir choisi Las Vegas ?... pointa Debbie. La fiscalité des LLC au Nevada est peu avantageuse par rapport à des états proches comme le Nouveau-Mexique ou le Colorado.

— Si ce type est vraiment un agent de liaison d'Al Qaïda, ce genre de détail a dû lui paraître parfaitement secondaire, indiquai-je. Dans cette logique, je vois plusieurs avantages à avoir choisi Las Vegas : c'est une ville où il y a tout le temps des étrangers, fortunés ou pas, et venant du monde entier. D'un point de vue tactique, le Nevada est moins surveillé pour les activités relevant du terrorisme que New York City ou la Californie. Et Las Vegas a des atouts majeurs pour une activité comme la sienne : beaucoup d'hôtels où tu peux faire des réservations rapidement pour organiser un colloque au débotté. Et un aéroport international, Mac Carran, moins susceptible d'être visé par des grèves ou des attentats comme ceux de New York City ou Los Angeles International. Suffisamment fréquenté pour avoir un bon niveau de dessertes et d'infrastructures, mais pas au bord de l'asphyxie à certaines périodes de l'année, comme Boston Logan, par exemple.

— Ça se tient... répondit Debbie. Et nos types de San Diego ?

— Al-Hamzi et Al Mihdhar ? Selon le bureau local du FBI, ils se sont installés chez un de leurs informateurs qui n'a rien vu de suspect a priori, expliquai-je. Par contre, l'informateur en question n'a pas l'air des plus sérieux : son agent traitant n'a pas pu obtenir l'occupation réelle de ces deux types, et quelle était la justification du visa B3 d'Al Mihdhar. On sait juste que l'un d'entre eux est venu étudier l'anglais chez nous, ce qui est bien maigre comme info.

— À mon avis, il ne faudra pas compter sur cet informateur, et aller sur place faire nous-même une enquête de proximité, pointa judicieusement Caitlin. Je peux vous préparer tout cela si vous voulez.

— Mouais, essaye de nous caser une semaine pendant la seconde moitié de septembre, indiqua Debbie. Il nous faut faire une enquête de proximité sur ces deux types, Al Tadhrin Dar Giddar Bisaha ne nous les a pas balancés pour rien !

— Par contre, j'ai des informations intéressantes sur le type qui les a aidés à s'installer chez nous, le dénommé Omar Al Bayoumi... repris-je. Ce type est un employé d'une compagnie saoudienne spécialisée dans les systèmes de navigation aérienne, Al Khamsin Systems. Une compagnie qui a des contrats avec plusieurs entreprises de notre pays travaillant dans ce domaine, comme Collins, Motorola ou Lockheed Martin. Al Khamsin Systems a fourni des radars aux principaux aéroports du pays, ainsi qu'à l'aviation militaire saoudienne pour ses bases aériennes. Ils organisent régulièrement des colloques aux USA pour vendre leur savoir-faire à d'autres pays du Golfe Persique, et les mettre en relation avec leurs fournisseurs US. Naturellement, c'est Sunlight Travels qui organise tout cela.

¹ Aux USA, certains prénoms sont typiquement employés par les afro-américains, comme le prénom féminin Latoya ou le prénom masculin Kareem.

— Il fait quoi, cet Al Bayoumi ? demanda Debbie. C'est un de leurs représentants commerciaux, un cadre technique ou juridique ou quelque chose comme ça ?

— Pas possible de savoir exactement, répondit Caitlin. Il touche directement son salaire depuis l'Arabie Saoudite par virement international sur son compte, il se déclare travailleur indépendant pour l'IRS, spécialité cadre commercial, lieu de travail et de résidence identique, à San Diego, Californie. Al Khamsin n'a aucun autre employé aux USA. Leurs contrats sont signés directement par leur siège social à Riyad, leur PDG se déplace en personne pour signer les plus gros, il envoie un représentant légal depuis l'Arabie Saoudite pour les autres, classique comme procédé... Un cabinet d'avocats de Los Angeles assure la représentation légale.

— Ce qui nous pose la question du pourquoi de la présence d'Al Bayoumi à San Diego, reprit Debbie. Les entreprises US vendant des radars et du matériel pour l'aviation civile et militaire, il n'y en a pas des centaines dans le monde, et pas davantage chez nous. Si Al Khamsin envoie chez nous des représentants pour signer leurs contrats sans avoir de bureau local, ils peuvent se passer d'un Al Bayoumi. Ça sent la couverture pour des coups tordus, faudra pas le rater quand on sera à San Diego, Don et moi. Sinon, il travaille comment, ce Ben Youssef ?

— Apparemment, il a un carnet d'adresses d'entreprises qui lui font confiance et qui sont ses clients réguliers. Il est en contact direct avec les cadres de direction des plus importantes, et il envoie ses commerciaux pour les autres. Généralement, quand il est chez nous, il bouge assez peu de son bureau de Las Vegas. Mais il lui arrive d'aller assister quand même à certaines manifestations qu'il organise, expliqua Caitlin. J'ai pensé que ce serait intéressant de voir un peu lesquels de ses compatriotes travaillent avec lui, on ne sait jamais.

— Tu suis cette piste, on ne sait jamais ce que ça peut donner, recommanda Debbie. Nous allons voir pour la suite... »

Nous avions deux partenaires à voir avant de continuer notre enquête. Tout d'abord, les services secrets canadiens. Ils avaient été surpris de voir que nous étions les premiers à avoir suivi une piste qu'ils avaient ouverte eux-même plusieurs mois après en avoir informé nos services de sécurité. L'un de leurs représentants, le capitaine Milena Von Strelow, est venue nous voir à Federal Plaza. Grande brune dans la trentaine, s'exprimant dans un anglais académique avec un fort accent allemand qui marque ses origines, elle avait travaillé sur le dossier des réseaux d'Al Qaïda infiltrés aux USA. Quand nous lui avons parlé d'Al Mihdhar et d'Al-Hamzi, elle a été effarée de voir que nous étions les premiers à nous en occuper :

« Gottverdammt ! Rassurez-moi, la CIA, ils ont déménagé leurs bureaux de Langley, Virginie, à une adresse qui n'a pas encore été communiquée à notre gouvernement, et l'US Postal a mal fait son boulot en ne me renvoyant pas le courrier que je leur avais adressé à ce sujet fin 1999, c'est bien ça ? J'avais fait un rapport complet, suite à l'arrestation d'Ahmed Ressam, sur les groupes d'Al Qaïda infiltrés aux USA, ainsi que sur un projet d'attaque contre les USA, actuellement en cours d'élaboration.

— Hem... Là, je ne sais pas quoi vous répondre... fis-je, étonné. Nous avons demandé des compléments d'information à la CIA il y a de cela deux mois, lors de l'arrestation du groupe de Brooklyn, et nous n'avons obtenu rien de plus que du silence... Capitaine, vous me dites que le groupe que nous avons arrêté faisait partie d'un ensemble plus grand. Votre gouvernement a pris des mesures il me semble.

— Tout à fait. Plusieurs groupes liés à Al Qaïda ont été démantelés à Montréal, Toronto et Vancouver. Des groupes du genre de celui que vous avez arrêté, des militants de base constituant des bases arrières et recueillant des fonds pour l'organisation. Mais, pour certains, avec une activité supplémentaire s'apparentant au renseignement militaire, dans le sens où ils se livraient à du

repérage de cibles sur le territoire des USA. C'était dans mon rapport, je peux vous en faire une copie sous couvert d'Interpol.

— Cela nous sera utile, la CIA semblant avoir déménagé sans communiquer sa nouvelle adresse à qui que ce soit dans ce pays, reprit Debbie. Et vous avez repéré Ahmed Ben Youssef comme étant un contact d'Al Qaïda.

— Il serait une sorte de super-agent de liaison, transmettant les ordres et les fonds entre le commandement d'Al Qaïda et les cellules opérationnelles sur le terrain. Du fait de ses activités de chef d'entreprise travaillant à l'international, on ne lui pose pas de question sur les grosses sommes en chèques de voyage qu'il emporte avec lui, ou des retraits conséquents qu'il fait avec sa carte de crédit privée. Son activité d'agent de voyage lui permet d'aller partout dans le monde avec tout le temps un prétexte professionnel tout à fait crédible pour justifier ses déplacements. De plus, c'est un proche de certains membres de la famille royale saoudienne, ce qui lui permet de ne pas être trop dérangé dans ses activités, et d'être protégé par la classe dirigeante de son pays. Nous n'avons pas réussi à le coincer pour le moment, au SCRS, mais nous ne le raterons pas au moindre faux-pas.

— Et les saoudiens ne vous aident pas parce qu'il est protégé par des membres de son propre gouvernement ? » demanda Debbie.

L'officier canadien réfléchit quelques secondes puis elle nous répondit :

« S'il y a bien quelque chose que je peux vous conseiller, c'est de tout faire pour éviter d'avoir à travailler avec les saoudiens, police et services secrets confondus. Ils jouent un double jeu avec les extrémistes islamistes et ils se servent d'Al Qaïda comme paravent pour défendre leurs intérêts. Quand ce réseau terroriste ne fait pas le sale boulot à leur place. Si, par malheur, vous devez travailler sur votre enquête avec un saoudien, ne lui dites que ce que vous êtes obligé de ne pas lui cacher, et que ce que vous êtes dans l'impossibilité de lui dissimuler. Vous n'avez *aucune* confiance à placer dans les saoudiens. Ils sont là pour vous tromper à leur profit, ne perdez jamais cela de vue quand vous voyez un de leurs policiers ou de leurs agents secrets. »

Je n'ai jamais oublié ce conseil. Et j'ai appris des nouvelles bien plus alarmantes concernant nos suspects de San Diego. Par ses confrères du Secret Branch malais, le capitaine Von Strelow avait eu connaissance de la participation de Nawaf Al-Hamzi et Khalid Al Mihdhar à une réunion secrète avec un cadre d'Al Qaïda, un certain Yazid Sufaat, ayant des connaissances en biologie. Selon les malais, un complot terroriste visant les USA *directement sur leur territoire*, et auquel nos deux suspects devaient participer, était en cours de préparation. Al Mihdhar et Al-Hamzi étant entrés sur notre territoire à la mi-janvier 2000, nous avions déjà perdu neuf mois... Et encore, c'est par hasard que nous étions tombés sur le groupe de Brooklyn...

L'autre personne qui nous a été utile sur cette enquête, c'était l'agent fédéral Frederick Humphries du bureau de terrain du FBI de Seattle. Nous l'avions contacté au sujet de l'affaire Ressam et il nous avait répondu par écrit pour nous dire que les résultats de notre enquête ne l'étonnaient pas du tout. Il nous a contacté par téléphone la semaine précédent notre départ à San Diego pour nous faire part de l'état de son enquête, et ce n'était pas vraiment encourageant :

« Ressam nous a bien confirmé, en nous donnant des noms et des adresses, que plusieurs groupes liés à Al Qaïda étaient déployés sur notre territoire. Jusqu'ici, nous avons surtout des groupes chargés de la propagande et du recueil de fonds pour ce réseau, mais des combattants seraient en cours de déploiement, avec comme but possible l'organisation d'attentats sur notre territoire national.

— C'est une hypothèse des plus vraisemblables, répondis-je. Al Qaïda est en guerre déclarée contre nous, et le fait qu'ils vont préparer des attentats sur notre territoire me paraît être un fait

acquis. Seulement, nous ne savons pas quelles seront leurs cibles. Déjà, ils ont raté l'aéroport de Los Angeles avec l'arrestation de Ressam.

— *Ce n'est que partie remise... Plusieurs sites ayant une grande importance symbolique seraient envisagés selon Ressam. Pour la côte est, le World Trade Center à New York City, et le Pentagone à Washington pourraient être les cibles choisies pour une prochaine attaque. De même que le Capitole et la Maison Blanche à Washington, l'Empire State Building et la Statue de la Liberté à New York City.*

— Ce serait tout à fait cohérent avec leur intention de nous frapper durement, pointa Debbie. Je pense même qu'ils seraient capables de faire une série de plusieurs attentats à la bombe simultanés, comme ils l'ont fait en Afrique en août 1998. Compte tenu de ce qu'a tenté Ressam, une série d'attentats à la camionnette piégée est ce qu'il y a de plus plausible. Vous n'avez rien de plus de ce côté-là ?

— *Pour le moment, non, et je doute que nous puissions en obtenir plus en interrogeant Ressam... Il nous dit tout ce qu'il sait pour réduire sa peine de prison, mais il ne peut pas tout savoir... Al Qaïda est un réseau constitué de petites cellules indépendantes et seuls les agents de liaison et les cadres de cette organisation sont en mesure de savoir ce qui se passe vraiment.*

— J'ai cru comprendre que Ressam avait été repéré et piégé par les services secrets canadiens, qui vous l'avaient dénoncé directement.

— *Ce fut le cas agent Terlinghem... Le SCRS avait infiltré le groupe dans lequel Ressam était actif, et ils se sont servis de lui pour coincer toutes les cellules d'Al Qaïda présentes sur leur territoire.*

— Est-ce que Ressam a parlé d'activités relevant du renseignement militaire menées par ces cellules d'Al Qaïda ? demanda Debbie.

— *Dans le sens repérer des cibles sur notre territoire, oui. Je vous ai parlé d'une série de cibles possibles, elles sont actuellement étudiées par des groupes infiltrés d'Al Qaïda. La prochaine étape, c'est la préparation d'attentats pour les attaquer, ce n'est qu'une question de mois, voire de semaines. Si ce n'est pas déjà en cours. »*

En clair, il y avait bien une menace directe sur notre sécurité, directement sur notre territoire national, et le temps nous était compté. Mais il nous manquait tout le reste : les cibles, les terroristes chargés de l'attaque, et les dates. Et, surtout, le véritable mode d'attaque...

Nous nous sommes rendus à San Diego à la mi-septembre 2000, Debbie et moi, en arrivant sur place trop tard pour voir Khalid Al Mihdhar et Nawaf Al-Hamzi : ils avaient quitté les lieux depuis fin mai 2000, le premier en partance pour le Yémen, et le second en partance pour une destination inconnue. Et pendant tout leur séjour aux USA à San Diego, entre leur arrivée à Los Angeles le 15 janvier 2000 et leur départ de leur appartement fin mai 2000, ils ont été sous le nez d'un informateur du FBI qui n'a rien vu... alors que notre enquête de proximité faite à la va-vite a montré qu'il y avait pas mal de choses à voir.

Une simple série de questions aux voisins de palier de nos deux suspects nous en a beaucoup appris : ces deux hommes sortaient peu, n'ont acheté aucun meuble malgré le fait que leur appartement leur aie été loué nu, n'ont jamais cherché à prendre contact avec leurs voisins, passaient le plus clair de leur temps à jouer sur un ordinateur avec un simulateur de vol et recevaient parfois

des moyen-orientaux, dont certains venaient les chercher chez eux au milieu de la nuit, dans des limousines... Nous avons pu obtenir une identification positive de la part des voisins pour Ahmed Ben Youssef et Omar Al Bayoumi, et les portraits robot de trois autres suspects. J'ai eu l'idée de commencer les recherches par tous les ressortissants saoudiens dont l'âge correspondait à peu près avec celui donné par les portraits robots. Cela fut une de nos principales préoccupations à notre retour à New York City, Debbie et moi.

Notre enquête a révélé que les deux hommes avaient pris des cours de pilotage élémentaire dans deux écoles spécialisées de San Diego. Le 4 avril 2000, Nawaf Al Hamzi avait suivi une classe d'initiation au pilotage, qui durait une heure, au National Air College. Et les 5 et 10 mai 2000, Al Mihdhar et Al-Hamzi ont pris des cours de pilotage à la Sorbi Flight School. Leur instructeur, Richard Garza, a été ravi de nous voir et il a tout de suite indiqué que les deux hommes avaient un comportement des plus suspect :

« Leurs capacités de pilotage étaient très médiocres, même pour des débutants. Ils sont tout juste capable de faire voler un avion en ligne droite et, éventuellement, de faire un virage sans se crasher mais guère plus. Quand à leur niveau d'anglais, il était des plus rudimentaire, j'ai eu du mal à leur expliquer les bases du pilotage à cause de ça. Et ces deux types m'ont proposé plusieurs milliers de dollars cash, en liquide, pour que je leur apprenne à piloter des avions de ligne ! J'ai refusé en leur disant que je n'avais pas les licences correspondantes, ce qui est faux.

— Ils vous ont dit pourquoi ils voulaient piloter des avions de ligne ? demandai-je. Ils ne vous ont pas parlé de projet de devenir pilote de ligne, ou quelque chose dans ce genre, quand ils ont insisté pour avoir des leçons de pilotage pour ce type d'appareil ?

— Non, rien de tout cela... Quand ils ont vu, au bout d'à peine une heure de leçon de pilotage, qu'ils pouvaient faire voler un avion, ils ont tout de suite voulu passer aux jets... On ne lâche jamais un élève-pilote sur un Boeing avant qu'il n'ait décroché à minima sa licence de pilote commercial, avec 250 heures de vol à la clef ! Ils en étaient loin vu leur niveau, ils étaient de simples débutants... »

Avec tout ces éléments, nous avions de quoi lancer une enquête sérieuse. À la gare de bus Greyhound de San Diego, nous attendions, Debbie et moi, pour prendre un bus de nuit à destination de Las Vegas. Un des voisins de Al-Hamzi et Al Mihdhar avait noté le numéro d'une de ces mystérieuses limousines qui étaient passée une nuit pour emmener Al Mihdhar et Al-Hamzi vers une destination inconnue, avant de les déposer au matin à leur appartement. Le véhicule appartenait à une agence de location spécialisée de Las Vegas qui l'avait loué à un de leurs clients habituels, Sunlight Travels... Ce qui avait attiré mon attention dans tout cela, c'était cette obsession de l'aviation chez ces deux hommes. Plus particulièrement du pilotage :

« On a clairement une piste avec ça. Qu'est-ce qui les intéresse dans le pilotage ? A priori, ils n'ont pas besoin de ça s'ils envisagent de détourner un avion de ligne, les pilotes ont pour ordre d'obéir sans discuter à des pirates de l'air.

— Mouais, ils doivent plutôt envisager de voler un avion de ligne. Pas chez nous, mais peut-être en Afrique ou au Moyen-Orient, ou dans n'importe quel pays où les aéroports sont moins bien surveillés qu'aux USA.

— Le problème, c'est : pour en faire quoi ? Qu'est-ce qu'ils peuvent bien avoir envie de transporter avec un avion volé ? Des armes ? Des combattants islamistes ? Si oui, pour aller d'où à où ? Avec tous les contrôles aériens qu'il y a, ça ne tient pas ce scénario... C'est cent fois plus discret et nettement moins repérable de transporter de la contrebande avec des camions, que ce soit des hommes ou du matériel...

— Ils doivent avoir besoin de transporter quelque chose rapidement, et sur de grandes distances. D'où le choix de l'avion, et de la nécessité de former des pilotes.

— Moui... Cela ne nous dis pas quoi, depuis quel endroit et vers quelle destination... Ni non plus le rapport avec le terrorisme...

— On verra ça plus tard Don, notre bus arrive... »

C'était le premier point douteux de notre enquête, cette histoire d'avion de ligne. Par rapport au scénario habituel d'un attentat à la bombe, je ne voyais pas quelle pouvait être l'utilité d'une telle formation. Il nous fallait ensuite vérifier attentivement les registres de location du loueur de limousine qui avait fourni le véhicule à Sunlight Travel aux dates indiquées par les témoins, qui ont été très précis, à l'heure près, sur les allées et venues des mystérieuses limousines noires. Arrivés à Las Vegas après une courte nuit dans le bus, nous nous sommes mis à la tâche, Debbie et moi, en vérifiant systématiquement les mouvements des véhicules et, plus important, le mileage parcouru. Certaines locations portaient exclusivement sur ces mystérieux rendez-vous à San Diego avec Al Mihdhar et Al Hamzi, à leur domicile de Parkwood Apartments, 6401 Mount Ada Road.

La route directe entre les bureaux de Sunlight Travels à Las Vegas et l'adresse des terroristes présumés faisait 327 miles et demi (*527 km*), plus quatre miles et quart pour aller entre le bureau du loueur et ceux de Sunlight Travels. Soit presque 332 miles (*534 km*). Or, le mileage aller/retour de chaque location correspondant à un rendez-vous à San Diego correspondait à un aller simple de 345 miles (*555 km*). Soit 13 miles de trop (*21 km*)... Soit il y avait un trajet dans Las Vegas qui n'était pas compté, soit les limousines faisaient un trajet supplémentaire à San Diego. Avec l'examen des fichiers du loueur, nous avons demandé à quelles occasions Ahmed Ben Youssef louait ses véhicules :

« Toujours quand il a un gros client à aller chercher à Mac Carran pour les véhicules avec chauffeur. Pour les véhicules sans chauffeur, c'est exclusivement pour vos visites à San Diego, celles dont vous me parlez. Il me parle souvent de clients à aller voir en me demandant le maximum de discréction. J'ai l'habitude avec des clients dont je vois la tête dans *Forbes Magazine* ou le *Wall Street Journal*. J'ai eu un jour comme client le PDG de Microsoft en personne, monsieur Steve Ballmer. Je m'en souviens parce qu'il a remboursé généreusement la banquette arrière de l'un de mes véhicules qu'il avait arrachée pour discuter avec un de ses programmeurs, m'a-t-il dit... C'est fréquent dans mon métier de voir des intermédiaires anonymes louer mes voitures au nom de grandes sociétés, avec le pourboire qui va bien pour que je me taise, et voiturer ainsi leurs PDG ou leurs cadres hauts placés sans attirer l'attention.

— Avez-vous parfois des officiels ? demandai-je, par intuition. Comme des diplomates ou des représentants étrangers.

— C'est rare. Ce genre de personne a toujours les véhicules de ses ambassades ou de ses consulats à disposition, ils ne louent que rarement mes véhicules. Par contre, j'ai des maires ou des élus dans ce genre. J'en ai eu un l'année dernière, un français, un petit brun hystérique qui a loué une de mes voitures pour aller avec aux putes, un Nicolas quelquechose, maire d'une ville près de Paris, je ne me souviens plus de son nom...

— Pour les ressortissants saoudiens, vous en avez souvent ? demanda Debbie.

— Régulièrement, mais exclusivement par monsieur Ben Youssef. Il y a un salon des investisseurs du Moyen-Orient en mars à Las Vegas, et des salons professionnels toute l'année, monsieur Ben Youssef organise régulièrement leur séjour à Las Vegas à l'occasion de ces événements.

— Est-ce que vous reconnaisez un des clients de monsieur Ben Youssef à partir de ces portraits-robot ? » demandais-je.

La réponse fut négative, Ahmed Ben Youssef devant prendre ses précautions avec certains de ses clients. Les personnes identifiées par les témoins de San Diego ne l'ont pas été par le loueur de limousine et ses employés... Restaient les salons professionnels internationaux, organisés par la chambre de commerce du Nevada. Il nous fallait le nom de tous les participants afin de faire un croisement avec les fichiers de l'INS. Un travail de fourmi... En partant de Las Vegas, j'ai appelé Caitlin sur un taxiphone à Mac Carran pour lui demander de faire une vérification rapide :

« Tu me trouves un plan de San Diego et tu regardes Mount Ada road, le 6401, c'est au milieu de la rue. Tu me traces un cercle de 6 miles et demi de rayon à partir de cette adresse, on verra ce qu'il y a dedans quand on sera rentrés de Las Vegas par le vol de nuit.

— *Tu cherches quelque chose, Don ?*

— Oui, mais je ne sais pas quoi encore, on verra sur la carte. On se revoit demain au bureau, bonne soirée Caitlin.

— *Bonne soirée Don, à demain...*

— Doit être tard à New York, elle est toujours au bureau ?

— Elle avait un travail urgent à finir, j'ai pu l'avoir. Sinon, je lui aurais laissé un message... C'est vraiment pas clair tout ça...

— On verra avec la liste des participants aux salons professionnels... Sinon, nos collègues de Las Vegas m'ont dit qu'ils étaient en bonne voie pour recruter un informateur chez Ben Youssef.

— Ah oui ?

— Sa secrétaire, divorcée, trois enfants à charge, et du mal pour boucler ses fins de mois. Les \$400 hebdomadaires de prime d'indic pourront suffire pour qu'elle se mette à table.

— On laisse faire nos collègues de Las Vegas, nous verrons avec eux si ça marche quand ils auront obtenu la coopération de la personne en question... »

Le lendemain matin, dès notre arrivée à Kennedy Airport, nous nous sommes tout de suite rendus au bureau. Caitlin nous attendait. Elle avait fait ce que je lui avais demandé avec la carte et elle m'avait trouvé quelque chose d'intéressant :

« Je ne sais pas si ça a un rapport mais j'ai trouvé ça pile poil sur les 6 miles et demi que tu m'avais indiqué. Par la route, ça fait à peu près cette distance... »

Caitlin avait effectivement trouvé quelque chose à la bonne distance qui correspondait le plus à ce qui était susceptible d'avoir un rapport avec notre affaire : le consulat d'Arabie Saoudite à San Diego, situé dans une belle propriété pas loin de la mer, à 5 miles deux tiers à vol d'oiseau, et un peu plus par la route, depuis Mount Ada Road...

En cette fin d'année 2000, notre priorité, Selma et moi, était de voir ce que nous allions faire par la suite d'un point de vue privé. Nous étions bien installés à New York City tous les deux, et nous envisagions de fonder une famille. Le contrat de travail de ma compagne se terminait à la fin de l'année, après les Présidentielles, et elle comptait tenter sa chance dans l'informatique. À l'époque, avec l'arrivée d'Internet, le secteur était en pleine mutation. Selma ayant des compétences en matière de vidéo, elle comptait les mettre en valeur auprès d'un employeur qui saurait lui mettre le pied à l'étrier. Malheureusement, à cette époque, la vidéo numérique n'embauchait pas grand-monde, et il lui fallait se rabattre sur des métiers informatiques moins créatifs. L'essentiel des offres dans ce secteur à New York City à cette époque concernaient des métiers d'administrateurs réseau dans la finance.

Selma embauchait très tôt le matin avec Wolf News vu qu'elle assurait la régie de l'édition du matin de cette chaîne d'informations permanentes. Elle avait ensuite l'après-midi pour prospecter et

tenter de trouver un emploi correspondant à ses compétences. Malheureusement, pour janvier, elle n'avait encore rien trouvé et elle s'attendait à devoir passer quelques temps au chômage. Fort heureusement, avec ma paye d'agent du FBI et pas encore d'enfants à charge, nous pouvions nous en tirer sans trop de problèmes. D'autant plus que j'avais évité de prendre un prêt immobilier et un autre pour la voiture... Ce matin de début octobre, j'étais allé l'accompagner au travail. Elle ouvrait la régie de son studio avec ses collègues en faisant divers tests techniques de routine en attendant que les présentateurs prennent place pour l'édition du matin :

« Brad, tu me changes la gélatine sur ce projecteur, je n'ai pas la bonne température de couleur, ça me fait une tache rouge en plein milieu du plateau.

— OK Selma, il n'y a pas de gélatine du tout, c'est un 2 700 kelvin. Je le mets à 4 000 kelvins comme le reste ?

— Oui s'il te plaît... Je vais voir ce que ça donne sur les moniteurs... Excuse-moi chéri, on n'a que trente minutes avant l'antenne, c'est un peu la bousculade...

— Ça te changeras de travailler dans un service informatique avec des horaires de bureau et un travail calme... Enfin, si ce service n'est pas celui du FBI...

— C'est toujours la merde avec ce nouveau logiciel dont tu m'as parlé ?

— Carnivore ?... M'en parle pas... Entre le développement qui se passe mal et les groupes de défense des libertés civiles qui sont contre tout type de surveillance par le FBI des communications électroniques à distance avec ce genre de logiciel, en plus sans garanties légales solides, on n'a pas fini d'être emmerdés avec ce projet !

— En plus, sans être méchant, développer ce progiciel seulement pour surveiller les PC sous Windows... Si tu es un criminel, tu achètes un Mac et le FBI ne peut plus rien savoir sur ce que tu fais avec... »

Le logiciel Carnivore était une sorte d'équivalent miniature du système Échelon de la National Security Agency. Il était destiné à être employé pour recueillir et surveiller les communications électroniques et l'utilisation d'ordinateurs en réseau par des criminels. Rien que le principe de fonctionnement du logiciel, à l'époque très mal encadré légalement, était très controversé. Cela bien qu'un mandat d'un juge fédéral soit obligatoire pour l'employer, au même titre qu'une classique écoute téléphonique ou une ouverture de courrier. De plus, son développement avait pris du retard et souffrait de nombreux problèmes de mise en œuvre. Carnivore fut abandonné par la suite, courant 2001, le FBI préférant employer des licences de logiciels commerciaux pour des opérations d'écoute informatique. Ces produits ayant déjà tout ou partie des fonctions prévues qui auraient dû être implémentées dans Carnivore. Ce jour-là, Selma m'a parlé d'autre chose concernant mon travail :

« Don chéri, tant que j'y pense, je ne sais pas si tu en as entendu parler, mais ce type qui prétend que le vol TWA 800 a été abattu par l'US Navy, il paraît qu'il veut faire une requête FOIA pour avoir tous les documents concernant l'enquête... »

— Si ça le chante de perdre son temps pour rien... Il s'appelle comment déjà ?

— Melvin Seyne, il se prétend journaliste indépendant...

— Ah oui, je vois... Le type qui, depuis dix ans, passe son temps à tenter d'exploiter la crédulité des gens en leur vendant des théories de la conspiration... Il a commencé il y a de cela dix ans en prétendant que le radar de l'US Air Force à Camp Hero, près de Montauk, était un système de voyage dans le temps et que le gouvernement nous cachait quelque chose. Heureusement pour sa carrière que le vol TWA 800 a explosé en vol car son livre sur la falsification du programme Apollo et sa tentative de faire revivre le triangle des Bermudes ont été des bides médiatiques complets. C'est d'ailleurs bizarre qu'un minable pareil, qui gobe n'importe quelle imbécillité, ait eu un

quelconque crédit auprès des médias après l'explosion en vol du vol TWA 800. Ce qui n'a rien changé au degré de stupidité profonde de ce qu'il raconte...

— Un imbécile utile qui est médiatisé à façon quand ça sert à quelqu'un de bien placé pour cacher une vérité qui dérange avec un débat de diversion... Ce type est une vraie boussole qui indique le sud : il est capable de donner toutes les mauvaises réponses possibles à toutes les fausses questions qu'on lui pose...

— C'était quoi la vérité à cacher ?

— Défaut de conception de Boeing sur ses premières séries de 747. Cela aurait entraîné des problèmes pour la fusion prévue entre Boeing et Mac Donnell Douglas, qui a eu lieu en 1997. Si Boeing avait eu à payer de fortes indemnités aux familles des victimes, cela aurait quelque peu affecté son cours en bourse, entre autres. Melvin Seyne a servi à enfumer les investisseurs avec sa théorie de la conspiration à la con, médiatisée à outrance, en attendant que l'enquête du NTSB et la fusion Boeing/Mac Donnell Douglas soit concrétisée. Et on n'a plus parlé de lui après la fusion de ces deux avionneurs, le 1er août 1997, alors qu'il était passé sur tout ce que ce pays compte de chaînes de télévision l'année qui a précédé

— Là, après avoir oublié ce pitre pendant quasiment trois ans, les médias le ressortent du congélateur... C'est quoi la raison derrière le fait de redonner de la voix à ce comique, en dehors de la finalisation du rapport du NTSB fin août de cette année ?

— Je le tiens en exclusivité par Jade Brozinsky, l'analyste financière de la station : TWA est en pourparlers avec American Airlines pour être reprise par cette dernière. Pour éviter que l'on regarde de trop près les détails de l'opération, on sort une bonne grosse théorie de la conspiration pour attirer l'attention du public ailleurs.

— C'est connu le fait que TWA est financièrement mal en point...

— Oui, mais le fait que tout le secteur du transport aérien va mal, c'est moins connu. American Airlines veut se refaire une santé en éliminant un concurrent et en étendant sa flotte et ses destinations à peu de frais. Ils tentent le tout pour le tout avec cette fusion, alors que leur bénéfice trimestriel n'a cessé de baisser depuis deux ans, comme pour tous les autres. Ils risquent de finir l'année avec un exercice trimestriel dans le rouge, et ils seront à coup sûr déficitaires en 2001, quoi qu'ils fassent. Et ils ne seront pas les seuls : United est mal en point, Delta, c'est pas la joie non plus, Continental, Northwest et US Airways s'en sortent un peu mieux mais pas de beaucoup. Il y a excédent de l'offre, et les compagnies à bas coût bouffent toutes les parts de marché supplémentaires. On a une très grosse crise en vue dans ce secteur pour mi-2001 ou début 2002 au plus tard, tout le monde le sait. Alors, en attendant, pour enfumer un peu plus les investisseurs qui émettraient des réserves quand à la reprise de TWA par American Airlines, on ressort une bonne vieille théorie de la conspiration. Tu vas voir : quand TWA aura été reprise par American, Melvin Seyne disparaîtra des écrans... »

Comme il l'avait déjà fait lorsque Boeing avait repris Mac Donnell Douglas, et ça n'a pas manqué : TWA a été rachetée par American Airlines en avril 2001 et Melvin Seyne n'a plus existé, médiatiquement parlant, en mai 2001. Avant d'être exploité, à compter de la mi-2004, pour médiatiser les théories de la conspiration sur le 11 septembre 2001. Producteur du film *Modifications Éparpillées*, décrit comme étant la plus intéressante compilation de toutes les âneries conspirationnistes inventées sur ce sujet par les "spécialistes" de la question, Melvin Seyne est passé en boucle dans les médias jusqu'à ce que les Républicains investissent John Mac Cain pour les présidentielles de 2008...

Je précise que sénateur Mac Cain est un anticonspiracyiste convaincu, il a même préfacé un livre dénonçant les imbécillités pondus à ce sujet. Depuis, comme les théoriciens de la

conspiration n'ont plus d'utilité pour qui que ce soit, ils ont purement et simplement disparu des médias, sauf des émissions à sensation en manque d'audience et de celles destinées à démonter leurs thèses ineptes. Telle est la dure loi de la désinformation et de l'instrumentalisation des imbéciles utiles, jetés par les dirigeants, dont ils renforcent le pouvoir en croyant dénoncer leurs agissements, une fois qu'ils ont servi à masquer les vérités qui dérangent avec leurs délires stupides.

Mais ce matin-là, la principale préoccupation de Selma était d'assurer correctement son travail de régisseur vidéo. Il faut dire qu'elle n'était pas gâtée avec les deux présentateurs de journal TV avec lesquels elle devait travailler : Marissa Llanfyllin, alcoolique notoire qui venait travailler en état d'ébriété une fois sur deux, et Nathan Berringsford, le frère cadet du patron de la chaîne, celui dont on dit méchamment qu'aucun test de quotient intellectuel ne peut être fait sur lui faute d'en avoir un qui puisse afficher des résultats négatifs... Bref, le monde des médias audiovisuels dans toute sa splendeur. Ce matin-là, Marissa Llanfyllin n'était pas trop ivre. Ou plutôt, pas encore complètement ivre. Le sujet principal de l'édition du matin était les élections présidentielles qui arrivaient à l'horizon, traitées avec l'objectivité habituelle de la chaîne :

« Et tout de suite, l'édition de la matinée du journal de Wolf News, présentée par Marissa Llanfyllin et Nathan Berringsford.

— Bonjour, le principal titre de la journée est, bien évidemment, l'élection présidentielle de Novembre. Dans la dernière ligne droite, le match entre le candidat républicain, George Walker Bush Junior, et son challenger démocrate, Le Vice-Président Albert Gore Junior. Selon les derniers sondages, le candidat républicain aurait de nouveau creusé l'écart dans les sondages devant son challenger démocrate, toujours mal en point avec l'opinion publique, et largement handicapé par une campagne électorale terne. La victoire, avec un large score, du candidat républicain aux élections de novembre ne fait aucun doute, c'est formidable !

— Ça dépend pour qui Nathan, mais j'ai la vague impression que s'il est élu, ce ne seront pas ses stagiaires qu'il va baisser, le fils Bush... Lors de son discours de campagne du week-end dans la petite ville de Selton Woods, Massachusetts, le vice-président Gore a insisté sur le fait que désormais, l'économie de notre pays avait pris de l'avant avec le développement des nouvelles technologies de l'Internet, thème peu développé par son challenger républicain.

— Du moins pour le moment Marissa... Mais ce secteur d'avenir, dont nous ne voyons pour l'instant que le début du développement, est indiscutablement appelé à atteindre de nouveaux sommets, bien au-delà de celui atteint par le NASDAQ cette année... »

Dans la régie, Jade Brozinsky, l'analyste économique de la station, était entrée pour donner le bonjour à Selma avant d'aller sur le plateau pour sa chronique. Elle était sans appel au sujet de l'enthousiasme à sons avis déplacé dans les hautes technologies :

« Salut Selma, salut Don... J'espère que vous n'avez pas mis vos billes dans les start-up internet, car tout commence à se casser la figure. Avant la fin de l'année, ça ne vaudra plus rien les actions de ces compagnies... »

— J'ai suivi ton avis après avoir consulté Selma, nous avons placé nos économies dans des bons du trésor étrangers. Pour acheter une maison, qu'est-ce que tu nous conseille ?

— De mettre de l'argent de côté en restant locataires jusqu'à la prochaine crise majeure. Tous les pigeons qui n'ont pas été plumé jusqu'au dernier cent par les start-up vont mettre leurs économies dans l'immobilier et faire flamber les prix. Ça demandera un peu plus de patience pour attendre la chute, entre cinq et dix ans à mon avis, mais les prix implosentront après les premières séries de faillites de particuliers surendettés. Avec un peu de patience, vous aurez une belle maison, ou un joli appartement, pour le prix d'une belle voiture de luxe. Dès que les banques auront des

dettes irrecouvrables par milliards de dollars, vous trouverez des cinq pièces à New York City à moins de \$100 000. Et vous pourrez tirer le prix à la baisse, personne ne vous fera concurrence... »

À cette époque, un appartement de ce genre se négociait entre \$300 000 et \$500 000, avec une nette tendance à l'inflation... Sur ce point, nous avons bien fait de suivre les conseils de Jade, cela dit en passant... J'ai ensuite quitté ma compagne et son travail pour aller au mien, à Federal Plaza. Le suivi des déplacements et des mouvements d'argent de notre agent de voyage avait mis en évidence de fréquents déplacements en Floride depuis septembre. Caitlin nous a fait un point sur ce qu'elle avait trouvé à ce sujet :

« J'ai mis en évidence huit déplacements de notre suspect en Floride depuis début juillet, et aucun en relation directe avec ses activités professionnelles. À chaque fois, il débarque à l'aéroport de Sarasota-Bradenton International, reste au plus deux ou trois jours et rentre directement à Las Vegas. À chaque fois, il descend dans un motel de Venice, une petite ville de la communauté de communes de Sarasota. Je crois qu'on tient une piste !

— Mouais... fit Debbie, pas vraiment convaincue. Tu crois qu'il n'aurait pas plutôt une maîtresse ou un bookmaker à rencontrer discrètement ? C'est le genre de truc plutôt courant chez les hommes d'affaires...

— Franchement, je trouve ça plus que douteux, intervins-je. Dans de tels cas, il aurait combiné ce déplacement avec une obligation professionnelle quelconque pour ne pas être repéré, entre autres par son épouse. Et il aurait fait ça dans une grande ville où il aurait été moins repérable que dans une petite ville comme Venice. Il y a combien d'habitants là-bas ?

— Un peu moins de 18 000... indiqua Caitlin. C'est une petite station balnéaire sans rien de particulier pour un chef d'entreprise. À la limite, c'est un coin tranquille pour organiser un séminaire, mais il n'y a rien d'extraordinaire : pas de casino, de lieu culturel notable, même pas d'hôtel de luxe. À part la plage, il n'y a rien pour s'amuser. Le coin idéal pour un séminaire, oui, mais de moines bouddhistes...

— Ben Youssef a, du fait de sa profession, largement accès à tout ce qui est infrastructure hôtelière de luxe, centres de congrès et autres endroits destinés spécifiquement aux chefs d'entreprise, commentai-je. Pour aller à plusieurs reprises dans une petite ville aussi peu intéressante, il doit avoir une raison impérative qui ne dépend pas de facteurs privés ou professionnels... Caitlin, est-ce qu'il y a une école de pilotage à Venice ?

— Huffman Aviation School sur l'aéroport municipal, un centre de formation qui prépare à des formations de pilote commercial, ainsi que d'autres métiers de l'aviation. Il y a des pilotes professionnels qui y vont...

— Al Mihdhar et Al Hamzi avec leur souhait de piloter au plus vite des jets ! commentai-je. Il va falloir qu'on réussisse à suivre Ben Youssef sur place, on a un mandat fédéral pour le mettre sous surveillance, il va falloir l'employer !

— Cate, est-ce que l'on a, parmi ses dépenses, quelque chose qui nous permettrait de déterminer s'il a rencontré des gens sur place ?

— Une note de restaurant qui correspond à quatre couverts, Debbie... Par rapport aux autres notes de restaurant payées avec sa carte de crédit à Venice, Ben Youssef a dépensé l'équivalent de quatre couverts. J'ai vérifié avec les tarifs que ce restaurant affiche dans sa publicité sur Internet, je peux même te dire, à peu de choses près, ce que Ben Youssef et ses convives ont mangé.

— On a des témoins à interroger là... Don, je m'occupe de nous faire établir un ordre de mission pour Venice, Floride. Ben Youssef prépare quelque chose d'énorme avec des complices, ce n'est pas possible autrement !

— Dernier point Cate... Quand il va à Venice, est-ce qu'il réserve ses billets à l'avance, et si oui, avec quel préavis ?

— Oui, mais faut faire vite : c'est entre trois jours et une semaine. Il passe par toutes les compagnies qui lui proposent des vols avec correspondance pour Sarasota Bradenton International depuis Las Vegas... Il passe le plus souvent par Atlanta, US Airways et Delta Airlines ont une correspondance vers cet aéroport. Il est aussi passé par Reagan Regional à Washington une fois, avec un vol US Airways.

— Il va falloir surveiller en temps réel ses mouvements, et tenter de le coincer à Venice la prochaine fois qu'il s'y rendra, commenta Debbie. Si, comme tu le penses, il nous prépare un coup tordu, on en saura plus une fois sur place... »

Deux suspects repérés et identifiés à San Diego, trois de plus possibles à Venice, Ben Youssef sous surveillance, et trois suspects supplémentaires en cours d'identification. Notre enquête commençait à donner quelque chose de concret. Mais cela n'allait pas durer...

Les premiers ennuis en approche ont commencé quand nous avons pu identifier, l'avant-veille de l'attentat contre l'USS *Cole*, le 10 octobre 2000, les trois suspects que nous avions découvert lors de notre enquête à San Diego. L'un d'entre eux a été identifié comme étant Ziadh Jarrah, un touriste libanais qui avait obtenu un visa B1/B2, tourisme et affaires, depuis notre ambassade à Berlin, et un autre comme étant Marwan Al Shehhi, un touriste originaire des Émirats Arabes Unis. Avec Al Mihdhar, nous avions sans le savoir identifié trois des quatre pilotes qui furent aux commandes des avions détournés le 11 septembre 2001. Mais nous avions une promesse de gros ennuis avec le troisième suspect. J'ai réuni Debbie et Caitlin chez moi plutôt qu'au bureau pour pouvoir en parler vu la profession déclarée du suspect :

« Ce type n'est rien d'autre que le prince T..., un noble dont la famille est liée à la famille royale saoudienne. Officiellement, c'est un consultant en sécurité pour le Prince Bandar Bin Sultan, l'ambassadeur d'Arabie Saoudite dans notre pays. Visa diplomatique, on est coincés de son côté.

— Tu as peur que cette info arrive aux nouvelles des mauvaises personnes ? demanda Debbie. C'est pour cela que tu ne nous en parle pas à Federal Plaza.

— Tout à fait, il a raison, pointa Caitlin. Si nous mettons ça dans un rapport, l'Attorney General sera au courant en moins d'une semaine. L'info passera ensuite au Département d'État avant d'être transmise à l'ambassade d'Arabie Saoudite, et tout notre travail sera fusillé par nos propres supérieurs sur ordre de Washington...

— Don, la version officielle que l'on doit servir, c'est quoi ?

— Que le portrait-robot réalisé d'après les indications des témoins ne nous a pas permis de l'identifier. C'est bateau comme excuse mais c'est ce qu'il y a de plus simple et de plus efficace. Officiellement, on ne sait pas qui c'est et on ne peut pas savoir. Je dois voir le patron cet après-midi pour lui faire part de l'état d'avancement de notre enquête, je vais lui servir cette version... »

Perry Stansfield, le directeur du bureau de terrain de New York du FBI, avait entendu parler de mon enquête par mes exigences particulières, comme passer tout le fichier des entrées de l'immigration and Naturalisation Service avec des critères de nationalité précis afin d'identifier certains suspects. Ce développement inattendu de ce qui était à l'origine une simple enquête sur un trafic de cigarettes l'intriguait au plus haut point :

« Don, tu es parti d'un simple trafic de cigarettes pour arriver à quoi, au juste ? Deux types qui sont entrés sur notre pays à Los Angeles avec des visas en règle, un patron d'une agence de voyage étrangère et, maintenant, vous me demandez de vous payer un voyage en Floride, ton équipe

et toi. Te connaissant, je ne pense pas que tu veuilles te payer des vacances au soleil sur le dos du contribuable, mais si tu ne m'apporte pas quelque chose de convainquant, ton enquête va s'arrêter là ! Tu n'as rien contre ces types, à part le fait que deux d'entre eux se sont payés des leçons de pilotage, ce qui ne constitue pas un crime fédéral.

— C'est un fait Perry, mais je sens que nous sommes sur une piste intéressante. Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha ne m'a pas lancé sur cette piste pour rien. Et cet Ahmed Ben Youssef est clairement un agent de liaison d'Al Qaïda, vu son attitude...

— Trouve-moi quelque chose de plus consistant sinon aucun juge ne nous suivra sur ce dossier... Je sais que tu as l'appui de Pfaffenhafer, qui cherche toujours un moyen de dormir tranquille depuis Oklahoma City. Mais sans rien au dossier, ça ne suffira pas pour que je te laisse continuer.

— Nous n'avons rien pour l'instant en dehors de l'identification de quelques suspects probablement liés à Al Qaïda. Compte tenu des informations que nous avons déjà, nous pouvons raisonnablement établir qu'ils préparent quelque chose en liaison avec l'aviation civile...

— Mmmm... Même ceux que tu as trouvés en Floride ?

— Probablement. C'est ce que notre enquête devra établir. Laisse-moi deux semaines sur place, avec le mandat qu'il faut pour enquêter en liaison avec les forces de police locale, et nous aurons quelque chose de consistant.

— Je l'espère pour toi, sinon je serais dans l'obligation de te retirer ce dossier... »

Toutes les réserves de mon patron n'auraient pas lieu d'être si l'information selon laquelle Al Mihdhar et Al-Hamzi avaient participé, en janvier 2000, à une réunion de coordination entre cadres d'Al Qaïda à Kuala-Lumpur n'avait pas été enterrée quelque part au siège du FBI, à Washington. L'information provenait pourtant de la CIA mais elle n'a pas été prise au sérieux... Quasiment un an de retard avait été pris sur ce dossier, et rien n'était fait pour le rattraper... Néanmoins, j'avais tenu compte de la remarque du capitaine Von Strelow au sujet des saoudiens. Et j'allais trouver quelque chose de plus à Venice.

Avec l'attentat contre l'USS *Cole* en pleine phase finale de la campagne présidentielle, la réticence de mon directeur a vite été dissipée. La semaine suivante, nous sommes partis à Venice, Debbie et moi, pour enquêter avec les autorités locales sur les contacts de Ben Youssef. Avec l'aide de la police urbaine de Venice, nous avons discrètement surveillé Ben Youssef. Il est arrivé à Venice un jour après nous, au volant d'une voiture de location, dormant dans un hôtel de la ville, essentiellement occupé par des voyageurs de commerce en dehors des saisons touristiques. Nous étions dans un motel à la sortie est de la ville, ma collègue et moi.

Nous avons facilement identifié Ziad Jarrah et Marwan Al Shehhi, ainsi qu'un troisième homme, dans la trentaine. Une rapide enquête de proximité menée par la police locale nous a permis d'obtenir son nom : Mohamed Atta, le futur pilote du vol American Airlines 11... Avec Jarrah et Al Shehhi, ils suivaient une formation de pilotes à la Huffman Aviation School, située sur l'aéroport municipal de Venice... Cela commençait à faire un peu trop pour une simple coïncidence... D'autant plus que Ben Youssef, après un bref séjour de 48 heures à Venice, est reparti directement vers Washington depuis l'aéroport de Sarasota-Bradenton International. Il avait fort opportunément l'organisation d'un salon professionnel à superviser dans la capitale fédérale, salon auquel participait aussi le prince T... en tant que représentant de la diplomatie saoudienne...

Le premier accroc sérieux que nous avons rencontré sur cette enquête a été quand nous avons voulu accéder aux dossiers de Mohamed Atta, Marwan Al Shehhi et Ziad Jarrah détenus par la Huffman Aviation School. Cette école ayant pour vocation d'assurer des formations menant à la délivrance de brevets de pilote en accord avec les réglementations définies à ce sujet par la FAA, les

dispositions légale du Family Educational Rights and Privacy Act, dit amendement Buckley, s'appliquent pour tout ce qui est communication d'informations personnelles à une force de police... En clair, nous devions obtenir un mandat d'un juge pour avoir accès aux dossiers d'Atta, Jarrah et Al Shehhi, et donc devoir rentrer pour cela à New York City.

L'identification de ces trois suspects n'ayant été effective que trois jours avant la fin de notre mission à Venice, il était évident que nous n'irions pas plus loin, surtout sans la moindre charge contre eux... Avec notre patron qui devait rendre compte à sa hiérarchie, les chances d'être indirectement découverts par les saoudiens, suite à une indiscretion qui leur serait transmise via le Département d'État, n'étaient pas négligeables. De retour à New York, quelques jours avant Halloween, nous avons fait le point en équipe, Caitlin, Debbie et moi. Nous n'avions de la Huffman Flying School que ses brochures, qui parlaient de formations aéronautiques allant du brevet de pilote privé à des formations professionnelles complètes au métier de pilote de ligne. Après, pour savoir laquelle avaient choisi Atta, Jarrah et Al Shehhi, sans un mandat... Comme je l'ai dit à Debbie et Caitlin, nous devions en rester aux spéculations :

« Si on n'a pas la nature de la formation suivie par ces trois types, ce n'est pas la peine de chercher à savoir ce qu'ils veulent en faire. Il y a une énorme différence entre piloter un avion de tourisme et piloter un avion de ligne. Le brevet de pilote professionnel de base, d'après la documentation de Huffman Flying School, comporte 250 heures de vol et des qualifications pour le vol aux instruments, contre 80 heures pour le brevet de pilote privé. Sans parler de la différence de performance entre les appareils. Quand à la qualification pour pilote de ligne, la FAA impose 1 500 heures de vol minimum et une qualification par type d'appareil piloté. »

— Il faudrait trouver un spécialiste de l'aviation pour nous en dire plus, personne parmi nous trois a une quelconque expertise dans ce domaine, pointa Debbie. Si quelqu'un connaît un pilote, même de petit avion de tourisme...

— Piper !... fit Caitlin. Elle ne connaît des avions que les horaires des vols, mais elle connaît une avocate qui la défend habituellement à chacune de ses bavures, qui est pilote militaire. J'avais retenu son nom, c'est une femme originaire de Chicago avec un nom allemand, une petite brune frisée aux yeux bleus, la trentaine... Ah ! Les noms allemands, je n'arrive pas à les mémoriser...

— Femme, brune, la trentaine et nom allemand, c'est déjà un départ, repris-je. Tu ne sais pas si elle est indépendante ou si elle travaille pour un cabinet, par hasard ?

— Elle travaille pour le cabinet qui défend ma sœur, Woodman, Forrester, Sawyer, Carpenter and Joiner Associates, qui ont leurs bureau dans l'Empire State Building, c'est tout ce que je sais... Je suis incapable de me souvenir de son prénom, c'est Helen ou Ally, ou quelque chose comme ça...

— On a le cabinet, un nom à consonance allemande, un âge approximatif, la ville probable de naissance et une description, on va voir avec le registre des avocats du barreau de New York... » conclus-je.

La recherche a été très rapide. Nous avons tout de suite trouvé un maître Ayleen Cornelius Messerschmidt, née le 5 juillet 1967 à Spokane, état de Washington, mais famille originaire de Chicago, diplômée en droit à l'Air Force Academy, et employée par le cabinet Woodman, Forrester, Sawyer, Carpenter and Joiner. La seule personne à la fois de sexe féminin, dans la trentaine et née à Chicago employée par ce grand cabinet d'avocats. J'ai appelé pour prendre rendez-vous avec elle pour un avis, et je suis tombé sur une de ses collègues :

« ...Ayleen est actuellement à Wright Patterson AFB pour une campagne de tests d'armement sur le nouveau F 22, elle sera de retour à New York City pour les élections, vous pourrez passer la voir à ce moment-là.

— Merci de votre attention maître Berringsford. Est-ce que je pourrais la voir en coup de vent le 9 novembre ? Le 7, ce sont les élections et le 8, je suis à la Cour Fédérale toute la journée pour passer comme témoin à charge devant un Grand Jury...

— *Je lui laisse un mot, essayez de venir avant 17 heures, Ayleen file directement chez elle après le travail dès que c'est l'heure. Si vous la ratez, il vous faudra passer le lendemain matin à l'ouverture des bureaux. Je lui laisse un mot sur son bureau, vous êtes l'agent fédéral ?*

— Donovan Terlinghem, bureau de terrain de New York City. J'appellerai dans la journée pour confirmer, je peux avoir un contretemps.

— *Si elle ne vous prend pas au téléphone, je noterai votre message. Je vais prendre votre numéro, au cas où elle aurait à vous joindre... »*

Notre affaire avait avancé très vite depuis les révélations de Rachid Al Tadhrin Dar Giddar Bisaha, mais nous allions subir un ralentissement notable. À cause des élections, le juge qui devait nous délivrer un mandat conforme au FERPA pour que nous puissions accéder au dossier de formation d'Atta et de ses complices présumés ne pouvait pas statuer avant la troisième semaine de novembre... De plus, nous avions une nouvelle affaire à traiter, une histoire d'incendies criminels similaire, d'après ce que les enquêteurs du FDNY nous avaient communiqué, à d'autres incendies ayant été allumés un peu partout sur le pays. Probablement l'œuvre d'un seul et unique incendiaire. J'en parle ici car cela a eu une importance particulière par la suite.

Je passe sur le caractère surréaliste des présidentielles, avec ma compagne qui a dû appeler une ambulance pour emmener la présentatrice de Wolf News à l'hôpital... La jeune femme, qui était à l'antenne pour suivre les élections ce soir-là, a descendu en douce sur le plateau deux bouteilles de vodka finlandaise en entier, ce qui lui a valu une hospitalisation en urgence pour coma alcoolique... Deux jours plus tard, j'ai pu rencontrer maître Ayleen Messerschmidt à son bureau. Je suis arrivé dix minutes avant la fin de la journée, à 17 heures. Elle était au téléphone avec un client japonais et je n'ai pas compris un mot de ce qu'elle lui disait, en dehors de "sayonara" à la fin... Petite brune frisée, dans la trentaine, avec des traits afro-américains marqués, le teint clair et les yeux bleus, elle correspondait bien à la description de Caitlin :

« Bonsoir, je suis l'agent fédéral Donovan Terlinghem, j'ai eu votre collègue ce matin quand j'ai appelé pour confirmer ma venue ce soir.

— C'est vous l'agent du FBI ? Enchantée, excusez-moi pour ne pas vous recevoir au mieux, nous sommes en plein dans les contrats commerciaux avec l'ouverture de l'année comptable 2001. J'étais avec un client japonais qui s'adresse à nous pour une opération de rachat d'une entreprise en faillite, avec la Federal Trade Commission qui se fait tirer l'oreille sur ce dossier en prime... Je suis plus intéressée par le contentieux civil, les dossiers de droit commercial, c'est plutôt ma collègue et amie Sarah Jane Berringsford, que vous avez eu au téléphone. Mais j'ai cru comprendre que ce n'était pas pour mes capacités en droit que vous veniez me voir. Le lieutenant Piper O'Leary a encore des ennuis avec le FBI ?

— Hem, non, pas à ma connaissance du moins... Je travaille avec sa sœur Caitlin, c'est elle qui m'a dit que vous vous y connaissiez dans le domaine de l'aviation.

— Je suis pilote de chasse pour la Garde Nationale du New Jersey après avoir servi dans l'Air Force. Entre autre à Misawa, au Japon, j'en ai profité pour apprendre la langue. C'est d'ailleurs très joli comme région, la préfecture d'Aomori, au nord-est du pays, juste au sud du détroit de Tsugaru, le bras de mer qui sépare Honshu de Hokkaido. Par contre, pour la météo, c'est la loterie, surtout en été : le temps change du tout au tout sans prévenir, on avait surnommé les conditions météo le loto

du QNH car on avait facilement 10 hectopascals de variation en plus ou en moins entre le décollage et l'atterrissage lors des missions tellement le temps est changeant. C'est pour mes connaissances dans ce domaine que vous venez me voir je suppose, excusez-moi de vous raconter ma vie...

— Si j'ai besoin un jour d'une interprète parlant couramment le japonais, je pense que je pourrais faire appel à vous. Je suis actuellement sur une affaire dans laquelle des membres présumés d'un réseau terroriste apprennent à piloter des avions. Je ne vois pas très bien quelles peuvent être leurs motivations, je ne sais pas ce que vous en pensez.

— Vous ne savez pas quel type de formation ils suivent ?

— Non, je n'ai pas pu obtenir le mandat nécessaire pour avoir accès à leur dossier à l'école de pilotage. C'est une école en Floride qui forme des pilotes de tous niveaux.

— Mmmmm... Des terroristes présumés, vous m'avez dit ?

— Al Qaïda, les mêmes que l'attentat contre l'USS *Cole*.

— Ne cherchez pas plus loin. La réponse tient en deux mots en anglais : vent divin.
Traduction du terme japonais *Kamikaze*... »

C'était effectivement ce qu'il y avait de plus évident. Ayleen Messerschmidt a expliqué son analyse de la tactique prévue :

« Je connais ceci essentiellement par les récits de mon grand-père paternel, l'as de l'Air Force Wayne Elliott "Jerry" Messerschmidt, 31 victoires en combat aérien pendant la guerre du Pacifique. Les kamikazes avaient une formation au pilotage rudimentaire, ils étaient tout juste capables de faire voler leurs avions, ce qui était suffisant pour des attaques suicide par temps clair, en pointant à vue leurs avions sur leurs cibles. Cela a suffit pour tuer plus de 4 000 marins alliés et couler une quarantaine de navires.

— Mais c'était en temps de guerre.

— Oui. Mais vous avez vu l'attaque contre le *Cole* : trois type ont bricolé un kaiten artisanal avec un canot rapide et ils ont réussi à gravement endommager un de nos navires à l'ancre.

— Kaiten ?

— Cela signifie "tournant vers les cieux" en japonais. C'était la désignation des torpilles pilotées employées par la marine japonaise dans des attaques suicide à la fin de la seconde guerre mondiale. Si ces types s'intéressent au pilotage, leur prochain véhicule suicide sera un avion, probablement de ligne.

— Un Boeing est-il si facile à piloter que ça ?

— Oui une fois en l'air. C'est le décollage, l'atterrissage et la navigation aux instruments qui sont les plus difficiles dans le pilotage. Pointer un avion à vue dans une direction précise est à la portée d'un pilote débutant. Ils peuvent détourner un avion une fois en l'air, piloter à vue vers une cible intéressante et s'écraser dessus. Cette tour par exemple. En attaquant tôt le matin pour éviter les turbulences thermiques à cause de la proximité du sol, et si possible suivant une trajectoire perpendiculaire au vent pour éviter les vents rabattants sur les derniers cent yards (*90 mètres*) de la trajectoire qui précèdent l'impact, vents qui réduiraient la précision du pilotage dans la phase finale du vol. Ils peuvent déclencher un incendie et endommager gravement la structure d'un immeuble de grande hauteur comme celui-là. Et faire plusieurs milliers de victimes, même avec des connaissances de pilotage des plus basiques. Une fois l'avion en l'air, et ce dernier détourné avec les terroristes aux commandes, plus rien ne peut les arrêter. Il faut une heure environ à une patrouille d'interception pour détecter et rattraper un avion détourné de son cap initial. Et un ordre présidentiel direct pour pouvoir faire autre chose que de le regarder foncer vers sa cible...

— Personne n'a encore fait ça à ma connaissance...

— Non, et c'est ce qui va arriver à mon avis si vous ne bouclez pas ces types le plus vite possible. Un avion de ligne avec les pleins, c'est une redoutable bombe volante incendiaire armée d'une extraordinaire énergie cinétique et chargée de plusieurs milliers de gallons de kérósène... »

En quelques minutes, Ayleen Messerschmidt avait tout compris au plan d'Al Qaïda. Y compris dans le choix des cibles, et dans les détails techniques. Le 11 septembre 2001, les vols American Airlines 11 et United 175 ont effectivement percuté les Twin Towers en attaquant suivant des trajectoires perpendiculaires au vent, qui soufflait en provenance de l'ouest. Et les pilotes de chasse lancés à la poursuite des avions n'ont jamais reçu l'ordre présidentiel direct qui leur aurait été nécessaire pour abattre en vol les avions détournés.

Bush a préféré ne pas être responsable de 3 000 morts plutôt que de donner clairement l'ordre du tuer 300 citoyens américains. Politiquement, c'est plus défendable, et cette logique s'appelle le parapluie cynique. Les deux impacts sur les Twins ayant eu lieu à moins de vingt minutes d'intervalle, suivant un scénario inédit, ils étaient humainement impossibles à contrer, n'en déplaise aux imbéciles qui veulent croire le contraire. C'était avant que les membres du groupe Atta ne prennent place à bord des quatre avions détournés qu'il fallait agir. C'était de l'ordre de la mission de police, pas de l'opération militaire, et elle n'a pas été faite. Ce jour-là, j'ai pris conscience que j'avais perdu près d'un an faute d'action concrète du FBI sur ce dossier. Et ce n'était qu'un début...

Notre enquête était bloquée à la mi-novembre à cause de l'absence de mandat pour pouvoir accéder au dossier des élèves-pilote présumés terroristes du groupe Atta... De plus, nous étions sur une enquête concernant des incendies criminels, en collaboration avec diverses unités de sapeurs-pompiers², dont les équipes du FDNY pour New York City. Sans rentrer dans les détails, je peux vous dire que mon équipe faisait une enquête sur une série d'incendies criminels qui avait détruit des entrepôts de textile ou des magasins de vêtements de luxe. Apparemment, il n'y avait aucun point commun entre les incendies, si ce n'est l'absence systématique de victimes, l'emploi de produits incendiaires très élaborés et une planification soigneuse des incendies : caméras de surveillance neutralisées ou contournées, alarmes et asperseurs rendus inopérants, et pertes financières lourdes occasionnées par ces incendies à des sociétés bien dotées.

Pendant que la Cour Suprême Fédérale débattait pour savoir qui, d'Albert Gore Junior ou de George W. Bush Junior, était président des États-Unis d'Amérique, mes collègues du bureau de terrain de Las Vegas m'ont annoncé, à la mi-novembre, qu'ils avaient pu recruter comme informateur la secrétaire d'Ahmed Ben Youssef. Cette femme, que nous appellerons Mary Jones, était une mère de famille divorcée avec trois enfants à charge et des fins de mois difficiles. Abordée par nos collègues de Las Vegas, elle n'a fait aucune histoire pour coopérer avec nous.

Nous sommes allés la voir à Las Vegas, Debbie et moi, à la mi-novembre, entre deux enquêtes sur nos incendiaires. Elle a été reçue au bureau de terrain du FBI un jour où elle était en congé. Nos collègues de Las Vegas nous ont présenté à elle, et nous avons eu un entretien lors duquel nous avons appris pas mal de choses intéressantes. Dans une pièce réservée aux interrogatoires, elle nous a parlé de ce qu'elle voyait au travail au quotidien :

« Sunlight Travel est essentiellement un bureau d'enregistrement, la quasi-totalité du travail d'organisation est fait par des sociétés spécialisées avec lesquelles on passe des contrats. Pour l'ambiance au bureau, c'est pas trop mal. Enfin, ça dépend des gens. Le comptable est un vieux de la vieille à trois ans de la retraite qui se contente de faire son boulot correctement, ni plus, ni moins.

² Aux USA, les sapeurs-pompiers sont amenés à enquêter sur les cas d'incendie criminels, en collaboration avec les forces de police compétentes.

Les deux commerciaux sont des petits jeunes qui passent leur temps à courir après les clients et ils ne viennent au bureau que pour m'apporter les contrats signés, et notre responsable logistique est tout le temps au téléphone avec les sous-traitants pour organiser tout ce qu'il faut. Lui, c'est un type dans la quarantaine qui a pris ce boulot faute de mieux et qui va s'en aller dès qu'il aura trouvé mieux, il se fiche complètement de la vie de la boîte mais il m'a à la bonne. Le comptable, faut simplement lui foutre la paix quand il est dans ses chiffres. Vu qu'il n'a pour seule motivation que d'avoir un plan retraite au complet avant d'avoir atteint 65 ans, c'est pas lui qui va faire du zèle. Pas causant mais sympa quand on le connaît. Les petits jeunes chargés de clientèle, ils se font la main avant d'être embauchés ailleurs, ça se voit. Ils pourraient vendre de l'aspirine, des camions ou des téléviseurs, ça serait pareil pour eux. Ce qu'on fait vraiment à Sunlight Travels, ils s'en moquent.

— Et votre patron, monsieur Ben Youssef ?

— Un type bizarre par certains aspects agent Terlinghem... Ça ne m'étonne pas qu'il soit surveillé par le FBI. Il reçoit souvent au bureau des types bizarres, toujours des saoudiens, comme lui, des gens qui viennent sans que je sois prévenue mais qui sont toujours bien accueillis. Et ce n'est jamais au détriment des clients ou des sous-traitants, monsieur Ben Youssef les accueille toujours pendant des périodes où il est libre. Je tiens son agenda professionnel, je sais de quoi je parle.

— Ces rendez-vous seraient donc prévus à l'avance sans que vous soyiez tenue au courant, c'est bien ça ?

— Ce n'est pas possible autrement miss Lorbeer... Ça n'interfère jamais avec son travail, ce n'est pas par hasard. Il prévoit ça sans rien dire à personne, et je suis la seule à le voir.

— Nous allons vous montrer des photos de certaines personnes, vous allez nous dire si vous les avez vus et, si possible, dans quelles circonstances et vers quelle date... »

De tous les suspects, Khalid Al Mihdhar et Nawaf Al-Hamzi n'ont pas été reconnus, ainsi que le prince T..., Mohamed Atta et Marwan Al Shehhi. Par contre, Omar Al Bayoumi a été formellement identifié, tout comme Hani Hanjour et Ziad Jarrah. Hanjour est passé plusieurs fois dans les locaux de Sunlight Travels aux alentours de mai et juin 2000, et Jarrah y a fait une brève apparition début septembre 2000. Il était évident qu'Ahmed Ben Youssef était un agent de liaison, la possibilité qu'il avait de voyager entre l'Arabie Saoudite et notre pays de façon tout à fait anodine du fait de son travail le rendait très efficace et indétectable. J'ai eu une intuition concernant ses activités chez nous :

« Miss Jones, pour tout ce qui relève de ses déplacements sur notre territoire, est-ce que monsieur Ben Youssef emploie son compte d'entreprise pour payer ses frais afin de les faire passer en frais professionnels et d'obtenir leur défiscalisation à ce titre ?

— C'est le compte de la société qui paie tout ses frais aux USA, je vous le confirme. Je vois passer les relevés bancaires toutes les semaines avant de les transmettre au comptable. Même l'appartement qu'il habite à Las Vegas est payé sur le compte de l'entreprise, c'est moi qui remet le chèque au propriétaire chaque mois. Il vient le chercher lui-même à l'agence car il travaille pas loin de chez nous. Remarquez, c'est normal ce genre de facilités pour monsieur Ben Youssef, c'est lui le patron de cette boîte, c'est son argent, il en fait ce qu'il veut... »

J'avais trouvé la faille. Si Ben Youssef avait employé son compte en banque saoudien privé, ou celui de sa maison-mère à Riyad, il nous aurait fallu passer par Interpol pour avoir des informations là-dessus, avec les fuites inévitables auprès des services secrets saoudiens, et un délai de réponse de plusieurs mois. Là, avec un mandat ad hoc délivré par un juge, nous pouvions avoir tout ce qu'il nous fallait en quelques jours, et sans alerter qui que ce soit à l'étranger... J'ai eu aussi l'idée de mettre à contribution notre informatrice :

« Vu que toutes les factures de l'entreprise passent par vous avant d'aller chez le comptable qui les archive, est-ce que vous pourriez nous en faire discrètement une copie, quel que soit le motif de la dépense ? Il se peut que nous trouvions là-dedans des informations intéressantes.

— J'ai même accès aux factures archivées si ça peut vous aider. Le comptable me confie leur classement après enregistrement dans les livres de compte. Je peux vous sortir toute l'année en cours en peu de temps, et sans me faire remarquer, si vous voulez...

— Le plus important, ce sont les factures de téléphone avec les listes des numéros appelés et aussi celle des numéros entrants, renchérit Debbie. S'il y a quelque chose d'anormal, nous le verrons là. Monsieur Ben Youssef emploie un portable professionnel quand il est aux USA, d'après ce que vous m'avez dit...

— Un gros poste de dépense, dans les \$100 par mois, parfois plus... T-Mobile nous envoie régulièrement les factures, son numéro de portable étant à Las Vegas. Il l'a depuis mai 1998, je peux vous sortir tous les relevés..

— Nous nous en tiendrons à l'année en cours depuis janvier inclus, comme pour toutes les factures que vous nous copierez, précisai-je. Je confierai l'analyse de tout cela à une de nos spécialistes à New York City... »

Caitlin allait avoir de quoi faire avec nous, et cela tombait au plus mauvais moment possible. Elle était réquisitionnée sur l'attentat contre l'*USS Cole* pour tout ce qui était expertise, en liaison avec la Navy, et pour les parties légales pas marrantes, comme le rapatriement des corps des victimes ou les mandats d'arrêt internationaux à transmettre à Interpol. Travailler sur nos factures en plus allait lui demander quelques heures supplémentaires...

Pour le moment, le plus important pour nous était désormais d'obtenir un mandat pour avoir accès au détail des mouvements d'argent sur le compte professionnel aux USA d'Ahmed Ben Youssef. Mais avant, il nous fallait obtenir notre mandat pour pouvoir aller voir ce que Mohamed Atta, Marwan Al Shehhi et Ziad Jarrah suivaient comme formation à la Huffman Aviation School de Venice, Floride. Le lendemain de notre retour de Las Vegas, je suis allé voir Caitlin dans son bureau. Elle était débordée avec l'enquête sur l'*USS Cole* :

« Don, si tu as besoin de quoi que ce soit, repasse après la mi-décembre, je bosse douze heures par jour non-stop en liaison avec la Navy et leur Juge-Avocat Général, et je ne fais rien d'autre, ordre du patron ! J'essaye désespérément d'obtenir un expert militaire en explosifs pour la partie technique du dossier d'accusation, la Naval Reserve m'a dit qu'ils avaient quelqu'un à New York City qui pourrait faire l'affaire.

— Ça pourra attendre mi-décembre mais il faudra que tu fasses ça à temps plein. On va avoir, en provenance de Las Vegas, toutes les factures concernant les dépenses courantes de Ben Youssef sur notre territoire. J'ai besoin de toi pour éplucher tout ça.

— Don, tu veux ma mort ? Je me suis tapé tout ce qui est expertise technique et paperasse légale sur l'attentat contre le *Cole* depuis un mois et je voudrais pouvoir respirer un peu avec une enquête de terrain. Ça me rend dingue de ne voir que des formulaires, des études ou des documents légaux toute la journée !

— Je sais, mais tu es la seule en qui j'ai confiance pour ce dossier. Il y a forcément des trucs qui ne vont pas dans les dépenses de Ben Youssef, et tu es la seule qui puisse le voir. Et puis, nous avons aussi nos incendiaires...

— C'est bon, j'éplucherai tes documents... Mais laisse-moi souffler un peu avant de m'envoyer la pile, s'il te plaît... »

Le temps ne tournait pas à notre avantage. Nous allions bientôt être à la fin de l'année et nous n'avions toujours rien de probant concernant Ben Youssef, Atta et les autres. Par chance, le juge à

qui j'ai demandé un mandat pour avoir accès au dossier des pirates de l'air présumés m'a accordé mon sésame légal sans faire d'histoires. Restait à nous rendre en Floride... Caitlin étant indisponible, nous sommes partis pendant la première semaine de décembre, Debbie et moi. Dans le vol qui devait nous amener à Tampa via Atlanta, nous avons fait le point entre collègues. Il y avait bien quelque chose en préparation, mais nous n'avions rien, d'un point de vue légal, pour entamer la moindre poursuite, notre talon d'Achille :

« En dehors des aveux de Rachid Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha, nous n'avons trouvé rien d'illégal concernant Ben Youssef et ces types, Al Mihdhar, Al-Hamzi et les autres. Debbie, je sais très bien que ce n'est pas une fausse piste, il y a beaucoup trop de coïncidences, et l'attitude de ces types est plus que suspecte... Mais nous n'avons rien.

— À part le soutien du juge Pfaffenhafer et du Procureur Fédéral, ce qui n'est pas rien. Comme tu dis, ces types ont un attitude suspecte, on finira bien par trouver quelque chose en cherchant bien. Entre un type de San Diego qui est employé par une compagnie qui s'occupe de fournitures et de systèmes dans le domaine de l'aviation, avec aucune véritable activité professionnelle visible chez nous, un patron d'une agence de voyage spécialisée dans les déplacements et les séjours à caractère professionnel, deux "étudiants" saoudiens débarqués de Bangkok, un autre égyptien venant d'Allemagne, un libanais et un émirati venant du même pays, en dehors d'un intérêt certain pour l'aviation, rien ne les relie entre eux.

— Ce qui les relie entre eux, c'est la possible préparation d'un attentat-suicide faisant intervenir un avion de ligne détourné.

— La thèse de l'avocate ?

— Qui est aussi pilote de chasse. J'ai vérifié son curriculum vitae sur le site de l'Air Force Academy, c'est impressionnant : une batterie de médailles en tout genre, dont la Médaille d'Honneur, quinze victoires en combat aérien, je ne sais plus combien d'heures de vol sur F 16 dont une bonne partie en mission de combat, elle sait de quoi elle parle... Sinon, si tu étais terroriste et que tu veuilles faire un attentat, tu ferais quoi, en liaison avec l'aviation ?

— Soit je ferais sauter une bombe dans un aéroport, soit je détournerai un avion pour prendre des otages.

— La première solution ne demande pas à apprendre à piloter. Et la seconde non plus : les pilotes de ligne ont pour consigne d'obéir aux ordres des pirates de l'air afin de limiter la casse. Donc, ils peuvent se passer d'apprendre à piloter. Surtout que je doute que l'on puisse avoir un bagage technique suffisant pour piloter un jet de transport avec seulement les 250 heures de vol requises pour la licence de pilote professionnel. Celle pour être pilote de ligne nécessite un minimum de 1 500 heures de vol. J'ai vu ça sur le site internet de la FAA...

— Par contre, pour une attaque suicide, 250 heures de vol, c'est suffisant ?

— Largement selon mon experte. Une fois l'avion en l'air, si l'attaque a lieu de jour et par temps clair, pointer un avion de ligne sur une cible de grandes dimensions est très facile. Et ce n'est pas ce qui manque...

— Et tu vois quoi, comme cibles ?

— Ça, par exemple... »

J'ai montré à Debbie une brochure officielle éditée par le bureau avec un dessin schématisé des Twin Towers en couverture. Je lui ai ensuite expliqué mon point de vue :

« Depuis le 26 février 1993, les Twin Towers sont devenues l'archétype de la cible américaine d'un attentat mené par des islamistes. De nombreux documents officiels sont illustrés avec des photos, des schémas, des plans ou des dessins de ces tours dès qu'ils parlent de terrorisme. C'est

plus visuel que l'Alfred P. Murrah Building d'Oklahoma City. Et plus connu aussi, en plus d'être toujours debout...

— Logique... Tu penses qu'ils voudraient finir le boulot commencé sept ans plus tôt ?

— Du point de vue propagande, ce serait quelque chose de terrible en leur faveur. Je ne sais pas quels dégâts pourrait faire un avion qui s'écraserait dessus, mais rien que par le nombre de morts, l'attentat serait conséquent. Il y a 20 000 personnes qui travaillent dans chaque tour tous les jours. Même s'il n'y a que 1 % de tués, en additionnant chacune des tours, ça ferait plus que le nombre de tués de l'attentat d'Oklahoma City...

— Les concepteurs des tours doivent bien avoir prévu qu'un avion puisse s'y écraser dessus, vu la taille du bâtiment.

— Je l'espère pour eux... L'Alfred P. Murrah Building répondait à toutes les normes de sécurité existantes, il s'est quand même effondré instantanément quand Timothy Mac Veigh a fait exploser une camionnette piégée qu'il avait garée dans la rue devant l'immeuble...

— Et il nous faudrait quoi pour arrêter ces types avant qu'ils ne passent à l'attaque ?

— A minima, la preuve de leurs liens avec Al Qaïda. Même si on est obligés de les relâcher faute de preuves, une fois repérés, ils sont morts.

— On trouvera ça dans les papiers de Ben Youssef...

— Je l'espère. On perd du temps avec tous ces contrepoids... »

Notre passage à la Hufmann Aviation School nous a montré que les futurs pirates de l'air suivaient bien une formation de pilote professionnel, avec 250 heures de vol. Fait curieux noté par le responsable de la formation de cette école de pilotage, aucun de nos trois suspects n'avait entamé de formation pour le pilotage sans visibilité :

« N'importe quelle compagnie aérienne exige d'entrée une qualification IFR pour le vol sans visibilité, tous les étudiants qui prennent la formation au brevet professionnel FAA ont déjà une licence IFR avec leur brevet de pilote privé, ou s'ils ne l'ont pas, ils suivent la formation. Pas ces types-là...

— C'est curieux en effet, pointai-je. Si je devais apprendre à piloter un avion pour en faire ma profession, la première chose que je ferais, ce serait de pouvoir m'en servir par tous les temps.

— Quasiment tous les pilotes privés prennent une formation IFR dès qu'ils peuvent se la payer, une fois les brevets de base validés. J'ai ici un dossier d'un médecin de New York City, détenteur d'un brevet de pilote privé et d'une licence IFR, qui nous demande si nous n'avons pas de formation IFR arctique en plus de la formation classique. Il se rend souvent dans sa famille au Canada, c'est ce qui le motive pour nous demander ça... Les particuliers qui veulent une formation IFR, c'est un business facile pour une école de pilotage tellement la demande est importante.

— Les formations de pilotes professionnels, ce sont les élèves qui les financent ? demanda Debbie, intéressée. Ça ne doit pas être bon marché...

— Typiquement, les formations que l'on dispense pour devenir pilotes de ligne sont des cursus universitaires complets en trois ans. Les prêts d'études et les économies des familles servent à les financer. Les certificats de pilote commerciaux, n'importe qui peut se les payer en y mettant le prix, c'est suffisant pour faire avion-taxi, par exemple. Par contre, les formations typiquement destinées aux pilotes de ligne, comme les qualifications sur un type précis d'avion, sont toujours payées par les compagnies aériennes. L'une d'entre elles a passé un contrat de groupe avec nous pour payer à tous ses pilotes une qualification sur Airbus A320, l'avion qu'ils achètent pour toute leur flotte. 50 heures de vol en simulateur multiplié par plusieurs dizaines de pilotes sur plusieurs années, c'est un beau contrat.

— Et nos suspects, par rapport aux étudiants habituels, ils ont un comportement particulier ? Demandai-je. Quelque chose qui sort de l'ordinaire ?

— Si on veut... Mohamed Atta prétend être un sheik arabe, et il présente Marwan Al Shehhi comme son garde du corps à qui il veut aussi apprendre à piloter. Ça sent l'histoire fabriquée de toute pièces et votre venue ne m'étonne guère. Généralement, les sheiks arabes se payent directement un formateur privé dans leur pays, et quelqu'un qui parle l'arabe couramment en plus. J'ai un de nos formateurs, d'origine marocaine, qui a fait ce métier pour des membres des familles royales saoudiennes et jordanienes qui voulaient apprendre à piloter. Il était logé sur place, l'avion était fourni, et même l'aérodrome une fois. Et il avait comme uniques clients ses élèves-pilotes de l'aristocratie locale. Les arabes que l'on voit ici, ce sont toujours des élèves envoyés par leur compagnie aérienne pour une certification professionnelle, des particuliers habitant chez nous ou venant nous voir pour une formation de pilote privé, ou des étudiants avec un soutien financier venant apprendre les bases du métier de pilote commercial. Ziadh Jarrah correspond à ce dernier portrait, pas les deux autres. Bien que Mohamed Atta aie visiblement suivi des études universitaires, vu son excellent niveau en anglais... »

Les trois pirates de l'air présumés pouvaient d'ores et déjà être mis sous surveillance pour la plupart de leurs activités, ce témoignage de cet instructeur sur leur comportement venant renforcer les suspicions pesant sur eux. Nous avons ainsi pu avoir une copie de leur passeport et commencer à pouvoir les suivre à la trace ne toute légalité. Mais ce n'était pas suffisant pour les arrêter...

Pendant la première quinzaine de décembre, notre enquête sur Mohamed Atta et ses complices présumés a malheureusement été arrêtée. Caitlin s'est retrouvée au lit avec une grippe la semaine où elle devait s'occuper d'examiner les copies des documents envoyées à notre attention par notre indic. De plus, une nouvelle série d'incendies criminels avait eu lieu à Boston et nous avions été mobilisés sur place une semaine pour examiner si certains d'entre eux pouvaient avoir été causés par notre incendiaire.

C'était le cas pour l'un d'entre eux, celui d'un entrepôt. Un des témoins, le gardien de l'entrepôt qui avait flambé, nous a fourni des informations fort utiles pour l'enquête. Son entrepôt, spécialisé dans le stockage de vêtements destinés à la vente au public, avait été racheté l'année dernière par un groupe spécialisé qui faisait dans l'importation et la vente de vêtements tout au long de la chaîne, des usines textiles aux magasins de détail. J'ai retenu le nom de la société en question, Rigley and Worthcott, et le fait qu'elle avait absorbé des sociétés plus petites qu'elle en prenant part à leur capital avant de les absorber. J'ai tout de suite pensé avoir trouvé le lien entre les différentes sociétés, et j'en ai parlé à Debbie alors que nous rentrions à New York City en bus depuis Boston :

« Je vais vérifier si on ne peut pas savoir si cette société était le propriétaire ou l'actionnaire principal des sociétés qui possédaient les cibles qui ont été visées par cet incendiaire. Si c'est le cas, on tient notre point commun.

— Pour le vérifier, il va falloir faire une demande avec un mandat auprès de la Federal Trade Commission. Les fusions d'entreprises, ce sont eux qui les suivent. Ça nous évitera de devoir suivre les dossiers des 17 sociétés locales et de leurs assureurs pour tenter de trouver quelque chose. T'as une idée ?

— A priori, non. Concurrent jaloux, employé viré, néo-luddite qui a des visées politiques contre la boîte, vengeance personnelle contre un des dirigeants, voire maffia qui tente de faire de l'extorsion, tout est possible. Le problème maintenant, c'est de déterminer précisément quel est le scénario. On verra ça de façon plus précise quand on aura reçu les documents de la FTC.

— Tu penses à un concurrent qui aurait voulu acheter des sociétés à la place de la société mère qui a été la vraie victime des incendies ?

— Peut-être... Je pense surtout que ce genre d'opération entraîne pas mal de licenciements suite à des réorganisations d'entreprises. Un employé victime d'un de ces licenciements est peut-être à l'origine de ces incendies... »

Bref, pour arriver à quelque chose de cohérent sur ce dossier, il allait falloir que nous nous retroussions les manches, Debbie et moi. Au détriment de mon groupe Atta, qui n'était plus qu'anecdotique au milieu du travail habituel. A posteriori, cet état d'esprit peut paraître aberrant, mais il ne faut pas perdre de vue que, d'une part, les membres du groupe Atta n'avaient rien fait d'illégal sur notre territoire, qu'ils n'étaient pas repérés par nos services de renseignement comme étant des combattants islamistes. Et que, d'autre part, le scénario de l'attaque-suicide, avancé par maître Messerschmidt, était essentiellement spéculatif. De plus, la CIA ne semblait pas se soucier de ces élèves-pilote. Et nous n'avions rien de plus au dossier que les dénonciations de Rachid Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha et le comportement curieux d'Ahmed Ben Youssef...

Et pendant ce temps-là, la Cour Suprême Fédérale venait de décider que le vainqueur de ces présidentielles était George W. Bush Junior... Indépendamment de mon opinion personnelle, je dois dire que le truquage grossier des élections en Floride est une honte pour la démocratie dans notre pays. Il n'y a que les bénéficiaires, l'équipe républicaine qui allait désormais constituer l'exécutif de ce pays, pour ne pas l'avoir vu. Ou, plutôt, pour ne pas vouloir le voir... Naïvement, je pensais que ça ne changerait rien à notre enquête, et je ne m'en suis pas préoccupé. J'ai eu tort.

Debbie est partie en vacances pour Noël, et nous nous sommes croisés pour le premier de l'an. Caitlin était revenue au travail et elle avait attaqué l'épluchage des relevés de compte de Ben Youssef. Grâce à notre indic, nous avions aussi la date des salons professionnels qu'il avait organisé en 1999 et 2000. J'avais insisté pour obtenir ces données car je sentais vaguement qu'il y avait quelque chose à en tirer. Avec beaucoup de réticence de la part du juge, de mes supérieurs ainsi que de mes collègues de Floride, j'avais demandé à ce qu'on mette Atta, Al Shehhi et Jarrah sous surveillance minimale. À savoir, on surveille leurs déplacements et leurs dépenses courantes.

Mon collègue de Floride chargé de cette opération, l'agent spécial Orville Mac Ginty, avait une bonne cinquantaine de requêtes du même genre à suivre en même temps. Néanmoins, il m'a toujours fait du travail impeccable sur Mohamed Atta, ce qui m'a permis de le suivre à la trace. Cela m'a permis de voir qu'il avait quitté le pays le 4 janvier pour l'Espagne avant de revenir le 10. À cette occasion, le 6, après un débat intensif, j'ai décidé de faire une notice d'alerte, à transmettre aux autorités espagnoles via Interpol, pour leur demander de surveiller Atta, soupçonné de coopérer avec le groupe terroriste Al Qaïda. J'ai eu une excellente idée, car un des personnages-clefs des attentats du 11 septembre 2001 a été découvert par les autorités espagnoles. La Guardia Civil m'a transmis une note en urgence le 8, m'informant de ce qu'ils avaient découvert. Je l'ai lue dans mon bureau à mes deux coéquipières dès que je l'ai reçue :

« Les espagnols ont fait un travail efficace, je vous lis la note : *Je vous confirme que l'individu sous surveillance du nom d'Atta, Mohamed, nationalité égyptienne, a eu des contacts sur notre territoire avec un suspect du nom de Ramzi Binalshibh. Ce dernier serait, selon une enquête préliminaire, un agent de liaison agissant pour le compte du réseau terroriste Al Qaïda...* On a un peu trop de monde là-dessus pour que ce soit fait par hasard, et que cela relève d'une simple opération d'organisation des arrières de cette organisation.

— Je suis de ton avis, il y a un peu trop de monde et de mouvements pour qu'il n'y ait pas quelque chose d'énorme de prévu derrière, pointa Debbie. Je crois que Caitlin nous a trouvé quelque chose dans le même goût.

— Oui... C'est en éplichant les comptes de Ben Youssef. J'ai trouvé, entre mai et décembre de l'année dernière, des mouvements d'argent symétriques entre des paiements à destination des suspects que nous avons identifiés, et des virements internationaux en provenance de Dubaï. C'est clairement des sommes qui sont destinées à des paiements au jour le jour des frais séjour de nos suspects sur notre territoire, toujours des sommes de l'ordre de \$100 à \$500. Les comptes destinataires sont ceux d'Atta, Jarrah, Al Shehhi, Al Mihdhar et Al-Hamzi.

— Et l'origine de l'argent ?... demanda Debbie.

— Toujours le même compte aux Émirats : un compte au nom d'Ammar Al Baluchi. Et les sommes sont clairement destinées à nos terroristes présumés, indiqua Caitlin. Nous avons à peine 24 à 48 heures de délai entre l'arrivée des fonds depuis les Émirats Arabes Unis et leur versement à Atta et aux autres. En plus, nous avons leurs numéros de compte aux USA, ça nous permettra de les mettre directement sous surveillance...

— On a déjà une surveillance des comptes d'Atta, Jarrah et Al Shehhi par notre collègue de Floride, précisai-je. Si on peut rajouter les deux autres qui sont arrivés par Los Angeles sur la liste, ça nous permettra de bien voir où va tout ce monde, et ce qu'ils font précisément... Pour cet Al Baluchi, il va falloir demander via Interpol si quelqu'un a entendu parler de lui. C'est peut-être un faux nom, mais on ne peut pas laisser passer ce genre de piste... Autre chose : les espagnols nous préviennent que Mohamed Atta va revenir chez nous à Atlanta avec un vol direct en provenance de Madrid. Il rentre le 10 de ce mois, ça nous laisse peu de temps pour préparer une mission sur place. »

Malheureusement, c'est à partir de ce moment-là que tout a commencé à aller de travers. En premier lieu, Perry Stansfield, mon directeur, m'a complètement barré sur cette enquête au profit d'une autre urgence policière bien plus critique. Un entrepôt de vêtements d'importation avait brûlé à Brooklyn, occasionnant la plus importante mobilisation des sapeur-pompiers du FDNY en décembre, et cela suivant le scénario habituel des incendies que nous pouvions imputer à notre mystérieux incendiaire : alarmes et systèmes anti-incendie soigneusement neutralisés, pas de victimes et une méthode d'allumage des incendies toujours pas établie :

« Don, je sais que tu as une autre enquête en cours mais il faut à tout prix que tu ailles sur place pour étudier cet incendie. Tout le monde me presse pour que l'enquête avance, nous n'obtenons aucun résultat, les médias sont sur notre dos et Washington m'a passé un savon. J'ai eu droit aux remontrances de Freeh en personne et il me faut quelque chose, et vite ! Ton équipe et toi, vous filez sur place et vous me faites un rapport pour calmer la meute, mettez ce que vous pouvez dedans, on fera avec, mais par pitié, ne revenez pas les mains vides !

— Perry, j'ai un de mes suspects qui va rentrer d'Espagne dans quelques jours, je ne peux pas me permettre de le rater, il rentre par Atlanta...

— Il est déjà surveillé par les gars du bureau de terrain de Miami, non ?

— Juste un seul agent, celui chargé de la surveillance bancaire à minima.

— On n'a rien contre lui pour le moment, en dehors des déclarations de ton trafiquant de cigarettes. Fais une note au bureau de terrain d'Atlanta pour complément d'enquête au cas où, mais trouve-moi vite quelque chose sur ce foutu incendiaire ! C'est ce qu'il y a de plus urgent en ce moment ! »

J'ai ainsi passé les deux semaines qui ont suivi, avec mon équipe, sur ce dossier sur lequel nous avions du mal à avancer. Nous avions déjà pu identifier sans ambiguïté la compagnie derrière tous les entrepôts et magasins qui ont brûlé, Rigley and Worthcott, une maison spécialisée dans l'importation et la vente de vêtements en prêt à porter. Nous avions aussi collecté les noms de 327 suspects potentiels, tous ayant eu des contentieux avec cette compagnie, et il nous fallait vérifier

tout cela... Cela allait du client mécontent au fournisseur lésé, en passant par l'employé licencié ou le concurrent ayant perdu un marché. Après avoir vérifié péniblement les alibis de seulement 10 % des suspects, nous n'avions strictement rien... Inutile de dire que l'incendie de Brooklyn a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, côté FBI.

Je me suis rendu en urgence sur les lieux de l'incendie afin de voir si on ne pouvait pas obtenir quelque chose de la part de l'analyse de la scène de crime. Fort heureusement, le NYPD, qui avait juridiction sur les lieux, avait envoyé un de ses spécialistes de sa Crime Scene Unit pour examiner la scène de crime. Jacob Birnbaum, docteur en physique de Yale et chef de laboratoire, avait déjà à l'époque une solide réputation d'expert de très haut niveau en matière de travail de police scientifique au sein de la CSU. Avec son équipe, il était en train de soigneusement recueillir tout ce qu'il pouvait comme éléments. Je l'ai trouvé en train de faire des tests chimiques avec des réactifs sur ce qui pour moi était de simples tâches sur le béton du sol de l'entrepôt en ruines :

« Kelly, il me faut une analyse au chromatographe de toutes ces tâches que l'on a trouvé près des points de départ du feu. Je crois que l'on tient quelque chose avec tous ces composés nitrés découverts lors de nos premières analyses.

— Bien Jacob, j'envoie les exemplaires au labo par porteur, Jake nous sortira les résultats pour demain matin...

— On a déjà la carte de l'expansion des incendies établie par le FDNY, il nous suffira de rentrer ça dans l'ordinateur une fois que l'on saura quels sont les produits employés pour allumer les incendies... J'ai ma petite idée là-dessus, mais j'ai besoin d'une confirmation par analyse... Bonjour, c'est vous l'agent du FBI chargé de l'enquête fédérale ?

— C'est bien moi. Agent spécial Donovan Terlinghem, vos collègues m'ont dit que vous seriez ici pour le travail sur la scène de crime.

— Ils ont bien fait de vous envoyer me voir... Chef de laboratoire Jacob Birnbaum, je suis sur toutes les histoires tordues, et là, on a de quoi faire. Il paraît que cet incendie serait lié à une série d'autres affaires sous votre juridiction.

— C'est ce que je viens voir. Mon patron a lourdement insisté pour que je passe voir ça en prétendant que cela était un nouveau numéro dans notre série. On en est à 32 incendies dans tout le pays, avec les mêmes caractéristiques : pas de pertes humaines, alarmes et asperseurs neutralisés, entrepôt de vêtements ou magasin lié à la société Rigley and Worthcott, aucun témoin...

— S'il n'y a pas de système incendiaire à retardement retrouvé sur les lieux, et plusieurs foyers distincts dans vos autres dossiers, vous pouvez rajouter celui-là à la liste. Aucun système de minuterie et de mise à feu de charge incendiaire n'a été trouvé sur les lieux et, pourtant, cet incendie n'est clairement pas accidentel. Je pense avoir trouvé quel était le dispositif de mise à feu, venez voir... »

Jacob Birnbaum m'a montré un mur de l'entrepôt en placoplâtre, non loin d'un des foyers, qui était criblé d'éclats de verre encastrés dans la paroi. Le chef de laboratoire m'a expliqué :

« Ces fragments de verre ont été projetés dans ce mur léger par une explosion, celle du contenant duquel ils proviennent, vraisemblablement une grosse bouteille de laboratoire d'une dizaine de litres, du genre de celles que j'ai sur mon lieu de travail. Avec les résidus nitrés présents, je pense que l'on a à faire à ce que l'on appelle une réaction hypergolique. C'est ça qui a servi à allumer les incendies.

— Et cela consiste en quoi ?

— Deux produits qui, une fois mélangés, réagissent brutalement en prenant feu spontanément. L'un de ces produits peut être de l'acide nitrique, l'autre est habituellement de l'hydrazine ou un dérivé. C'est une combinaison qui est habituellement employée pour propulser des fusées du fait

qu'elle dégage beaucoup d'énergie, qu'elle ne nécessite pas de systèmes complexes pour être mise à feu, point essentiel en astronautique, et que les produits utilisés sont liquides à température ambiante, et donc faciles à stocker, en plus d'être stables sur la durée.

— Vous avez pu identifier ces produits par vos travaux d'analyse ?

— Pas encore de façon claire. Je pense à une combinaison hydrazine/acide nitrique du fait des importantes concentrations de produits nitrés d'origine thermique retrouvés sur la scène de crime. L'acide nitrique est relativement facile à trouver, mais l'hydrazine est réservée à l'industrie. Essentiellement dans l'industrie pharmaceutique, en dehors des carburants pour fusées.

— Est-ce qu'un chimiste un peu talentueux pourrait fabriquer ce produit chez lui ?

— En théorie, oui, on peut tout faire dans un laboratoire. En pratique, pour arriver aux quantités d'hydrazine utilisées ici, il vaut mieux se fournir auprès d'une usine chimique... Nous avons ici quatre foyers d'incendie qui ont été allumés par environ dix litres d'hydrazine et autant d'oxydant, soit quarante litres de produit, un peu plus de dix gallons si vous préférez. Si l'incendiaire est celui qui a préparé les engins, il lui faut avoir accès à une industrie qui fabrique ou utilise de l'hydrazine en quantité... »

Cela nous faisait un axe d'enquête supplémentaire qui pouvait rapidement réduire le nombre de suspects à interroger, tout le monde ne travaillant pas dans l'industrie chimique... À peine 48 heures plus tard, Jacob Birnbaum m'a confirmé que les produits hypergoliques utilisés pour allumer les incendies étaient bien de l'hydrazine et de l'acide nitrique. Il ne restait plus qu'à trouver celui qui pouvait bien employer ce genre de combinaison incendiaire...

À suivre...

— 2 —

Les résultats obtenus par le NYPD nous ont vite permis d'éliminer tous les suspects n'ayant pas accès facilement, du fait de leur profession, à des produits hypergoliques. La liste établie est vite retombée de 327 à 6 suspects. Nous avions trois personnes travaillant l'un dans l'industrie pharmaceutique, un autre dans une usine chimique et un dans une fabrique de teintures pour le textile, autre industrie employant couramment de l'hydrazine. Le dernier de notre liste avait été licencié et il travaillait désormais pour Rocketdyne, une division de Pratt et Whitney qui, comme son nom l'indique, fabrique des moteurs de fusée. Compte tenu de la dispersion, sur tout le territoire, des incendies criminels, il nous fallait vérifier dans un premier temps si les suspects avaient la possibilité d'être à proximité des lieux des incendies. C'était à Caitlin d'étudier les emplois du temps de chacun des suspects depuis fin 1999. Elle m'en a parlé dans mon bureau le lendemain du jour où nous avons reçu copie du rapport de Jacob Birnbaum, début février 2001 :

« Je te préviens, il ne faudra pas me demander les résultats pour la semaine prochaine ! Il y a des billets d'avions et des miles de relevés bancaires à examiner, j'ai de quoi m'occuper jusqu'au printemps !

— Fais ce que tu peux, on verra ce que ça donnera quand tu auras fini ton travail. J'ai surtout mon enquête sur ce Mohamed Atta et les membres de son groupe à mener... Je vois Debbie tout à l'heure, et j'ai notre correspondant du bureau de terrain de Miami au téléphone en même temps... »

Orville Mac Ginty, le collègue en question, avait suivi à la trace Mohamed Atta grâce à ses dépenses courantes. Le suspect avait un compte en banque à la Sun Trust Bank de Floride, et il était facile de le tracer dans tout le pays. Il avait, entre autres, payé un hôtel à Lawrenceville, en Georgie, et il s'était aussi payé des heures de vol à bord d'avions de tourisme autour d'Atlanta. Par contre, Orville nous a signalé un événement curieux, qui allait avoir une influence considérable par la suite, mais pas dans le bon sens du terme :

« J'ai la trace, sur les relevés bancaires de Mohamed Atta, de frais forfaitaires de \$35,47 pour une étude pour un prêt bancaire d'entreprise. C'est l'agence de la Sun Trust Bank d'Atlanta qui a mené l'étude à la demande de leur client. J'ai fait une demande par écrit et ils m'ont confirmé qu'Atta leur avait demandé un prêt de \$1,5 millions pour se payer un avion d'épandage agricole.

— La demande a été refusée, je suppose ?

— La banque m'a confirmé que, faute de garanties, ils ont refusé à Atta l'ouverture du prêt. Pas de ressources régulières justifiées...

— C'est nouveau ça, pointa Debbie. Qu'est-ce qu'il peut bien faire avec un avion d'épandage agricole ?

— Il peut chercher une couverture pour pouvoir faire des heures de vol, et gagner de l'argent avec, indiquai-je. Il a une licence de pilote commercial, il peut travailler de cette façon, ainsi que Jarrah et Al Shehhi. Je demanderai à quelqu'un qui s'y connaît ce qu'il en pense... »

Nous avions pu savoir, par Orville, que Mohamed Atta et ses deux complices avaient payé des heures de simulateur d'avion de ligne. Atta avait aussi acheté des vidéos montrant le pilotage, depuis le cockpit, de plusieurs types d'avions commerciaux gros porteurs. Aucun rapport avec les avions d'épandage agricole. Ma théorie était qu'il voulait une couverture légale pour avoir un entraînement intensif au pilotage tout en gagnant de l'argent avec un travail en liaison avec l'aviation. Mais une autre thèse allait m'être imposée peu de temps après, et par une source contre laquelle j'avais été mis en garde auparavant par des gens du métier.

Alors que j'avais repris le travail sur les incendies, à la mi-février 2001, j'ai été convoqué en urgence, un beau matin, dans le bureau de mon directeur. Il y avait un représentant de la CIA, monsieur Langford Beamont, chargé des relations internationales à ce qui m'a été dit, et le fameux prince T..., membre de la famille royale saoudienne, et chargé de tout ce qui est opérations extérieures des services secrets saoudiens. Sous couvert de son rôle de consultant en sécurité pour l'ambassade d'Arabie Saoudite à Washington, cela va de soi. Jusqu'ici, mon enquête sur le groupe Atta n'était directement connue que de mon supérieur, mais ce dernier avait eu une communication en urgence de la part du siège du FBI à Washington D. C. pour que je sois mis sur une nouvelle piste, à l'initiative des saoudiens.

Mais comme j'ai dû travailler en liaison avec d'autres agents du Bureau, et produire nombre de documents administratifs, une fuite en direction du Département d'État était inévitable. Et elle avait été transmise aux saoudiens... Ce jour-là, la plus belle fausse piste concernant les futurs pirates de l'air du 11 septembre 2001 venait d'être ouverte en grand, tapis rouge compris, par les saoudiens, avec la complaisance idiote de la CIA... Mon directeur, après m'avoir présenté aux cadre de la CIA et au Prince saoudien, a précisé en deux mots ce que j'avais pu obtenir :

« L'agent spécial Donovan Terlighem a, suite aux aveux d'un prévenu dans une affaire de trafic de cigarettes, pu ouvrir une piste qui a mené aux suspects dont son excellence le prince T... nous a parlé. Le petit groupe de Floride que vous avez trouvé grâce aux aveux du traquante de cigarettes, Don.

— Oui, c'est exact, répondis-je. Les trois suspects que nous avons pu identifier en Floride nous ont été décrits, ainsi que le fait qu'ils venaient dans notre pays pour prendre des leçons de pilotage, par notre prévenu... »

Là, j'ai lourdement simplifié, au point de faire du mensonge par omission. J'ai volontairement omis de mentionner Khalid Al Mihdhar, Nawaf Al Hamzi et Ahmed Ben Youssef, tous trois saoudiens. Je préférais passer pour un incapable plutôt que de griller une piste sérieuse qui pouvait être rapidement close par les saoudiens. Le prince T... n'a pas prêté plus attention que cela à l'état d'avancement de mon enquête. Il devait sûrement être content de voir que les liens d'Atta et ses complices avec divers saoudiens résidents aux USA n'avaient pas été éventés. Il avait une version des faits à nous sortir, et il n'a pas manqué de nous réciter son texte de façon impeccable :

« Les trois membres du groupe Atta ont été formellement identifiés par les services secrets de mon pays comme étant des agents infiltrés d'Al Qaïda. Ils sont actuellement en train de préparer une opération terroriste sur le sol des États-Unis d'Amérique. Pour l'instant, nous ne savons pas quelle

cible ils vont attaquer, mais nous connaissons la méthode : ils envisagent d'employer des gaz de combat, vraisemblablement largués depuis un avion sur une cible civile. Depuis peu, Al Qaïda a la maîtrise de la fabrication des gaz de combat. J'ai ici la copie vidéo d'un document qui prouve qu'Al Qaïda a expérimenté récemment des gaz de combat en conditions expérimentales... »

Nous nous sommes rendus dans la salle vidéo de Federal Plaza pour voir la fameuse expérience du chien de laboratoire gazé par Al Qaïda en Afghanistan. J'ai eu droit à la version discrètement raccourcie du film de l'expérience, qui montre le chien mourir gazé, dans une sorte de cloche de laboratoire en plexiglas de fabrication artisanale, en une dizaine de minutes. Plus tard, j'ai pu voir le document original in extenso, et l'agonie de ce pauvre animal dure, en fait, environ une bonne heure... Pour une expérience devant montrer l'efficacité d'un sarin de fabrication locale, c'était à la limite de l'échec... Mais, fort de ce seul document, qui plus est d'une authenticité douteuse (seul le témoignage des services secrets saoudiens permettait de l'attribuer à Al Qaïda), mon directeur a tout de suite relancé mon enquête en direction du groupe Atta :

« Don, tu es déjà sur le dossier, je te laisse mener l'enquête. Avec ton équipe, vous avez déjà une piste, et vous n'aurez aucun mal à la suivre. »

C'était dans la logique des choses, sauf que j'ai trouvé le dossier des saoudiens franchement téléphoné. Depuis les années 1970, le spectre de l'emploi par des terroristes d'armes de destruction massive, nucléaires, bactériologiques ou chimiques, était une lubie récurrente de tout ce que le pays comptait de services de sécurité. Dans l'absolu, cette hypothèse ne pouvait pas être entièrement rejetée, les attentats au gaz sarin contre le métro de Tokyo en 1995 ayant prouvé que ce type de menace n'était pas une vue de l'esprit. Toutefois, le fait qu'un tel scénario soit une menace immédiate et tangible contre laquelle lutter était, disons, exagéré.

La difficulté de fabrication et de mise en œuvre d'armes aussi sophistiquées fait que leur utilisation par des terroristes, devant employer des moyens artisiaux pour parvenir à leurs fins, est quasiment impossible. Faire un explosif sommaire mais efficace, comme du nitrate-fuel, est à la portée du premier imbécile venu sachant faire un mélange dans des proportion correctes. Mais la fabrication de gaz de combat de qualité militaire et, à plus forte raison, d'armes bactériologiques, voire nucléaires, nécessite des usines et des experts hors de portée des capacités d'un groupe comme Al Qaïda. La piètre qualité du gaz sarin "fait maison" employé par le groupe Aum Shinrikyo en 1995, ainsi que l'absence d'équipements efficaces pour le disperser, a fait que seuls douze japonais ont été tués lors de cet attentat terroriste. Pour un coût total de l'opération estimé de l'ordre de \$3 millions, dix fois le coût estimé des attaques du 11 septembre 2001...

Ce jour-là, j'ai réuni mon équipe et je leur ai fait part de mon entrevue. Il était évident, au vu de la mise ne garde des canadiens, que les saoudiens nous conduisaient délibérément sur une fausse piste. Cette "révélation", plus la vaine tentative d'achat d'un avion d'épandage agricole par Mohamed Atta, m'ont convaincu que nous étions face à une évidente opération de diversion de la part d'Al Qaïda et des saoudiens. Le problème que nous avons rencontré dans les mois qui ont suivi, ce fut de séparer le vrai du faux. Quand j'ai soumis le problème à mon équipe, Caitlin a eu une idée simple, évidente à première vue, mais qui allait nous permettre d'avoir un moyen de pression sur nos supérieurs, surtout après le 11 septembre 2001 :

« Si nous disons nous trois que l'attaque au gaz sarin est une imbécillité, au cas où nous nous tromperions, nous devrons nous chercher du travail ailleurs. La meilleure méthode, c'est de considérer que ce scénario est plausible, et de demander à des gens du métier ce qu'ils en pensent, sous la forme d'une déposition sous serment. Après tout, sauf si Don ou toi, Debbie, avez des talents cachés, personne ici ne s'y connaît en avion d'épandage agricole et en gaz de combat.

— Tu as parfaitement raison, et je peux avoir une fausse impression, repris-je. Si ça se trouve, les experts que nous consulterons nous donneront tort.

— Posons la question, on verra bien quelle est la réponse, pointa Debbie. Don, tu as toujours ton avocate pilote de chasse dans tes relations ?

— Maître Messerschmidt ? Je ne peux pas dire que c'est une relation, elle me connaît, sans plus. Je l'ai revue à la Cour Fédérale, nous nous sommes croisés, elle était commise d'office dans un procès et moi j'étais témoin dans un autre... Je l'appellerai et je tenterai d'avoir un rendez-vous informel avec elle, pour lui poser la question... »

Malheureusement pour nous, en cette fin de mois de février 2001, une grave affaire d'espionnage venait entacher le FBI. Robert Hanssen, un de ses cadres dirigeants chargé du contre-espionnage, était arrêté pour haute trahison au profit de l'URSS puis de la Fédération de Russie. Sept ans après qu'Aldrich Ames, haut responsable du contre-espionnage de la CIA, ait été arrêté sur les mêmes charges... À part ça, il y en a qui croient que la CIA et le FBI sont à l'origine des attentats du 11 septembre 2001, et qu'ils les ont même organisés...

Notre patron de l'époque, Louis Freeh, déjà ébranlé par les levées de boucliers au sujet du programme Carnivore, n'avait pas besoin de ça pour voir sa position comme directeur du FBI gravement compromise. Certes, cela n'a pas suffit à provoquer le ratage magistral qui a permis aux membres du groupe Atta de réussir les attentats du 11 septembre 2001, mais cela a contribué à pourrir durablement le climat dans les services de sécurité fédéraux entre les différentes agences chargées chacune de leur partie du travail. La CIA, trop contente de faire oublier l'affaire Aldrich Ames, la plus médiatisée, ainsi que les affaires Harold Nicholson (arrêté en 1996 alors qu'il tentait de fuir en Russie) et Edward Howard (qui a fui en Russie pour périr là-bas dans ce qui fut présenté comme étant un accident domestique en 2002), traîtres de cette agence moins médiatisés qu'Ames, ont fait que le FBI est vite devenu la risée de la communauté du renseignement.

À Federal Plaza, de nombreuses lettres destinées à nos services ont porté la mention UNION SOVIÉTIQUE, URSS ou CCCP barrée, inscrite entre notre l'adresse (26, Federal Plaza, 23rd Floor) et la ligne comprenant la ville, l'état et le code postal (New York, NY, 10278-004). Fait aggravant, Robert Hanssen avait travaillé un temps à Federal Plaza, et notre musique d'accueil téléphonique était *Les tableaux d'une exposition* de Modeste Moussorgsky... Musique qu'un plaisantin, qui n'a jamais pu être identifié, a vite remplacée par *Back in the USSR* des Beatles quand mon patron a demandé que tout ce qui pouvait évoquer, même vaguement, la Russie soit enlevé de la présentation officielle de notre bureau de terrain...

Dans le cadre de mon travail, j'ai même été appelé une fois "tovaritch" par un avocat d'un prévenu avec qui la conversation prenait un tour pénible. Sans parler sur le fait que, pour les plaisantins, Federal Plaza est devenu, pour un temps, le plus haut immeuble de New York car on pouvait y voir clairement la Loubianka depuis son 23e étage... De ce côté-là, c'est triste à dire, mais le 11 septembre 2001 nous a permis de faire oublier l'affaire Hanssen en nous permettant de passer pour des incapables sur un autre dossier, mais cette fois-ci à égalité avec la CIA pour ne pas faire de jaloux...

À mon niveau, déjà que la CIA ne nous disait rien auparavant, elle n'allait pas être motivée pour nous en dire plus après un coup pareil... Certes, au point où nous en étions, le FSB russe aurait pu nous renseigner vu les bonnes relations que nous avions avec eux, mais il valait mieux compter sur nos ressources nationales. Si, toutefois, on nous permettait d'y avoir accès... Pour ce qui est de notre enquête sur Mohamed Atta et son groupe, nous avons pu constater qu'à plusieurs reprises, il a tenté d'acheter un avion d'épandage agricole, sans jamais y parvenir faute de fonds. En effet, le modèle d'occasion le moins cher qu'il a trouvé lui était proposé à \$500 000, et sans un prêt

bancaire, il ne pouvait pas envisager de l'acquérir. Prêt qu'il n'avait aucune possibilité d'obtenir. Pour rappel le coût total de l'opération qui a mené aux attaques du 11 septembre 2001 est estimé à \$300 000, séjour aux USA, leçons de pilotage et billets d'avions compris.

Inutile de dire que les tentatives d'achat d'un avion d'épandage agricole par Mohamed Atta me paraissaient être, de toute évidence, une opération de diversion en bonne et due forme. Plus intéressant, il a eu des contacts avec Ahmed Ben Youssef à deux reprises. Tout d'abord, à Atlanta, début janvier 2001. Ben Youssef avait organisé un salon professionnel dans cette ville, entre le 6 et le 12 janvier et il avait reçu dans sa chambre Mohamed Atta le 10, formellement reconnu par plusieurs témoins. La seconde rencontre avait eu lieu en Floride, à Coral Springs, où Atta avait loué un appartement. Ben Youssef et Atta avaient pris un déjeuner ensemble dans le même restaurant, la carte de crédit de l'agent de voyage et un chèque du terroriste étaient enregistrés en paiement au même endroit, à la même date, le 13 avril, et à la même heure. Des témoins qui déjeunaient dans le même restaurant nous ont confirmé avoir vu les deux hommes à la même table, chacun payant son repas indépendamment.

Naturellement, nous n'avions toujours rien de consistant concernant une quelconque attaque terroriste en préparation... Dans mon équipe, une question revenait sans cesse, question que nous avons abordée à la mi-mars en réunion spéciale : celle du produit devant être employé comme gaz de combat... À aucun moment, Mohamed Atta et ses complices ont été vus en train d'acheter des produits chimiques de quelque nature que ce soit. De plus, aucun d'entre eux n'avait de compétences de chimiste, pourtant indispensables pour fabriquer un gaz de combat, quel qu'il soit. Par-dessus le marché, aucune trace du moindre achat de produits susceptibles de servir à la préparation de gaz de combat avait été enregistrée au nom d'Atta ou de l'un de ses complices. Cela rendait la thèse de la préparation d'un attentat au gaz de combat plus que douteuse, comme je l'avais souligné :

« Tout ce que l'on a, ce sont les tentatives d'Atta d'acheter, à plusieurs reprises, des avions d'épandage agricole, neufs ou d'occasion. Depuis janvier, il a tenté une bonne demi-douzaine de fois d'acheter ce type d'avion et d'obtenir des fonds pour y arriver. Mais rien sur un éventuel approvisionnement en gaz de combat.

— Le plus probable, c'est que quelqu'un d'autre s'en charge à sa place... pointa judicieusement Debbie. Je verrais bien Ben Youssef le faire. C'est celui qui est le mieux placé pour ça il a des contacts avec des industriels de son pays qui pourraient discrètement fournir ce type de produit.

— Très peu probable... reprit Caitlin, sceptique. Tout d'abord, ce serait attirer l'attention directement sur quelqu'un de très lié aux classes dirigeantes saoudiennes. Là, s'il est pris la main dans le sac en train d'importer ou de faire importer illégalement des précurseurs d'armes chimiques, toute sa couverture part en lambeaux, et celle de tous les saoudiens liés avec lui avec. Ensuite, pourquoi importer ce que l'on peut fabriquer sur place, aux USA, avec tous les produits nécessaires sous la main ?

— Reste à savoir par qui, objecta Debbie. Les avions d'épandage qu'Atta a essayé d'acheter ont une capacité de plusieurs centaines de gallons de produit. Ça ne se fabrique pas sur une table de cuisine, il faut au moins un labo industriel ! Don, est-ce qu'on cherche ce laboratoire clandestin ?

— Non, je reste convaincu qu'il s'agit d'une fausse piste délibérément mise sous notre nez par les saoudiens, pour des raisons obscures. Qu'est-ce que Mohamed Atta a comme licence de pilote ?

— Licence de pilote privée acquise à la Huffman Aviation School en septembre de l'année dernière, puis qualification au vol aux instruments, et licence de pilote professionnel. Il faut 250 heures de vol pour cette dernière. On sait aussi qu'il a loué des heures de simulateur à l'aéroport

d'Opa-Locka, sur Boeing 727 et Boeing 767. C'est assez éloigné du pilotage d'avions d'épandage agricole...

— C'est ce qui m'a convaincu que c'était une opération de diversion, cette histoire d'avions d'épandage agricole. Réservez pour le boulot le dernier lundi de ce mois, j'ai une spécialiste à consulter à ce sujet, et vous êtes de la partie. »

Seul quelqu'un avec une expérience pratique de l'aviation pouvait nous départager sur ce point. Par chance, j'avais dans mes relations quelqu'un qui pouvait m'aider à trancher ce sujet épique. J'étais invité, avec les membres de mon équipe, à une démonstration en grandeur réelle de ce qu'était le pilotage d'un avion d'épandage agricole pour le dernier lundi de mars 2001, à la date du 26. Cette expérience allait décider de la validité de la piste sur laquelle les saoudiens nous avaient conduits.

Le 26 mars 2001 au matin, nous nous sommes retrouvés, Caitlin, Deborah et moi, sur un petit aérodrome privé dans les environs d'Albany, la capitale de l'État de New York. C'était le siège social de North New York Air Works LLC, une petite compagnie d'aviation spécialisée dans le travail aérien. Elle m'avait été conseillée par maître Ayleen Messerschmidt, qui connaissait personnellement son patron, un de ses anciens ailiers de la guerre du Golfe, du temps où elle était officier d'active dans l'Air Force. Bruce Galezzi, le patron de cette société, nous a accueillis dans les locaux de son entreprise :

« Messieurs-dames bonjour, vous êtes les agents du FBI dont m'a parlé Ayleen ?

— Oui, c'est cela même... Agent spécial Donovan Terlinghem, mes collègues, les agents spéciaux Deborah Lorbeer et Caitlin O'Leary... Miss Messerschmidt n'est pas là ?

— Elle vient directement du New Jersey avec son avion privé... D'ailleurs, la voilà, je reconnais son oiseau... »

Un élégant petit avion monomoteur était en approche de l'aérodrome. Il s'y est posé quelques instants plus tard avant de venir se garer devant les hangars de North New York Air Works. Maître Messerschmidt était au commandes :

« Salut Bruce, si tu as du travail sur l'est de l'État aujourd'hui, je te préviens, tu as de la brume jusqu'au niveau 12. J'ai décollé de Strawberry Field dans la purée !

— Salut Leeny, merci pour le tuyau, je n'ai rien à faire de ce côté, et la NOAA a annoncé que ça se lèverait en début d'après-midi. Tes relations du FBI sont arrivés...

— Merci vieux... Bonjour, excusez-moi d'être un peu en retard, j'ai dû attendre le décollage d'une formation de C 17 à destination de la Bosnie à Strawberry Field. J'étais de service avec l'Air National Guard ce week-end.

— Vous êtes toute excusée, nous venons juste d'arriver... Monsieur Galezzi, je suppose qu'on vous a expliqué de quoi il s'agissait ?

— Votre histoire de pilotes amateurs qui veulent se lancer dans le pilotage d'avions d'épandage agricole ? Leeny m'a fait un topo, et je peux vous dire que je leur souhaite bonne chance pour réussir à tenir en l'air avec ce type d'avion... Suivez-moi, je vais vous expliquer en deux mots ce qu'il en est... »

North New York Air Services est une entreprise qui assure plusieurs services relevant de l'aviation civile, dont l'épandage agricole et la lutte contre l'incendie. Dans le hangar de la compagnie, quatre avions jaunes d'épandage agricole étaient garés, en attente de mission. Bruce Galezzi nous a expliqué ce que ces avions avaient de spécial :

« On a ici deux Air Tractor AT 802 pour l'épandage agricole, un AT 802 F, la version pour la lutte contre l'incendie, et un AT 402 A modifié en biplace dont je me sers à la fois pour l'instruction et le repérage des incendies sur lequel le 802 F intervient. Avec un pilote et un observateur, il sert à guider l'avion anti-incendie, mais aussi les deux autres 802 d'épandage agricole. Le pilote est à l'avant, à l'emplacement habituellement occupé par le réservoir, et l'observateur/instructeur derrière. Comme vous pouvez le voir, cet avion n'est pas comme un avion de tourisme habituel. Tout d'abord, comme sur le petit avion d'Ayleen... Dis-moi Leeny, c'est quoi comme avion, c'est celui que tu as récupéré en Italie quand tu étais sur Deny flight ?

— Oui, c'est le Fiat G46 dont je t'ai parlé, l'avion d'entraînement que j'ai eu pour \$2 000 à la ferraille, et que j'ai entièrement retapé pendant mes temps de loisir à Aviano. La FAA a accepté de le certifier comme avion de collection quand je leur ai montré tout ce que j'avais fait comme boulot dessus... Ton AT 402, il a un moteur bien plus gros que le mien, ça ne doit pas être évident à piloter...

— Pour quelqu'un comme toi qui a l'habitude de piloter un avion à train tricycle postérieur comme ton G46, il n'y a que la puissance du moteur qui change. Regardez-bien les roues : sur les avions modernes, habituellement, vous avez la petite roue sous le nez, à l'avant, comme sur mon Cessna garé là, et les deux autres roues sous les ailes. Là, la petite roue est sous la queue, cela implique deux choses essentielles dans la pratique. D'une part, vous ne voyez rien devant vous quand vous roulez au sol pour atteindre la piste avant de décoller ou revenir sur le parking après l'atterrissement. D'autre part, vous avez un bras de levier bien plus important avec la gouverne de direction qu'avec un avion dit à train tricycle antérieur, qui a sa troisième roue sous le nez. Cela signifie qu'en cas de vent de côté, l'avion est plus difficile à tenir en l'air. Enfin, le moteur est très puissant pour ce type d'avion, avec un couple énorme. Leeny, ton Fiat, il a quelle puissance de moteur ?

— 250 chevaux. Je n'ai pas augmenté la puissance quand j'ai refait le moteur, j'ai préféré garder la même en employant de l'essence aviation sans plomb à compression plus basse. J'ai dû employer un système d'injection à la place du carburateur et me faire fabriquer des soupapes sur mesure dans un alliage qui n'a pas besoin de plomb pour être lubrifié pendant le fonctionnement du moteur. \$5 000 de dépensés, mais je consomme 25 % d'essence en moins pour la même puissance par rapport aux données techniques d'époque. Et là, on a un turbopropulseur.

— Un Pratt et Whitney PT 6, le grand classique, 550 chevaux, alimenté par le même Jet-A1 que mon hélico et mes Cessna 410, comme mes AT 802. J'ai une masse à vide de 4 100 livres (*1 860 kg*) avec le 402.

— La masse à vide de mon Fiat est de seulement 1 000 livres (*453 kg*) pour la moitié de la puissance, ça doit pas être facile à tenir comme engin par vent de travers...

— Excusez-moi... interrompit Debbie. Combien de produit agricole peut-on faire tenir dans les réservoirs de ces avions ?

— On a une capacité de 400 à 800 gallons suivant le modèle d'Air Tractor (*1 500 à 3 000 litres*). L'AT 402 est le modèle de base, avec 400 gallons. J'ai eu celui-là d'occasion, j'en ai fait un avion de repérage et d'instruction.

— Vous formez des pilotes d'épandage agricole ? demandai-je. Je me doute que c'est un métier particulier, il doit falloir une formation spéciale.

— Je ne fais pas de formation initiale à proprement parler, il y a trois écoles spécialisées aux USA qui forment à ce métier, et les conditions d'accès y sont très restrictives. Ils ne prennent que des pilotes avec un minimum de 5 000 heures de vol sur jet civil ou militaire. La formation dure deux ans et elle aboutit à la délivrance d'une licence spéciale pour l'épandage agricole. J'ai ce

biplace parce que j'ai aussi un accord avec la FAA pour les examens d'aptitude pratique réguliers destinés à confirmer la validité de la licence : un instructeur de la FAA prend place à bord d'un avion suiveur, le pilote qui subit l'examen prend place dans la cabine avant tandis que je suis dans la cabine arrière pour la sécurité. Il y a un parcours-type à effectuer avec des manœuvres précises à réussir. Si l'élève-pilote réussit le test, sa licence est reconduite pour cinq ans. Autrement il est recalé et sa licence lui est retirée. Je fais aussi de l'instruction à la lutte anti-incendie avec cet avion. C'est aussi exigeant que l'épandage agricole, et seuls les pilotes ayant une licence valide pour l'épandage agricole sont pris...

— Je résume... poursuivit Caitlin. Ce type d'avion est difficile à piloter, il n'y a que trois écoles dans notre pays qui forment à son utilisation, et ils ne prendraient pas de débutants avec seulement 250 heures de vol, c'est bien ça ?

— Tout à fait. Un pilote avec une licence de pilote commercial, avec juste ses 250 heures nécessaires pour l'obtenir, il pourrait à peine faire décoller ce type d'avion à vide. Alors, avec 400 gallons de produit plus les pleins, il a 95 chances sur 100 de s'écraser en bout de piste en tentant de décoller. Leeny, tu en es à combien d'heures ?

— 5 128 sur F 16, et 8 412 en tout.

— Tu as le niveau de base pour la première leçon de pilotage. J'appelle Charlène, mon épouse, pour qu'elle nous suive avec mon Cessna. Vous allez voir par la pratique ce que c'est que de piloter ce type d'avion en vrai. Leeny, tu prends le poste de pilote, je serai ton instructeur. C'est bon pour toi ?

— Okay Bruce, tu me dis ce qu'il faut faire si ça ne va pas... »

Charlene Galeazzi, l'épouse de Bruce, nous a fait monter dans un petit Cessna à six places que la compagnie d'aviation emploie habituellement pour des vols d'avion-taxi. Pendant ce temps-là, Ayleen Messerschmidt a pris les commandes de l'AT 402 biplace, avec Bruce Galeazzi sur le siège de l'instructeur. À la radio, nous pouvions suivre les manœuvres du petit monomoteur d'épandage agricole, et ce n'était pas un avion évident à piloter. Malgré son expérience conséquente en tant que pilote militaire, Ayleen Messerschmidt a dû s'y reprendre à trois fois avant de pouvoir décoller, l'avion partait sur le côté dès qu'elle prenait de la vitesse pour décoller et elle avait du mal à le faire voler droit, ce qu'elle nous a dit à la radio :

« Je ne pensais pas qu'il y avait un couple pareil avec la turbine. J'ai pourtant l'impression de corriger tout cela correctement au départ.

— La turbine prend progressivement de sa puissance quand tu lâches les freins, c'est pas comme un moteur à piston. Il faut compenser de plus en plus quand l'avion prend de la vitesse, c'est la grosse difficulté de pilotage de ce type d'appareil. On essaye encore une fois ?

— Affirmatif, je devrais bien y arriver... Pleins gaz ! »

Le petit monomoteur jaune a finalement pris l'air, l'avocate ayant réussi à trouver le coup de main nécessaire pour tenir l'avion sur la piste. Une fois en l'air, elle nous a attendus en tournant autour de l'aérodrome, le temps que nous décollions avec notre Cessna. Nous avons rattrapé le petit avion jaune et nous l'avons suivi en l'air. Ayleen Messerschmidt, prudente, manœuvrait l'appareil avec délicatesse, et elle le prenait en main avec intérêt :

« Il est très sensible aux ailerons, et les commandes son très démultipliées, ça doit être un vrai plaisir à piloter dans le cadre du boulot.

— Quand on sait le faire, oui. Tu as des bras de levier importants avec l'empennage arrière et les ailes, du fait de leur grande envergure par rapport au reste de l'avion.

— Plein, il doit être pas mal lourd aux commandes. Le moteur doit bien aider pour les manœuvres à basse altitude.

— C'est indispensable, mais il ne faut pas perdre de vue le fait qu'avec un avion comme celui-là, tu perds en vol une masse de plus de 3 000 livres (1 359 kg) quand tu vides le réservoir. Heureusement, tu ne le fais pas d'un coup, et tu y gagne en maniabilité au fur et à mesure que tu vides. Sur un champ, ce sont les trois ou quatre premiers passages qui sont délicats... Chérie, on n'est pas loin du champ de colza de monsieur Hebersfeld, je vais faire une démonstration de passage à basse altitude, on a un temps dégagé et pas de vent, ça ira...

— Compris Bruce, on te suit.

— Je te laisse les commandes ?

— Affirmatif Leeny, je vais te montrer ce que l'on fait habituellement dans le cadre de l'épandage agricole... »

Nous avons suivi l'Air Tractor à une altitude respectable pour d'évidentes raisons de sécurité, et pour voir la manœuvre de haut. C'était assez impressionnant : le petit monomoteur a rasé au plus près un champ labouré, puis il a fait des virages serrés en extrémité pour revenir sur le champ et repasser dessus à très basse altitude. Ayleen Messerschmidt était impressionnée :

« On vole à peine à quinze pieds (5 mètres) d'altitude ! Le badin indique 150 nœuds (278 km/h) de vitesse-air, j'ai beau avoir fait des acrobaties en tout genre depuis que j'ai appris à piloter mais là, je n'en reviens pas !

— C'est le passage typique au-dessus d'un champ : pour ne pas éparpiller dans la nature le produit phytosanitaire, souvent très onéreux, que tu dois répandre sur les cultures et nulle part ailleurs, il faut voler le plus bas possible. Suivant la viscosité du produit, tu voles plus ou moins vite pour qu'il se répande bien de façon homogène sur les cultures que tu traites. Maintenant, avec les simulateurs, les pilotes qui apprennent le métier font leurs 100 premières heures de vol sur avion d'épandage virtuel au sol avant d'être lâchés sur un vrai avion.

— Je comprends pourquoi... Franchement, avec moi, ça ne serait pas du luxe, rien que pour m'enlever de la tête l'idée que je suis sur le point de m'écraser quand tu fais une manœuvre pareille...

— Chérie, c'est bon, on rentre. Je fais poser Ayleen en premier, et tu nous suis.

— Affirmatif Bruce, on te suit... »

L'atterrissement du petit avion jaune, piloté par l'avocate, a été fait en douceur. Enthousiaste, maître Messerschmidt nous a fait part de ses impressions, devant le déjeuner qui nous était offert par Bruce et son épouse, au réfectoire de l'aérodrome :

« L'Air Tractor n'est pas, dans l'absolu, un avion difficile à piloter pour un pilote expérimenté, mais il y a des subtilités à bien connaître avant de prendre l'air avec. Et une fois en l'air, il n'est pas tellement plus difficile à piloter qu'un avion de tourisme. Par contre, avec les commandes très réactives et le moteur très puissant, il vaut mieux être précis et délicat dans les manœuvres. Si on ne

fait pas attention, ce type d'appareil se met facilement en vrille à plat en virage serré, par exemple. Et à très basse altitude, ça ne pardonne pas.

— Un pilote, même confirmé, qui tenterait de faire voler ce genre d'avion sans avoir une formation de base aurait toutes les chances de s'écraser, précisa monsieur Galezzi. Alors, un amateur à peine sorti de l'école de pilotage ne pourrait guère faire mieux que d'amener l'avion en bout de piste pour le décollage sans se tuer.

— Cela confirme ce que je pensais au sujet de la thèse de l'emploi de ce type d'appareil pour répandre des gaz toxiques, précisai-je. À supposer que les terroristes aient un pilote qui soit capable de faire voler correctement ce type d'avion, j'imagine mal ce type survoler New York à 15 pieds d'altitude pour tuer le plus de gens possible !

— Pour les gaz de combat, je suppose que c'est pareil, mais je peux vous dire que pour l'épandage de produits agricoles, il ne faut pas faire ça n'importe comment, reprit Bruce Galezzi. Surtout quand le produit en question coûte \$150 le gallon. Tout doit être pris en compte : le vent, bien évidemment, la pression atmosphérique et la viscosité du produit. On a des tables établies par les fabricants qui nous permettent de calculer, en fonction de ces paramètres, la vitesse d'épandage optimale des différents produits que l'on peut utiliser en épandage aérien. Trop vite, le produit est trop dispersé et les cultures n'ont pas la dose correcte, trop lent, le produit est trop concentré et il brûle les cultures en polluant inutilement les sols.

— Certains produits ne peuvent pas être répandus par un avion, car ils doivent être délivrés sur les cultures à une vitesse inférieure à la vitesse de décrochage de l'avion, précisa Charlene Galezzi. On a ici un hélicoptère Bell 412 que l'on peut employer pour faire de l'épandage aérien avec des produits qui ne peuvent pas être répandus avec un avion. Seul problème, l'heure de vol avec un hélico coûte quatre fois plus cher que celle avec un Air Tractor.

— Je suppose qu'il y a des préparations spéciales de produits phytosanitaires avec une composition étudiée pour permettre leur épandage par air, demanda Caitlin. Vu que vous me dites que la viscosité du produit influence sa vitesse de largage, il doit falloir préparer des formules compatibles avec les asperseurs des avions d'épandage, formules différentes de celles qui sont utilisables avec des arroseurs portés par des tracteurs agricoles, par exemple.

— Tout à fait, confirma Bruce Galezzi. Il y a des préparations phytosanitaires spéciales aviation qui sont les seules autorisées à être employées pour un largage aérien. Pour faire ce genre de produit, les chimistes des grands groupes vendant ces préparations font des études spéciales pour mettre au point des formules avec la viscosité optimum pour être largables depuis un avion. Elles coûtent 10 à 15 % plus cher que les formules classiques utilisables au sol.

— Et, pour faire un produit qui soit efficace une fois largué depuis un avion, que ce soit un gaz毒ique ou un produit agricole, il faut être bon chimiste, je pense... pointa Debbie. Un amateur qui ferait sa mixture avec un manuel de chimie n'arriverait au bon résultat que par hasard.

— Tout à fait, renchérit l'épouse du pilote. D'ailleurs, les ingénieurs chimistes qui conçoivent ces produits sont aussi pilotes privés, pour la plupart d'entre eux. Entre la FAA qui impose des normes pour des raisons de sécurité des pilotes, et l'Environmental Protection Agency qui, pour prévenir la pollution, réglemente sévèrement l'épandage aérien de produits agricoles, il peut se passer facilement dix ans avant qu'une molécule, commercialisée en version sol, n'ait son équivalent aéroporté. Pour arriver à un résultat correct, la dispersion d'un produit actif depuis un avion est une affaire d'experts à tous les niveaux : la conception de l'avion, son pilotage, la fabrication et l'utilisation de la molécule active. Tout ça est fait par des pros avec des années d'expérience, et un amateur qui voudrait faire comme nous sans rien connaître au métier n'aurait aucune chance de succès... »

Cela s'appliquait aussi au terrorisme à l'arme chimique : si c'était si facile que ça, il y aurait déjà eu des dizaines d'attentats de ce type. Le seul qui a eu lieu, celui contre le métro de Tokyo en 1995, a échoué non seulement parce que le sarin employé a été très mal dispersé, mais aussi parce qu'il était chimiquement de très mauvaise qualité. Avec la démonstration de pilotage à laquelle j'avais assisté, il devenait évident que les membres du groupe Atta n'avaient pas la technicité suffisante pour pouvoir mener une attaque à l'arme chimique avec un avion d'épandage... Bruce Galezzi m'a conseillé, pour économiser l'argent du contribuable, de les laisser faire : ils ne manqueraient pas de s'écraser au sol à coup sûr lors de leur première tentative de décollage avec le réservoir de produit chimique rempli de 400 à 800 gallons de sarin ou de tabun...

En ce début du mois d'avril 2001, ma compagne avait un contrat à durée déterminée avec la Mairie de New York City pour revoir en urgence l'équipement informatique de l'hôpital de Bellevue, le plus important centre hospitalier public de la ville. En effet, l'entreprise chargée à l'origine du suivi de l'équipement avait fait faillite fin janvier 2001, laissant le parc informatique de cet établissement sans la moindre possibilité de maintenance. Avec, en plus, une majorité de poste équipés du peu fiable Windows Millenium... Profitant du nombre important d'informaticiens qualifiés ayant perdu leur travail suite à la faillite de la start-up qui les employaient, les services informatiques de la ville avaient embauché nombre d'informaticiens au chômage pour remettre sur pied le système informatique du centre hospitalier de Bellevue.

Ma compagne avait ainsi eu un contrat de trois mois début mars 2001, et elle avait un emploi jusqu'à début juillet. Avec une équipe d'une bonne douzaine de spécialistes en contrat temporaire, elle devait installer sur les dizaines de postes de l'hôpital Bellevue des licences de Windows 2000, une version stable à usage professionnel de Windows, heureux prédecesseur de Windows XP. À la sortie du bureau, j'étais allé la retrouver sur son lieu de travail. Elle faisait des heures supplémentaires pour boucler le plan de migration vers Windows 2000 à temps et nous devions rentrer ensemble à Brooklyn. Je l'ai retrouvée dans un bureau de médecins de l'hôpital où elle finissait d'installer un Windows 2000 sur les deux ordinateurs, sous l'œil intéressé des deux médecins, impatients de retrouver du matériel en état de marche :

« Merci de faire des extras pour m'installer un système d'exploitation utilisable miss Thawyer, j'ai une pile de travail administratif en retard, je vais pouvoir avancer un peu grâce à vous... »

— J'avais prévu de faire votre poste aujourd'hui docteur Peyreblanque, désolée d'être passée un peu plus tard que prévu... Bonsoir Don, j'ai bientôt fini, plus que le poste du docteur Zieztinski à faire et c'est bon... Je te présente le docteur Martin-Georges Peyreblanque, de la clinique de chirurgie-traumatologie, et le docteur Carolyn Zieztinski, psychiatre et toxicologue, de la clinique de psychiatrie, tout aussi impatiente de pouvoir utiliser du matériel en état de marche. Mon compagnon, Donovan Terlinghem, agent du FBI...

— J'ai un rapport à faire pour la FEMA à propos d'une simulation de situation d'urgence qu'ils envisagent de mener en septembre avec la Mairie de New York City, précisa le docteur Zieztinski. Miss Thawyer a mis mon poste en priorité. Comme Marty a menacé d'installer une Debian en outrepassant la procédure habituelle sur son poste si ce dernier n'était pas utilisable lundi, elle le fait en même temps que le mien.

— Vous faites des simulations de situation d'urgence, docteur Zieztinski ?

— Eh oui. Comme je suis officier de réserve de l'US Navy avec une formation de médecine de guerre, je suis sollicitée pour ce genre d'opérations. Tout comme ma cousine, la compagne de Marty, qui est spécialiste en logistique de situations de crise avec la Naval Reserve. Là, il y a de

prévu un scénario comparable aux attentats de 1995 dans le métro à Tokyo, la secte Shinmachinchose avec son gaz sarin, vous en avez sûrement entendu parler... »

Comme je n'étais pas membre des groupes de cadres qui, à Federal Plaza, s'occupaient des questions de sécurité civile, j'ai découvert, par le biais du docteur Zieztinski, la préparation de cet exercice. J'ai tout de suite demandé ce qu'elle pouvait me dire sur ce sujet et, apparemment, nous avions encore une occasion de passer pour des comiques au FBI vu que l'information était publique et largement diffusée, aussi bien par la FEMA que par la Mairie de New York City :

« Il s'agit d'une simulation qui doit tester en conditions réelles la réponse de l'Office of Emergency Management (*Bureau de Gestion des Urgences*) de la Mairie, avec une supervision extérieure de la FEMA à titre d'expertise et de conseil. Pour le moment, le type de menace simulée n'est pas retenu, on hésite entre une attaque au gaz sarin contre le métro et une attaque bioterroriste. Le choix du scénario retenu doit se décider début mai à la Mairie, je suis consultante.

— Et qu'en est-il, selon votre avis, du scénario le plus probable des deux ? Je veux dire, celui qui a le plus de chance de se produire ?

— Ni l'un, ni l'autre, les chances sont infinitésimales. Marty... Je veux dire, le docteur Peyreblanque, ici présent, a fait de l'épidémiologie dans le cadre de sa spécialisation au Denver Health Medical Center. Il peut vous dire ce qu'il en est pour tout ce qui est infections bactériennes ou virales...

— Quoi ? On va encore devoir attendre pour avoir un Norton Antivirus sur le réseau ?

— Je parle de Tripod avec l'agent spécial Terlinghem, ici présent ! Si tu pouvais lâcher ton engin pendant que l'on reçoit du monde, ça nous changerait la vie...

— Pour les *trépieds*³, il faut voir avec ma cousine Marissa quand elle est pas trop bourrée, c'est elle qui s'y connaît en photographie, sa grande passion dans la vie après les cuites à la vodka finlandaise... Si vous cherchez une bonne marque, prenez Manfrotto. Ma cousine en a un depuis des années et ça ne bouge pas ce matériel-là...

— Toujours aussi distrait celui-là ! JE PARLE DE L'EXERCICE DE L'OEM APPELÉ TRIPOD ET QUI DOIT AVOIR LIEU EN SEPTEMBRE, SI TU DÉCROCHAS DE TEMPS À AUTRE DE TON FOUTU ORDINATEUR, TU NE RÉPONDRAIS PAS À CÔTÉ QUAND ON TE PARLE !

— Oh, ça va... J'attends depuis six mois que quelqu'un veuille bien me faire fonctionner cet engin, je peux bien remettre à jour mes fichiers les plus urgents maintenant qu'il ne risque pas de me faire un écran bleu sans crier gare... Pour Tripod, tu peux faire une présentation de la partie gaz de combat à monsieur Terlinghem le temps que j'ai fini...

— J'ai fini et on a besoin de toi pour l'explication sur la partie épidémiologie.

— Hem... Docteur Peyreblanque... intervint fort à propos Selma. J'ai encore quelques logiciels à configurer avant que votre ordinateur ne soit tout à fait opérationnel, si vous permettez, je vais faire ça tout de suite...

— Je vous laisse faire, ça m'évitera au passage de me faire crier dessus... Les deux scénarios retenus pour Tripod sont les grands classiques des poncifs de la sécurité civile US depuis les années 1960-70. On a évité l'attaque nucléaire et l'invasion d'extraterrestres de justesse, la FEMA ayant appuyé que c'était davantage de son ressort ces deux scénarios-là. Et on a donc retenu...

— Pour les aliens, c'est toi qui rajoute, je signale...

— Donc, je disais, avant d'être coupée par Carrie, que l'attaque bioterroriste et l'attaque à l'arme chimique ont été retenues, un seul de ces deux scénarios sera validé. Vu que l'on choisit en

³ *Tripod* en anglais signifie *trépied*, terme employé couramment pour les pieds photographiques ou les pieds supportant des appareils de télémétrie ou de topométrie comme des théodolites.

fonction des attributions administratives de l'OEM les scénarios les plus improbables, je dois défendre la thèse bioterroriste. Je la soutiens parce que les dispositifs mis en place à l'occasion peuvent être utilisés pour des menaces sanitaires non terroristes qui peuvent très bien arriver du jour au lendemain, comme la contamination accidentelle de l'eau potable, ou une épidémie très virulente.

— Et l'emploi d'armes bactériologiques par des terroristes est, à votre avis, une thèse plus que douteuse ?

— Ce n'est que mon avis de médecin, agent Terlinghem, pour la partie sécurité civile, il faut voir la cousine de madame et vos collègues de la lutte antiterroriste. Je me suis d'ailleurs pas mal opposé au va t-en-guerre qui est à la tête de la section locale de la Joint Terrorism Task Force, vous devez le connaître...

— Pas personnellement, je n'ai pas eu l'occasion de travailler avec lui. Je suis habituellement sur les crimes sans violence, essentiellement les trafics en tous genres ou les atteintes à la propriété.

— Tant que j'y pense... J'ai le concierge de cet hôpital qui est en train de monter une milice privée avec quelques excités de la gâchette pour tenter d'arrêter les taggeurs qui s'expriment sur les murs de cet hôpital, vous transmettrez à vos collègues de l'ATF le cas échéant... La difficulté pour une attaque bioterroriste, c'est de fabriquer un agent bactériologique qui soit à la fois facile à disperser et suffisamment virulent pour être efficace. Par rapport aux armes chimiques, la question de la quantité ne se pose pas, on peut faire de belles saloperies sur une table de cuisine avec quelques boites de Petri et un peu de matériel de laboratoire. Mais faire qu'elles soient efficaces comme armes, ou tout simplement utilisables, c'est autre chose. Soit vous avez un agent très virulent dont la transmission est difficile, soit vous avez un agent facile à transmettre et peu virulent. Pour transformer une bactérie en arme, il faut des compétences scientifiques très poussées et plusieurs années de recherche, avec le budget et le personnel qui vont avec. Deux éléments que n'ont pas les terroristes.

— On en revient au même problème : la technicité et les moyens nécessaires, repris-je. Cela est aussi valable pour les armes chimiques.

— Tout à fait... reprit le docteur Zieztinski. Avec, pour les armes chimiques, deux difficultés supplémentaires : la quantité de produit à fabriquer, et sa stabilité chimique. Les gaz de combat, sous leur forme active, sont des molécules très instables dont la durée de vie va de quelques heures à quelques semaines. Il faut quasiment les préparer le plus tard possible avant emploi. C'est pour cela que les armes chimiques développées se présentent toujours sous la forme de munitions binaires : deux produits, inoffensifs et stables pris séparément, forment du tabun ou du sarin une fois mélangés. La difficulté est alors déplacé de la fabrication et du stockage à la dispersion du produit et à la combinaison de ses ingrédients en conditions réelles...

— Comme pour les armes nucléaires, si une attaque à l'arme bactériologique avait pu être menée par un groupe terroriste, elle aurait déjà eu lieu, pointa le docteur Peyreblanque. Avec un facteur de plus : le terrorisme est bien plus une opération de communication qu'une opération militaire. Le but est de faire parler de soi à peu de frais, en tuant le plus de monde le plus spectaculairement possible. Chose qui est à l'opposé d'une attaque à l'arme bactériologique... Certes, d'un point de vue désorganisation de l'adversaire, une épidémie provoquée par un quelconque ennemi est très efficace, mais des victimes sous antiviraux ou antibiotiques sur leur lit d'hôpital, c'est le niveau zéro en matière de spectacle, contrairement au bon vieil attentat à l'explosif. C'est l'erreur fondamentale de quasiment tout le monde dans ce pays : penser au terrorisme en termes militaires, et non médiatiques... Ben Laden n'en a rien à faire de mettre à genoux l'économie du pays, par exemple, il veut qu'on parle de lui et qu'on le prenne au sérieux

d'un point de vue politique parce qu'il aura tué 500 personnes dans un attentat à la bombe. Même si son attaque fait à peine vaciller le Dow Jones... »

Le point de vue du docteur Peyreblanque était le plus pertinent que je n'avais jamais pu avoir sur le terrorisme. Il faut dire que son pays, dans les années 1990, avait été durement frappé par plusieurs attentats à la bombe menés par des terroristes islamistes, et il parlait donc de quelque chose qui était bien concret pour lui. Certes, on avait eu Oklahoma City en 1995 et Atlanta l'année suivante, mais ce n'était rien par rapport à des attaques systématiques.

Et les attaques que j'ai citées étaient toutes les deux des scénarios qui n'avaient jamais été médiatisées auparavant : des desperados liés à l'extrême-droite ou aux milieux miliciens qui se sont attaqués l'un à un immeuble fédéral, l'autre à un rassemblement public dans un parc lors des jeux olympiques de 1996. Et tous les deux ont fait des attentats à la bombe avec une camionnette piégée au nitrate-fuel fait maison pour Oklahoma City, et des bombes artisanales classiques pour Atlanta. L'opposé complet des terroristes étrangers high-tech que l'on nous vend, Hollywood tout autant que la Maison Blanche, depuis des décennies... En rentrant à la maison avec Selma, nous avons un peu parlé de ce que j'avais vu avec les deux médecins. Elle savait que je ne m'occupais pas de lutte anti-terroriste et elle était inquiète pour moi, à cause de mon intérêt pour ce domaine :

« Dis-moi, Don, tu ne t'occupes pas de terrorisme habituellement, c'est quoi toutes ces histoires avec des gaz de combat et des armes bactériologiques ?

— Une piste sur laquelle j'ai été mis dans le cadre de mon travail en suivant l'argent d'un trafic. Ce sont des choses qui arrivent mais je peux te rassurer : s'il y a quoi que ce soit de vraiment terroriste dans ce que je trouve, c'est la JTTF qui prend le relais, je ne suis pas habilité à traiter ce genre de dossiers.

— Tu me rassures... C'est juste une piste où il y a du sérieux ?

— Seulement une simple piste pour le moment. On vérifie tout pour commencer, Debbie, Caitlin et moi... »

Et, dans le cadre de ces vérifications, Caitlin avait trouvé bien des choses en examinant les données transmises par notre indicatrice qui travaillait pour Sunlight Travels à Las Vegas. Ahmed Ben Youssef avait des déplacements dans tous le pays, et Caitlin avait fait des corrélations non seulement avec la présence des terroristes présumés, mais aussi avec les mouvements de divers officiels saoudiens, dont le fameux prince T..., qui était un client régulier de la petite officine de Las Vegas pour tout ce qui était voyages d'affaire sur notre territoire, avec des coïncidences surprenantes, comme elle me l'a expliqué ce jour-là :

« À plusieurs reprises, on a eu le prince T..., Ben Youssef et un des membres du groupe Atta qui sont passés pas loin l'un de l'autre. Le prince T... était à Los Angeles avec Ben Youssef entre les 5 et 12 janvier 2000, officiellement pour des contacts professionnels avec des diplomates britanniques. Ben Youssef est arrivé le 3 pour tout préparer, et il a quitté Los Angeles le 18. Le 15, Al Mihdhar et Al Hamzi arrivent chez nous à Los Angeles... Devine qui figurait parmi les personnes hébergées par les soins de Ben Youssef à l'Hôtel Hilton pendant cette période ? Omar Al Bayoumi !

— Ce type douteux de San Diego qui a aidé Al Mihdhar et Al Hamzi à s'installer chez nous en leur rendant quelques menus services ?

— Oui, sa chambre était dans le même couloir que la suite du prince T... et que la chambre de Ben Youssef... J'en ai pas mal tout au long de l'année 2000 des croisements dans ce genre, j'en suis à sept de confirmés. À chaque fois, même scénario : Ben Youssef arrive le premier, Atta, Al Mihdhar ou un des types qui leur sont liés arrive après et repart vite, le prince T... arrive dans la même ville après, ou peu de temps avant le départ du suspect, il est dans le même hôtel que Ben

Youssef et il part en même temps ou après l'homme d'affaires... Si cela ne tient pas de la transmission d'ordres entre les saoudiens et ces terroristes présumés, je me fais carmélite !

— Il n'y a pas de hasard dans tout cela. Ben Youssef est probablement un agent double qui doit travailler autant pour Al Qaïda que pour les services secrets saoudiens... Caitlin, je n'en ai pas encore parlé à Debbie, alors garde-ça pour toi. Si elle est d'accord, je pense qu'on va tenter de piéger les saoudiens à leur propre piège en lâchant à la CIA le nom d'un des deux types qui sont arrivés à Los Angeles le 15 janvier de l'an dernier. J'ai vu avec l'INS, je pense que le plus pertinent, c'est de tenter de coincer Al Mihdhar. À l'heure actuelle, il serait au Yémen. Il doit servir de relais entre Al Qaïda et les membres de son groupe, il faut que tu me trouves quelque chose pour le lier à Atta, si possible sans éventer notre surveillance de Ben Youssef.

— Tu veux le bloquer à la frontière, c'est ça ?

— Si un seul de ces types ne peut plus rentrer chez nous, et s'il est mis sous surveillance, leur plan s'effondrera comme un château de cartes. Le plus vulnérable, c'est Al Mihdhar. Essaye de me trouver quelque chose contre lui.

— J'ai ce qu'il te faut... Ben Youssef a déjeuné avec lui à San Diego, avec Ziadh Jarrah et Nawaf Al Hamzi, en décembre 2000. J'ai la copie de note du restaurant dans les documents envoyés par notre indic, on peut aller vérifier sur place avec un mandat. Jarrah a payé les cafés avec sa carte de crédit et Al Mihdhar a acheté de quoi dîner à la delicatessen attenante au restaurant, payé avec sa carte de crédit, le tout à une demi-heure d'intervalle avec le paiement de Ben Youssef. Ensuite, Jarrah est rentré à Miami pour retrouver Atta et Ben Youssef a fait une escale à Phoenix, Arizona, en compagnie d'Al Mihdhar, avant de rentrer à Las Vegas deux jours plus tard, Al Mihdhar retournant à San Diego avant de quitter le pays.

— Tu es géniale Cate ! On se voit tous les trois dès que possible pour monter notre piège, je crois qu'on les tient !

— On met la CIA sur le coup ?

— Oui. Ça mettra des bâtons dans les roues des saoudiens... »

En ce mois d'avril, nous avions potentiellement de quoi empêcher les attentats du 11 septembre 2001 de se produire. Mais cela n'allait pas marcher, et pas seulement grâce aux "bons services" de nos amis les émirs...

Vous vous souvenez de notre enquête sur les incendiaires ? Elle n'avait pas avancée en ce milieu de mois d'avril, faute de pistes conséquentes. En alternance avec notre enquête sur le groupe Atta, nous avons poursuivi cette enquête sur les suspects que nous avions repérés. Et, après un travail d'enquête minutieux, nous en étions arrivés à la conclusion la moins plaisante : aucun des éléments ne collait avec la réalité des faits. Pas un seul des suspects que nous avions repérés ne pouvait être à l'origine de tous les incendies. Et chacun des suspects avait au moins un alibi qui l'empêchait d'être physiquement présent sur les lieux d'au moins la moitié des incendies. La fausse piste était manifeste, et nous étions dans une impasse. La réunion de travail que j'avais ouverte en ce mercredi 18 avril 2001 commençait par ce constat :

« Cate, Debbie, je ne vais pas vous mentir, nous sommes dans une impasse. Aucun des suspects que nous avons repérés n'est susceptible d'avoir mis le feu à tous ces entrepôts et tous ces magasins. Ce n'est donc pas l'un d'entre eux, seul, il va falloir trouver d'autres pistes pour avancer sur ce dossier, je suis ouvert à toutes les propositions.

— Ce n'est peut-être pas un seul de ses suspects mais plusieurs, qui agissent de concert et qui se répartissent la tâche, pointa Caitlin. Je propose d'examiner les connexions possibles entre tous

ses suspects. S'il y a eu complot, on trouvera les coupables avec leurs connexions. En vérifiant en parallèle les alibis, on y arrivera.

— Autre hypothèse, la plus simple à mon avis : quelqu'un de totalement extérieur à cette entreprise, probablement un militant politique ou un détraqué, suggéra Debbie. C'est l'hypothèse qui me paraît la plus valable. Mais là, ça va être coton à vérifier...

— En reprenant tout ce que l'on a dans nos fichiers, plus les données de la police scientifique, on devrait pouvoir trouver quelqu'un. Il y a de fortes chances que notre incendiaire soit déjà répertorié, il nous suffira de prendre tous les dossiers que l'on a par les polices locales et les autres bureaux de terrain.

— Ça va faire un très gros boulot mais c'est faisable, reprit Caitlin. On n'a pas trouvé le client mécontent ou l'ex-employé viré qui met le feu par vengeance, on trouvera peut-être le cinglé ou le néo-luddite qui en veut à cette entreprise... À moins que... »

Caitlin a brièvement réfléchi, puis elle a trouvé l'idée qui nous manquait :

« Et si on ne regardait pas du bon côté ? Je veux dire : nous avons toujours considéré que l'attaquant était quelqu'un d'extérieur à l'entreprise. Et si, en fait, c'était quelqu'un qui travaillerait toujours dans l'entreprise ? Il peut y avoir pas mal de motivations à mettre le feu à des biens de son employeur : vengeance envers un patron, escroquerie à l'assurance, dissimulation de vol de marchandise avec des incendies... Je serais d'avis que l'on commence par examiner le haut de la pyramide, on a de fortes chances de trouver notre incendiaire... »

— Excellente idée Cate... repris-je. Je sens que nous sommes sur la bonne piste... Juste une idée : qui a légalement les données financières sur cette entreprise dans ce pays, en dehors de son conseil d'administration ?

— C'est une société par actions cotée en bourse au NYSE, la Securities and Exchanges Commission doit avoir ça, pointa Debbie. Tu veux que je les contacte pour avoir leur dossier, et tout ce qu'ils ont là-dessus ?

— Oui s'il te plaît... Je sens qu'on va trouver quelque chose de ce côté-là... Cate, il me faut la liste des compagnies d'assurance impliquées, on va auditionner leurs experts à titre de témoins. Ça m'étonnerait qu'ils n'aient pas quelque chose d'intéressant à nous dire là-dessus... »

— J'y vais tout de suite ! »

Règle d'or du bon enquêteur : passer en revue toutes les pistes, même les plus tordues... Sur cette affaire, la piste habituelle de l'incendiaire extérieur n'ayant rien donné, il restait à voir qui, dans cette entreprise, mettait le feu à son outil de travail, et pour quelle raison...

Notre enquête sur le groupe Atta continuait sous le faux prétexte de trouver le gaz de combat nécessaire à l'attaque. En ce début de mois de mai 2001, Mohamed Atta avait aménagé à Coral Springs, en Floride, et nous avions pu obtenir la participation de la police locale pour avoir un œil sur lui. Mais ce n'était pas suffisant. J'avais décidé, d'un commun accord avec Caitlin et Deborah, de mettre un pied dans la fourmilière en mettant en cause directement les relations entre Atta et Jarrah avec Al Mihdhar et Al Hamzi. J'avais fait un rapport dans ce sens à mon directeur et je devais le voir pour donner suite. Selon toute logique, cela aurait dû déboucher sur la mise sous surveillance de nos quatre suspects, cela d'autant plus que j'avais pu obtenir des informations supplémentaires sur les suspects, et détecter deux suspects de plus. Mon directeur m'avait reçu pour que je lui explique ce que j'avais trouvé :

« ...non seulement, à plusieurs reprises, Mohamed Atta a été en relations avec ces Khalid Al Mihdhar et Nawaf Al Hamzi, mais j'ai pu détecter que ce dernier, en compagnie d'un dénommé

Hani Hanjour, avait aménagé la semaine dernière dans un appartement de Falls Church, en Virginie. Deux suspects l'ont rejoint, les dénommés Ahmed al-Ghamdi et Majed Moqed, deux saoudiens. Perry, je suis certain que l'on a là le complot terroriste que l'on cherchait.

— Tu penses qu'il faut alerter la CIA ?

— Oui, et en urgence. Faut qu'ils nous sortent tout ce qu'ils ont sur ces types, nous ne pouvons pas lancer de procédure pour les arrêter sans avoir des éléments prouvant qu'ils sont liés à un complot terroriste. Les saoudiens nous ont bien mis sur la piste, ils doivent bien avoir quelque chose à ce sujet, non ?

— Là, c'est le boulot du Département d'État. T'es largement en dehors de tes attributions d'agent spécial dans la division crimes non violents.

— Perry, est-ce qu'on a quelqu'un de l'antiterroriste de libre pour traiter ce dossier à ma place ? Je veux dire, là, tout de suite.

— Non, tu le sais très bien...

— Qui veux-tu mettre d'autre ? J'ai commencé le boulot, tu n'as personne sous la main, sans parler des deux types qui ont démissionné à cause de leur cécité dans l'affaire Hanssen. C'est suffisamment la merde au Bureau en ce moment pour qu'on fasse preuve d'un peu de souplesse dans les attributions, non ?

— Mouais... Je te signale que tes brûleurs de magasins de vêtements, tu ne les a toujours pas trouvés, depuis le temps que tu travailles dessus...

— Je sais, mais on est sur une piste, Cate, Debbie et moi.

— C'est quoi cette histoire de surveiller le conseil d'administration de Rigley and Worthcott ?

— Une piste que nous avons négligée. Nous n'avons pas pu trouver des incendiaires extérieurs, on regarde s'il y a quelque chose à l'intérieur. J'ai contacté la SEC pour avoir des détails sur la comptabilité de cette entreprise, on va peut-être trouver quelque chose.

— Je l'espère parce qu'on a un incendie de plus à Phoenix, Arizona. J'ai noté le nom de notre collègue du bureau de terrain local qui a pris en charge cette affaire. C'est l'agent spécial Kenneth Williams, tu as son numéro, je te conseille de voir pour la suite avec lui, il est déjà sur le coup... »

Sans le savoir, je venais d'être mis sur une piste supplémentaire pour l'affaire Atta. Mais, en attendant, j'ai vu avec mes collègues ce qu'on avait sur cette affaire. Il y avait quand même de quoi soupçonner le conseil d'administration de Rigley and Worthcott de fraude, surtout dans leur façon de faire établir les contrats d'assurance des établissements de leur compagnie qui flambaient. Caitlin avait mis tout cela en évidence, et il y avait de quoi se poser des questions :

« Rigley and Worthcott a commencé à acquérir des réseaux de distribution pour s'étendre sur tout le pays au-delà de sa zone de chalandise initiale de la Nouvelle-Angleterre dès les années 1980. L'entreprise a son siège social à Boston, c'est une vieille boîte fondée en 1853, et qui avait vivoté jusqu'aux années 1980.

— Et qu'est-ce qui a réveillé cette belle endormie ?... demanda Debbie.

— Le rachat par un pool d'investisseurs en 1983, genre financiers typiques des Reaganomics. L'entreprise rachète tout ce qu'elle peut trouver comme sociétés comparables à elle, grâce à des augmentations de capital et des prêts bancaires, entre 1983 et 1992, afin de pouvoir acquérir une taille nationale critique et constituer un réseau cohérent dans l'importation et la vente de prêt à porter de moyenne gamme. Cela va des importateurs aux réseaux de distribution, tant au détail que pour la grande distribution. Jusqu'en 1992, ça marche.

— Et après cette date ?

— Là, Don, on a un sérieux coup d'arrêt. L'achat d'un distributeur californien est annulé par le conseil d'administration faute d'avance de fonds suffisante en septembre 1992. On est en plein

marasme économique après la guerre du Golfe, rien ne marche, c'est la récession dans tout les secteurs de l'économie, et Rigley and Worthcott est sur le mauvais crâne : trop cher pour une clientèle peu fortunée qui recherche de l'entrée de gamme dans ses moyens, et pas assez chic pour ceux qui peuvent se payer du haut de gamme. Donc, on a une restructuration entre 1992 et 1997 : la branche vente à la grande distribution est vendue en 1994, un fabricant d'imperméables est cédé à une boîte anglaise l'année suivante, et tout ce qui n'est pas importation et vente de prêt à porter est cédé : un fabricant de chaussures, une entreprise qui fait des sacs à mains, et un fabricant de sous-vêtements masculins.

— Normalement, après un tel dégraissage, Rigley and Worthcott aurait dû s'en sortir... pointais-je. Qu'est-ce que l'on a comme éléments financiers ?

— Les comptes ne sont pas dans le rouge, mais ça stagne depuis l'exercice 1998... précisa Caitlin. Il y a eu plusieurs tentatives de vente par le fonds qui détient le capital de l'entreprise, mais aucun repreneur n'a été intéressé.

— Le premier incendie date de quand ?... demanda Debbie.

— Juillet 1999, leur principal entrepôt dans le Delaware... Don, je peux avoir, par les compagnies d'assurance, les états des marchandises et des biens immobiliers perdus, mais ça va me demander pas mal de temps.

— Dans quel sens ?

— C'est ce qui m'a fait tiquer à ce sujet : ils n'ont jamais assuré leurs entrepôts et leurs magasins deux fois dans la même compagnie, ou presque. Quasiment tout ce que le pays compte de compagnies d'assurance spécialisées dans les risques industriels et commerciaux sont mises à contribution. C'est plutôt illogique, un contrat de groupe aurait été plus judicieux plutôt que plusieurs petits contrats séparés...

— Mais cela aurait concentré entre les mêmes mains une enquête sur les incendies, repris-je. Avec le risque de trouver le pot aux roses...

— Tu penses à quelque chose de précis ?... me demanda Debbie.

— Oui... Comme le propriétaire de cette entreprise est un fonds d'investisseurs, ils ont d'autres actifs qui leur rapportent... Je pense que Rigley and Worthcott est une branche morte de leurs actifs, et qu'ils veulent la liquider à bon compte. S'ils lancent une procédure de liquidation judiciaire, ils risquent probablement devoir payer un passif conséquent. Pour limiter les frais, ils font brûler tout ce qu'ils peuvent afin de toucher l'assurance et de limiter les pertes sur le dos des assureurs qui ont signé des polices avec eux. Il faudrait voir ce qu'ils ont comme type de contrat, cela ne m'étonnerait pas qu'ils aient des contrats de type compensation des pertes commerciales. C'est pas donné mais, en cas de sinistre, ça couvre tout.

— On a Aon Corporation, qui est le réassureur de vingt-quatre des sociétés d'assurance impliquées dans les incendies criminels. Il est le premier perdant en cas de fraude, et je pense que leurs enquêteurs doivent déjà être sur la piste. Je peux les contacter si tu veux, leur siège est à Chicago.

— Fais-le en passant par le patron... Sinon, dans l'immédiat, pour les histoires d'assurance, on a l'entrepôt qui a brûlé à Brooklyn, on a les détails de l'assureur qui traite le dossier ? Ce serait intéressant de voir avec lui.

— Manhattan and Long Island Estate Insurance incorporate, représenté sur ce dossier par le cabinet d'avocats Woodman Forrester, Sawyer, Carpenter and Joiner... Là où travaille une de tes connaissances...

— Si c'est elle qui traite le dossier, ça sera intéressant de la revoir... Je me charge de les contacter. J'ai aussi Phoenix à appeler... »

Mon collègue, l'agent Kenneth Williams, a été ravi de voir que quelqu'un à New York City s'occupait de cette affaire. Son dossier était plus complexe parce qu'il touchait une série d'incendies criminels dont un entrepôt appartenant à Rigley and Worthcott avait été l'une des cibles. Apparemment, il y avait aussi, en plus de notre affaire, des cibles concernant d'autres propriétaires immobiliers qui étaient visées, probablement par le même gang, et avec le même modus operandi que celui qui concernait nos locaux industriels :

« En plus de cet entrepôt qui appartenait à Rigley and Worthcott, nous avons d'autres locaux industriels ou commerciaux incendiés, ainsi que des habitations de particuliers, et cela avec l'emploi de liquides hypergoliques. J'ai une quinzaine de cibles entre le Nouveau-Mexique, l'Arizona et le Nevada. J'ai un incendie récent à El Paso et un autre à Durango, Colorado, qui sont en cours d'investigation par les polices locales au cas où il s'agirait de la même bande à l'origine de tous ces incendies.

— Intéressant... Et en dehors de cet entrepôt qui a flambé récemment, propriété de Rigley and Worthcott, est-ce qu'il y a d'autres cibles appartenant à cette compagnie ?

— Curieusement, seulement la première et la dernière. La première cible était un magasin appartenant à Rigley and Worthcott, un commerce important mais qui marchait plutôt mal... Et la dernière est cet entrepôt. Entre temps, il y a d'autres immeubles qui ont été incendiés par le même procédé : liquides hypergoliques mélangés entre eux avec un dispositif à retardement. Je me suis laissé dire que le NYPD avait quelque chose là-dessus.

— C'est exact, je suis en relation avec un chef de laboratoire CSU qui fait des recherches à ce sujet. Sur le site de Brooklyn, il a trouvé de nombreux éléments qui lui ont permis d'établir quel était le modus operandi des incendiaires. C'est quelque chose de très étudié, je doute que l'on ait à faire à des amateurs. Et les motivations pour les autres incendies que vous avez mis en évidence ?

— Les classiques... On a trois escroqueries à l'assurance présumées, un possible cas de divorce conflictuel, une possible affaire de voisinage ayant mal tourné, et ce qui pourrait être un règlement de comptes entre deux concurrents dans le secteur du bâtiment. Je suis convaincu que c'est la même bande de mercenaires qui propose ses services au plus offrant, avec l'avantage des liquides hypergoliques à disposition. Mais je pense qu'il doit s'agir d'un apport extérieur, fait par celui qui veut que la plupart des établissements de Rigley and Worthcott brûlent.

— Je pense que mon affaire s'est greffée à la vôtre, je vous propose de passer vous voir à Phoenix dès que possible pour en parler. J'aurais les résultats des simulations du CSU d'ici début juin.

— Passez me voir à la mi-juin, je suis sur une autre affaire et je n'ai pas trop le temps de recevoir du monde en ce moment. Si vous pouvez me transmettre une copie du dossier technique du NYPD, ce sera quelque chose qui m'aidera beaucoup dans mon travail...

— Je verrais avec le CSU, comme nous sommes ensemble sur une enquête fédérale, je pense que mon contact ne fera pas d'histoire pour me transmettre ce qu'il faut en double. Faites-moi quand même une note, pour la forme, on ne sait jamais... »

Cette affaire d'incendie criminel avançait enfin. Avec la piste des commanditaires au sein du Conseil d'Administration de Rigley and Worthcott, j'avais fait bien plus de progrès qu'en cherchant un incendiaire extérieur. La même semaine, Jacob Birnbaum, le chef de laboratoire qui avait étudié l'incendie de Brooklyn, m'a transmis une copie de son rapport : il avait reconstitué les bombes incendiaires : deux grosses dame-jeanne de laboratoire de dix litres de capacité mises goulot à goulot et séparées par une plaque de cuivre maintenue en place par du mastic. L'acide nitrique rouge fumant de la bouteille supérieure rongeait progressivement la plaque de cuivre qui finissait par céder, laissant couler l'acide sur l'hydrazine contenu dans la bouteille inférieure, ce qui déclenchait

immédiatement la réaction hypergolique, et l'incendie qui suivait. Huit assemblages de ce type avaient été utilisés dans le cadre de l'incendie de Brooklyn.

J'ai aussi appris qu'Aon Corporation RE avait lancé sur la piste des détectives privés, l'assureur soupçonnant une fraude. Leur représentant légal sur ce dossier, que Debbie avait eu au téléphone, a été ravi de voir que le FBI suivait le dossier dans le cadre d'une enquête criminelle fédérale, et il nous a mis en contact avec les détectives privés, un cabinet de New York City qui était sur le dossier depuis six mois. De ce côté-là, tout allait pour le mieux. Et du côté de mon enquête sur le groupe Atta, c'était bien parti aussi pour déboucher sur quelque chose de cohérent une fois que la CIA aurait débloqué ce qu'elle savait sur cette affaire. Mais cela n'allait malheureusement pas se passer comme ça...

Le rappel à l'ordre concernant Atta et ses complices saoudiens n'a pas tardé à tomber. Cela au moment où les rapports de surveillance que je pouvais obtenir grâce à la coopération volontaire des polices locales continuaient à s'accumuler, en plus des données transmises par mes contacts à l'INS. De plus, d'autres suspects venaient rejoindre le groupe composé d'Atta, Al Shehhi, Jarrah et Hanjour, et il était évident qu'un complot terroriste était en préparation. Tout tournait autour de l'aviation et il était évident que, pour du simple épandage de gaz de combat, un effectif d'une douzaine de personnes était excessif.

Étaient entrés dans notre pays, au premier juin 2001, Waleed Al Shehri, Satam Al Suqami (deux des futurs pirates de l'air du vol American Airlines 11), Mohand Al-Shehri, Hamza et Ahmed Al-Ghamdi (les trois non-pilotes du vol United 175), Majed Moqed, (vol American Airlines 77) et Ahmed Al-Nami (vol United 93). Soit onze suspects, douze en comptant Khalid Al Mihdhar, à l'étranger à la même époque. Pour une opération comme celle sur la piste de laquelle j'avais été orienté par les saoudiens, c'était excessif comme personnel. Par contre, cela commençait à être conséquent pour constituer deux ou trois commandos chargés de détourner des avions de ligne. Cela d'autant plus que notre agent de voyage, Ahmed Ben Youssef, avait eu un comportement des plus douteux ces derniers temps.

Le mardi 5 juin 2001, je me suis rendu à Las Vegas en compagnie de Debbie pour prendre des nouvelles, via notre indicatrice qui travaillait à Sunlight Travels, des mouvements de son patron. Dans les locaux du FBI, Mary Jones nous a appris que son patron avait pris des renseignements auprès de diverses compagnies aériennes sur des vols au départ de la côte est, plus précisément de Washington, New York et Boston, les trois principaux nœuds aériens du nord-est du pays. Ce qui était curieux, c'était que son patron ne s'était préoccupé que des heures de départ et de deux destinations, San Francisco et Los Angeles, indépendamment de la compagnie et des aéroports de d'origine et de destination. Notre indicatrice nous a dit qu'il avait finalement choisi quatre vols qui avaient pour points communs de partir entre 7h30 et 8h30 du matin, et d'être des vols directs transcontinentaux. Il avait aussi choisi une seconde série de quatre vols partant entre 8h30 et 9h30 du matin, et dont il s'était assuré auprès des compagnies aériennes concernées qu'ils seraient assurés pendant la première quinzaine d'octobre, aux horaires indiqués. La secrétaire avait noté les numéros et les compagnies concernées par les quatre vols :

« Par ordre d'heure de départ, il y a le vol American Airlines 11, au départ de Boston Logan à destination de Los Angeles, départ à 7h45 EST. Ensuite, toujours du même aéroport, le vol United Airlines 175, même destination, départ 8h00 EST. De Washington Dulles International, mais toujours à destination de Los Angeles, on a le vol American Airlines 77, 8h00 EST, et le dernier de la liste, le vol United 93, départ de Newark International à 8h10 EST, destination San Francisco

International. Mon patron est en train de chercher des vols qui partiraient une heure plus tard, des mêmes aéroports vers les mêmes destinations. Avec comme condition qu'ils soient assurés pendant la première quinzaine d'octobre...

— Mmmm... C'est une information capitale que vous me communiquez-là, complétai-je. Est-ce que votre patron a fait des réservations sur ces vols ?

— Oui, pour lui, il prend le vol UA 93 la semaine prochaine, puis les vols UA 175 et AA 77 celle d'après, et il termine par le vol AA 11 trois jours plus tard. Cela lui fait faire des parcours assez tordus parce qu'à ces dates, il n'est pas dans les villes concernées. La semaine prochaine, il est à Cleveland, celle d'après à Miami et il est à Norfolk la veille du jour où il doit emprunter le vol United 93. En plus, il doit prendre ensuite des vols à destination de Las Vegas depuis San Francisco ou Los Angeles. Jusque là, il avait toujours pris des vols directs... C'est parce que depuis fin mars-début avril, il s'intéresse particulièrement à ce genre de vols.

— Est-ce que vous savez s'il a contacté, d'une façon ou d'une autre, une personne du nom de Mohamed, un égyptien qui ne serait pas un client de l'agence ? demanda Debbie. Et si oui, est-ce qu'il a réservé un vol pour lui ?

— Non, pas à ma connaissance... Par contre, il m'a demandé de faire une réservation dans un hôtel de Las Vegas pour un certain Mohamed Tayara Fil Bordj, un nom qui ne me dit rien, ça doit être votre homme.

— Nous vérifierons tout cela, concluai-je. Vous avez la date de réservation ? »

La secrétaire avait noté le 28 juin 2001 au Las Vegas Majestic. Son patron avait aussi réservé une suite privée dans le même hôtel, cela en dehors de toute manifestation organisée par son agence à des fins professionnelles... Faute de mandat, il ne nous serait pas possible de mettre la suite sous écoute, mais nous aurions toujours la possibilité d'interroger le personnel de l'hôtel a posteriori. Avec les éléments que nous avions recueillis, il était de plus en plus évident qu'un plan prévoyant le détournement simultané de plusieurs avions de ligne était en cours de préparation. D'autant plus qu'après une ultime et infructueuse tentative d'achat d'avion d'épandage agricole en avril, Mohamed Atta et ses complices présumés n'avaient plus donné suite à ce plan, et cela sans que la moindre once de produit toxique n'aie été achetée, introduite en fraude ou fabriquée...

Mais Mohamed Atta et son groupe allaient bénéficier d'une couverture officiellement inattendue : mon propre gouvernement... À mon retour à New York City, j'ai été immédiatement convoqué dans son bureau par mon directeur. Langford Beamont, le responsable de la CIA que j'avais déjà vu lors de l'explication sur la piste de l'attaque à l'arme chimique ouverte par les saoudiens, était venu exprès de Langley pour ce qui ressemblait fort à un rappel à l'ordre. Dans le sillage de l'affaire Hanssen, il n'était plus possible pour le FBI de jouer les gros bras, d'autant plus qu'il y avait des rumeurs à l'époque portant sur une éventuelle démission de notre directeur à Washington, Louis Freeh. Avec l'échec de la mise en place du système Carnivore et les relations tendues que Freeh avait eu avec miss Janet Reno, l'attorney general sous la présidence Clinton, je ne pouvais guère compter sur le soutien de ma hiérarchie en cas de coup dur. Sans compter que la CIA, qui avait eu droit à son espion travaillant pour les soviétiques sept ans plus tôt, ne manquait pas de se payer notre tête cette fois-ci. Mon propre directeur était visiblement agacé que Langley vienne directement donner des ordres à Federal Plaza mais il n'avait pas trop le choix :

« Don, je sais que cela ne va pas vous faire plaisir mais je vais devoir vous demander de limiter votre enquête sur ce Mohamed Atta et son groupe à une simple surveillance de routine. Monsieur Beamont, ici présent, m'a indiqué que cette affaire était traitée par la CIA au niveau international.

— Plus précisément, avec l'aval de notre Département d'État, les services secrets d'un pays étranger procèdent actuellement au recrutement de l'un des suspects que vous avez repéré lors de votre enquête, précisa le cadre de la CIA. C'est une opération d'infiltration très délicate et il est indispensable que vous n'interfériez pas...

— Hem... Bien... répondis-je. Vous connaissez la procédure, il me faut un ordre formel par écrit pour suspendre ou limiter une enquête... Perry, c'est toi qui peut me le donner, tu sais ce qu'il faut faire... »

C'était exact et, avec ce document, je me couvrais en cas de pépin, avec la possibilité de m'en servir contre ceux qui l avaient signé le cas échéant... De surcroît, ce document portait la mention du motif selon lequel mon enquête devait être limitée. Je ne pense pas vous étonner en vous disant qu'il a été immédiatement classifié après le 11 septembre 2001, soi-disant pour des raisons tenant à la sécurité nationale... Naturellement, mon directeur était plutôt embarrassé :

« Ce n'est pas la qualité de ton travail que l'on remet en cause, Don, mais il y a des impératifs de sécurité nationale... J'ai préparé l'ordre, tu l'auras sur ton bureau à la fin de la journée avant de partir.

— Monsieur Beamont, demandai-je. Est-ce que vous pouvez me dire lequel des suspects que j'ai surveillé fait l'objet de cette mesure de limitation d'enquête ?

— Je ne peux rien vous dire de plus agent spécial Terlinghem... Outre que ce serait en violation du National Security Act de 1947, cela aurait pour conséquence de mettre à jour une délicate opération d'infiltration d'Al Qaïda menée par un de nos *alliés*... »

Ce qu'on ne vous dit pas est souvent ce qu'il y a de plus important, et Langford Beamont avait laissé échapper un mot de trop. D'abord, invoquer le NSA, c'est clairement indiquer qu'il y a une séparation fonctionnelle absolue entre le FBI, force de police ayant pour mission principale les enquêtes criminelles à l'intérieur du territoire des USA, et la CIA, agence de renseignement dont l'activité est exclusivement extérieure au pays. Donc, cela concernait quelqu'un qui était en dehors de notre territoire, que j'avais mis en évidence et dont le fait que je m'intéresse à lui gênait certains de nos amis les émirs... En clair : Khalid Al Mihdhar, à l'époque en Arabie Saoudite, en attente d'obtenir un nouveau visa pour rentrer aux USA...

Le fait que l'on me barre explicitement l'accès à toute enquête à son sujet indiquait qu'il était un élément essentiel à la réussite des attaques. S'il avait été bloqué en Arabie Saoudite, le plan visant à exécuter les attentats du 11 septembre 2001 aurait été compromis au point qu'il faille l'annuler. Visiblement, les saoudiens ne pouvaient pas se permettre de voir Al Mihdhar simplement surveillé de trop près, et ils ont joué le tout pour le tout avec cette histoire –peut-être vraie– de son recrutement par leurs services secrets. Moins d'un mois après que j'ai lâché son nom avec la mention qu'il faisait l'objet d'une enquête fédérale, la contre-attaque des saoudiens avait eu lieu... Comme ce n'est pas mon genre de faire une esclandre, j'ai laissé passé et j'ai suivi la procédure. Mais j'avais toujours la surveillance de Ben Youssef sous le coude, élément que j'avais toujours soigneusement dissimulé à mes chefs... Je m'attendais à être bloqué sur ce dossier, et j'avais soigneusement évité de dévoiler tous mes atouts. J'en ai parlé à Caitlin et Debbie, et nous étions un peu à court d'idées pour poursuivre notre enquête :

« Don, s'il y a une restriction officielle, on ne pourra pas faire grand-chose, pointa à juste titre Debbie. Le moindre faux pas de l'un d'entre nous, et nous sommes cuits.

— C'est bien là le problème, reprit Caitlin. Atta et les autres sont sous notre surveillance, mais on ne peut rien faire. Quand à Al Mihdhar, vu que les saoudiens l'auraient recruté pour infiltrer Al Qaïda, on oublie Interpol et le reste...

— Dites-moi vous deux... ponctuais-je. Qu'est ce que l'on a comme maillon faible dans toute cette chaîne ? Pas Atta et les types qui ont appris à piloter, pas les nouveaux qui arrivent, et qui ne doivent pas savoir grand-chose... Celui qui ferait tomber tout le dispositif s'il était pris, vous voyez l'idée ?

— Ben Youssef, l'agent de liaison ?... demanda Debbie. Le problème, c'est que nous n'avons rien contre lui.

— Don, tu as une idée ?

— Caitlin, Al Capone, il est tombé comment ? Par les impôts. Je pense que Ben Youssef a des mouvements de capitaux bien douteux à cacher, son entreprise est une excellente couverture, mais un suivi complet de ses revenus et de ses dépenses révélerait sûrement des opérations contestables. Au pire, cela serait suffisamment déstabilisant pour lui au point de désorganiser durablement le dispositif adverse. Ben Youssef est l'agent de liaison aux USA entre les membres du groupe Atta et Al Qaïda, voire entre Al Qaïda et les services secrets saoudiens. En mettant quelques grains de sable dans la mécanique, nous pourrions détraquer suffisamment le complot pour pouvoir pousser nos adversaires à la faute et faire tomber le dispositif. En plus, nous ne nous mouillerions pas nous-même directement. Il suffirait de trouver quelqu'un à l'IRS pour aller faire un contrôle fiscal inopiné des comptes de Ben Youssef, opération qu'ils savent bien faire.

— Pas bête ! compléta Debbie. Cela perturbera le plan des terroristes sans nous mettre dans le coup, et sans que les saoudiens ne puissent se douter que le coup vient de nous.

— Et sans qu'ils puissent faire quoi que ce soit pour bloquer l'enquête, l'Internal Revenue Service étant très strict sur son indépendance, conclut Caitlin. Don, je peux les contacter pour voir ce que l'on peut faire avec leurs collègues du Nevada.

— Je te laisse faire, mais motus et bouche cousue. Tu dis simplement que nous avons une affaire confidentielle à voir, et qu'il nous faut contacter directement, en privé, quelqu'un de chez eux à Las Vegas. Si on t'asticote trop, tu sors notre enquête sur les incendiaires comme couverture.

— Je m'arrange pour convaincre l'IRS de bosser avec nous... »

Je peux le dire aujourd'hui, mon initiative visant à coincer par la bande l'agent de liaison et de coordination d'Al Qaïda aux USA, Ahmed Ben Youssef, a probablement contribué à déclencher les attentats du 11 septembre 2001 avec un mois d'avance par rapport à la date probablement prévue à l'origine par les terroristes. Nous étions mi-juin et il me fallait contourner le blocage de fait mis en place par les saoudiens et, pour cela, faire vite.

Mon autre affaire en cours m'a amené à faire connaissance des représentants légaux à New York City d'Aon Corporation RE, réassureur des nombreux points de vente et entrepôts de Rigley and Worthcott qui avaient accidentellement brûlés. C'était le cabinet Woodman, Forrester, Sawyer, Carpenter and Joiner qui était en charge de cette représentation, et le cabinet de détectives privés Ashford, Wendling and associates, de New York City, avait été chargé de l'enquête. J'avais été reçu dans les locaux de ce grand cabinet d'avocats new-yorkais au 69e étage de l'Empire State Building le 21 juin 2001. Elwood Joiner, l'un des associés du cabinet, m'avait présenté à son employée qui était en charge des contrats d'entreprise, et aux deux détectives privés qui avaient suivi l'affaire :

« J'ai une de mes plus talentueuse avocates qui suit le dossier et qui va pouvoir vous faire un mémo sur l'état de l'enquête. Je vous présente maître Sarah Jane Berringsford, et nos deux détectives privés d'Ashford, Wendling and associates, Peter Mac Evans et Chantelle Bowman. Mesdames, messieurs, l'agent spécial Donovan Terlinghem, du FBI ,qui enquête sur les incendies qui ont touché Rigley and Worthcott dans son activité de prêt à porter.

— Je suis très content de voir que le FBI s'occupe de l'affaire, précisa la détective Mac Evans. Nous avons recueilli suffisamment d'éléments pour qu'une enquête fédérale soit ouverte, je pense que cela vous sera utile...

— Vous représentez tous Aon RE si je ne m'abuse ?

— Exactement... reprit maître Berringsford. Notre client dispose d'outils de suivi de sinistres qui lui permettent, dans le cadre de ses contrats de réassurance, de détecter des anomalies, comme le taux anormal de sinistres pour un client donné. Avec Ashford, Wendling and associates, ce qui nous a alerté, c'était à la fois le nombre élevé d'incendies criminels touchant cette entreprise, et la multiplicité des contrats d'assurance concernant les biens incendiés, qui nous ont alertés. Dans le cadre de l'assurance d'entreprise, les contrats sont globaux pour toutes les activités de l'entreprise afin de réduire les coûts en mutualisant le plus possible les risques et les frais de gestion. Or, Rigley and Worthcott a fait l'inverse. Ils avaient pourtant pratiqué la politique habituelle en la matière jusqu'en 1994.

— Excusez-moi de vous interrompre, mais c'est pour une précision. Aon Corporation RE, c'est, en quelque sorte, un assureur des assureurs qui ont signé des contrats avec Rigley and Worthcott, et c'est pour cela que les incendies anormaux ont été détectés.

— C'est exactement cela, précisa Chantelle Bowman. À partir de cette suspicion, Aon Corporation a demandé à ses représentants légaux de mener l'enquête. Nous avons ainsi été mandatés par ce cabinet d'avocat pour voir ce qui se tramait et, surtout, qui pouvait bien allumer les incendies.

— J'ai demandé à mes collègues une liste des criminels repérés comme étant des incendiaires susceptibles d'avoir allumé les feux en question, j'ai six mandats en attente de décision par un juge, précisai-je.

— Nous vous communiquerons une copie de notre dossier, nous avons pu suivre une trentaine d'incendiaires présumés, et écarter de façon sûre 17 d'entre eux, précisa Peter Mac Evans. Vous pourrez peut-être vous économiser un mandat ou deux.

— Par contre, nous avons un suspect qui a participé à un incendie, mais qui ne veut pas témoigner devant un quelconque tribunal tant qu'il n'aura pas l'impunité, précisa maître Berringsford. C'est ma collègue, maître Patterson, qui le représente au pénal. Je pense que vous pourrez négocier l'impunité avec lui, il a le nom de son commanditaire et il dira tout s'il a l'impunité.

— Je verrais cela avec le juge fédéral en charge du dossier, mais je ne peux rien vous garantir a priori, précisai-je. Je peux vous dire, par contre, que la Crime Scene Unit du NYPD a établi, de façon certaine, le modus operandi à partir de leur analyse de la scène de crime récente à Brooklyn. Nous avons cette pièce à conviction à mettre au dossier. Nous pensons que les motivations de ces incendies sont d'ordre financier.

— L'analyse que nous avons fait à ce sujet le montre clairement, indiqua maître Joiner. Le coût des sinistres est, à ce jour, de l'ordre de \$547 millions en primes d'assurance versées à Rigley and Worthcott. Sur la base des ventes du secteur, ils n'auraient pas pu gagner plus de \$100 millions sur ce marché.

— Un rapport de 1 à 5, voire plus si on inclut les économies a posteriori sur le personnel, l'importation, le stockage et la vente de la marchandise, plus la revente des terrains et des immeubles ruinés par les incendies, précisa maître Berringsford. De plus, il y a une plus-value possible si les actifs restants de Rigley and Worthcott dans le prêt à porter sont revendus après cette restructuration de fait, ce qui est actuellement en cours de négociation. L'entreprise de vente de prêt à porter serait démantelée et ses actifs restants revendus à des repreneurs extérieurs au secteur.

— Nous avons eu cette indiscretion par une taupe au sein de Rigley and Worthcott... indiqua Chantelle Bowman. La récompense de \$50 000 offerte par Aon Corporation pour tout témoignage permettant d'inculper les auteurs de cette escroquerie à l'assurance a suscité quelques vocations. Et, comme par hasard, ce sont les magasins et les entrepôts qui n'intéressaient personne qui ont été incendiés.

— Un dossier est en préparation avant d'être présenté à la SEC et à la Federal Trade Commission pour le démantèlement de ce qui resterait des actifs de Rigley and Worthcott au premier semestre civil de 2002, conclut maître Berringsford. Si nous pouvions prouver l'escroquerie à l'assurance avant la fin de l'année, tout serait bloqué... »

Au moins, j'avais une de mes enquêtes qui avançait bien, et qui n'était pas bloquée par le Département d'État et la Maison Blanche... Et cela, c'était sans compter sur un rebondissement inattendu, qui allait me permettre de progresser sur ce dossier.

Le 25 juin 2001, notre directeur fédéral, Louis Freeh, las d'en prendre plein la figure depuis un an, entre l'échec de Carnivore, ses relations tendues avec Janet Reno et, cerise sur le gâteau, l'affaire Hanssen, démissionnait purement et simplement, laissant tout le FBI en plan. Thomas Pickard, alors directeur adjoint l'a remplacé à titre intérimaire, le temps que le nouvel Attorney General, John Ashcroft, trouve un remplaçant. Fait important, Pickard avait un compte à régler avec John O'Neill, l'agent spécial en charge de la lutte contre le terrorisme, alors en activité sur le dossier de l'attentat contre l'*USS Cole*.

O'Neill était en conflit avec beaucoup de monde au sein du FBI et du Département d'État du fait de sa politique de rentre-dedans avec les partenaires extérieurs. Peu diplomate, il appelait un chat un chat et le peu de coopération des yéménites, implicitement encouragé par la complaisance de notre diplomatie, n'arrangeait pas les choses. Il a été clairement harcelé par la nouvelle équipe dirigeante en place, à l'initiative de Thomas Pickard, pour être poussé vers la sortie. Des maladresses, certes conséquentes, lui ont été reprochées, comme la perte d'un téléphone portable et d'un agenda électronique avec des données confidentielles concernant le travail, ainsi que l'égarement, pendant quelques temps, d'une mallette contenant des documents confidentiels, qui a été vite retrouvée intacte cela dit en passant.

Autant Freeh le couvrait parce qu'il avait des résultats et que son style ne lui déplaisait pas, autant Pickard, plus dans la sphère de la nouvelle équipe de la Maison Blanche que Freeh, suivait clairement les ordres visant à se débarrasser d'un gêneur qui compromettait nos relations avec nos amis les émirs... De mon côté, j'ai quand même pu suivre la rencontre en Ben Youssef et les quatre pilotes du 11 septembre 2001, Mohamed Atta, Ziad Jarrah, Hani Hanjour et Marwann Al Shehhi, qui a eu lieu à Las Vegas le 28 juin au soir. Les quatre suspects ont été reconnus par les témoins, et, fait intéressant, le lendemain de leur venue, le prince T... a rendu visite à Ahmed Ben Youssef... Comme je ne pouvais pas en faire plus contre eux, j'ai décidé de m'attaquer indirectement à leur maillon faible, leur agent de liaison sur notre territoire, Ahmed Ben Youssef bien évidemment.

J'avais pu obtenir un rendez-vous discret avec deux de mes collègues de l'Internal Revenue Service dans le but de coller un contrôle fiscal à Ben Youssef, histoire de trouver quelque chose pour le coincer. Vu qu'il trempait avec Al Qaïda et les services secrets saoudiens, il ne pouvait pas ne pas y avoir des anomalies intéressantes dans ses comptes. Pendant la semaine où j'ai été en déplacement à Las Vegas pour suivre Atta et les autres, j'ai fait un saut discret au bureau local de l'IRS où j'ai rencontré l'équipe qui était volontaire pour aller voir de près les comptes de Ben Youssef, les agents du fisc Roderick Mac Donald et David Levy. Je leur avais demandé de me

recevoir dans leur bureau sans en parler à qui que ce soit. Dès que nous avons été dans la confidence, j'ai pu leur expliquer le but de ma démarche :

« Voilà, j'ai actuellement sous surveillance un agent de voyages de Las Vegas du nom d'Ahmed Ben Youssef. J'ai de quoi penser qu'il est lié à des terroristes préparant un complot contre notre pays mais je n'ai pas de preuves pour le coincer. De plus, comme il est politiquement protégé par son ambassade, je ne peux pas me permettre une attaque frontale. Donc, j'ai pensé à vous.

— C'est parfaitement logique, indiqua l'agent Mac Donald. Par contre, il va nous falloir un prétexte, même bidon, pour aller le voir. Nous ne pouvons guère nous permettre d'aller taper au hasard, surtout si nous ne trouvons rien.

— Nous avons une grande latitude d'enquête, mais nous ne pouvons pas nous permettre d'aller enquêter sur un chef d'entreprise au-dessus de tout soupçon, surtout sans résultat au bout, pointa l'agent Levy. Je pense que vous le savez et que vous n'êtes pas venu nous voir les mains vides.

— Vous prenez les informations fiables en provenance d'indicateurs, comme moi, repris-je. J'ai quelqu'un dans la place qui a pu me fournir de quoi enquêter... Mon indicateur a pu me fournir ceci... »

J'ai montré aux deux agents de l'IRS les photocopies des relevés bancaires du compte d'entreprise d'Ahmed Ben Youssef, qui comportaient des virements en provenance du Pakistan et à destination de Mohamed Atta, Ziad Jarrah et Marwan Al Shehhi. Il y avait une quinzaine de virements, le tout pour un montant total de l'ordre de \$35 478. Pas des grosses sommes, mais avec une belle irrégularité, d'un point de vue légal :

« Ahmed Ben Youssef passe certaines de ses dépenses personnelles sur son compte d'entreprise quand il séjourne aux USA, typiquement des frais d'hôtel et de restaurant. Ces sommes-là correspondent à des virements en provenance de l'étranger et à destination de particuliers.

— Il n'y a rien d'illégal a priori, commenta David Levy. C'est un compte privé ou d'entreprise, celui qui sert aux opérations ?

— D'entreprise, celui au nom de Sunlight Travels USA. En principe, tous les mouvements sur ce compte, de la paye des employés aux frais de bouche du patron, doivent être inscrits sur les comptes de l'entreprise. Or, il n'en est rien... »

J'ai sorti à ce moment-là des copies du journal comptable de Sunlight Travels aux dates correspondant aux virements : il n'y avait rien. Les agents de l'IRS ont flairé la belle affaire :

« Et ces types-là, Atta, Jarrah et les autres, ils sont inscrits comme employés de cette entreprise ? Si tel est le cas, les sommes qu'ils ont touchées doivent apparaître en fin de bilan au titre de prestations au forfait, sur présentation de factures... »

— Je peux vous assurer que l'attentat terroriste qu'ils préparent ne sera pas considéré comme une prestation au forfait. De plus, pour ce genre de service aux entreprises, il faut un contrat en bonne et due forme, surtout au niveau fédéral. Une LLC a l'obligation de justifier un report en fin d'exercice du paiement de prestations de cet ordre par un contrat en bonne et due forme avec un prestataire. Et là, s'il ne le fournit pas, il y a abus de biens sociaux et non-déclaration de liquidités.

— Mmmmm... indiqua Roderick Mac Donald. S'il est coutumier du fait, on peut facilement obtenir une confiscation des sommes, plus une forte amende, rien que pour ça. Après, s'il passe en plus des magouilles plus conséquentes sur son compte d'entreprise, ça va vite chiffrer.

— Nous avons de quoi éplucher en détail tous ses comptes professionnels rien qu'avec cette piste, reprit David Levy. Dans un premier temps, nous allons effectuer une étude poussée sur ses

déclarations puis, courant août, nous passerons à l'offensive en commençant par un contrôle sur place pour relever tous les éléments suspects.

— Tenez-moi au courant, mais surtout pas par les voies officielles, indiquai-je. Mettez-moi vos rapports par écrit dans une enveloppe marquée "personnel" à mon adresse professionnelle de Federal Plaza. De mon côté, je vais voir avec mon indic si je ne peux pas creuser davantage ces pistes-là. Ce Ben Youssef trempe dans des affaires pas nettes, et son entreprise est sa principale couverture. Soyez gentils de ne surtout pas dire que cela vient de moi, je vous laisse ces copies pour votre dossier... »

Je ne pouvais pas rentrer par la porte, je passais par la fenêtre... Mohamed Atta était rentré en Floride après son entrevue avec Ben Youssef et je savais qu'il avait pris un vol direct Miami-Madrid à la date du 7 juillet 2001, Ben Youssef lui ayant fait la réservation à son nom en payant avec sa carte de crédit professionnelle, une grosse imprudence. Aussi incroyable que cela puisse paraître, tous les mouvements financiers des futurs pirates de l'air du 11 septembre 2001 se faisaient en clair, par virements internationaux, sur des comptes ouverts à leur nom en Floride et ailleurs. Soit il s'agit d'amateurisme pur et dur, soit les pirates de l'air savaient dès le début qu'ils auraient une couverture au plus haut niveau qui leur permettrait d'agir à leur guise sans être dérangés...

Alors que j'allais rentrer à New York City, j'ai eu un appel sur mon portable de la part de mon directeur. J'avais mon vol dans deux heures, et il me demandait en urgence de changer de destination. À Phoenix, l'agent Kenneth Williams, avec qui j'avais travaillé sur mes incendiaires, tenait une piste importante qui devait faire considérablement avancer l'enquête. Mon patron m'avait contacté pour que j'aile immédiatement le voir :

« Tu fais annuler ta réservation pour le vol de retour et tu files immédiatement à Phoenix. Essaye d'y être demain matin, j'envoie Caitlin par un vol de nuit, elle te rejoindra sur place.

— Je fais changer mon billet si je peux, mais je prendrais un bus si je n'ai pas d'avion. Williams a quelque chose ?

— *Un témoin qui veut coopérer avec nous, il t'en dira plus sur place... »*

Je n'ai pas pu obtenir de vol vers Phoenix et j'ai finalement pris un bus pour faire la route de nuit. Je suis arrivé sur place le lendemain matin, et l'agent Williams est venu m'accueillir à la descente du bus. Il était ravi de me revoir, et admiratif de ma réactivité :

« Je pensais que vous étiez à New York City quand le permanent m'a dit qu'il avait reçu votre message à mon attention hier soir pour me dire que vous arriveriez ce matin. Votre collègue, miss O'Leary, va arriver par le vol d'une heure de l'après-midi. Je pense que nous pourrons aller voir notre témoin à ce moment-là, en prenant votre collègue à l'aéroport au passage.

— Bonne idée, nous ferons le point en attendant. C'est pour mes incendiaires ?

— Oui... Un témoin s'est spontanément présenté à son juge d'application des peines, un ancien détenu en cours de réinsertion qui a été contacté par un commanditaire pour allumer un incendie criminel moyennant finances. Il a eu le bon réflexe d'aller voir immédiatement le juge qui le suit et de tout lui dire, c'est le magistrat en question qui m'a contacté, il sait que nous sommes sur le dossier. »

Ce témoin, nous l'appellerons Ralph. Ancien allumeur d'incendies impliqué dans les règlements de comptes et des escroqueries à l'assurance, il est tombé pour une affaire dans laquelle il était impliqué et il a obtenu, au bout de cinq ans de pénitencier, une libération sur parole. Habile de ses mains, il a trouvé un emploi d'ouvrier dans le bâtiment et il pointait régulièrement auprès du magistrat chargé du suivi de sa liberté conditionnelle. Jusqu'à ce jour de juillet où il a demandé à voir en urgence le magistrat, en venant spontanément témoigner contre un présumé criminel qui lui

a demandé de venir mettre le feu à un important entrepôt de Rigley and Worthcott à Phoenix. Fait important, le criminel en question lui avait expliqué que l'incendie devait être allumé avec des liquides hypergoliques :

« ...Il m'a expliqué que c'était deux liquides qui prenaient feu spontanément quand on les mélangeait, on en mettait un dans une bouteille, posée par terre, et on mettait le second dans une bouteille au-dessus, un acide très puissant qu'il m'a dit... Après, on met une plaque de cuivre entre les deux bouteilles, l'acide ronge la plaque et tombe dans le liquide du bas, en mettant le feu. C'est l'histoire du cuivre que j'ai bien retenue parce qu'en ce moment, je refais le toit d'une église avec des plaques de cuivre.

— C'est bien notre gang, repris-je. Ralph, vous êtes désormais témoin protégé par le FBI dans le cadre d'une enquête criminelle fédérale. Vous serez appelé à témoigner sous serment et vous et votre famille bénéficierez de la protection due aux témoins. Miss O'Leary, ici présente, va vous demander de l'aider à faire le portrait robot de cet homme grâce à son nouveau système informatique... »

Le FBI venait à l'époque d'être doté d'un logiciel qui permettait de faire des portraits-robots très précis avec un simple ordinateur portable du commerce. Caitlin a pu rapidement établir un portrait du suspect, et nous avons tout de suite pu passer à son identification. Contrairement à ce dont à quoi un agent de base aurait pensé, j'ai tout de suite demandé à Caitlin d'examiner la brochure parlant du personnel de direction de Rigley and Worthcott avant de la soumettre au témoin :

« Vu l'importance de l'affaire, je pense que notre suspect est là-dedans... La trentaine, mince, brun, présentant bien et avec un fort accent de Boston... Probablement un jeune cadre dynamique venant tout juste d'arriver dans les sphères dirigeantes...

— Lui !... Chad Sanders, le responsable relations avec les investisseurs !

— Non de nom, c'est exactement lui ! »

Fait confirmé par notre témoin sur le champ à la simple vue de la photo dans la brochure de Rigley and Worthcott, il ne restait plus désormais, après une déposition sous serment, qu'à obtenir le mandat d'un juge fédéral pour l'arrestation de Chad Sanders. Notre témoin devait piéger le suspect le 5 juillet, le lendemain de la fête nationale, et j'ai appelé le bureau de terrain à New York City pour prévenir de l'opération. Compte tenu de l'urgence de la situation, le juge fédéral local nous avait délivré un mandat à peine quelques heures avant l'opération. Depuis ma chambre d'hôtel, j'ai appelé Debbie, restée à New York City, pour la mettre au courant de la suite de l'opération :

« ...Nous avons ce qu'il faut pour arrêter ce type, les gars du bureau de terrain de Phoenix nous donnent un coup de main. Par contre, une fois arrêté, je fais transférer ce type à New York City pour interrogatoire. Il est de Boston, si tu peux t'occuper de voir avec notre bureau de terrain là-bas pour la suite des opérations, Rigley and Worthcott y a son siège social, on devra traiter avec eux de toutes façons, autant nous occuper de ça tout de suite.

— *Je m'en occupe, tu traînes pas dis donc... Au fait, en ce qui concerne notre autre dossier, celui de Mohamed Atta, il part en Espagne dans deux jours, tu veux que j'essaye d'avoir des infos par les services secrets espagnols ?*

— Non, pas la peine de nous faire remarquer, on a la paix sur ce dossier pour le moment, contentons-nous de faire le minimum... Pour qui tu sais, c'est arrangé à Las Vegas, il va avoir droit à un contrôle.

— *Compris, on laisse faire de ce côté-là, vu que nous ne sommes pas officiellement impliqués. Ça a suffit, ce que tu as trouvé ?*

— Oui, notre indic a fait du bon boulot... Bien, je devrais être rentré à New York City dans trois jours, le temps de tout régler sur place. On se reverra pour ce dossier, si tu peux m'obtenir un rendez-vous avec nos collègues de Boston, ça m'aiderait...

— *Je vais voir ce que je peux faire... J'oubliais : tu as eu un appel urgent au bureau d'un certain docteur Martin-Georges Peyreblanque. Il m'a dit qu'il connaît bien Selma, et qu'il travaille avec elle au Bellevue Medical Center. Si tu peux l'appeler demain matin chez lui, vers neuf heures, heure de Phoenix, il m'a laissé un numéro.*

— Il a dit pourquoi il a appelé ?

— *Une opportunité professionnelle pour Selma à ce qu'il paraît, il t'en diras plus... Excuse-moi, mais il va être minuit ici, à New York, je file au lit, je t'envoie son numéro sur ton portable par SMS, tu verras avec lui...*

— Merci Debbie, et bonne nuit...

— *Toi aussi Don, et bonne arrestation... »*

J'ai eu le numéro privé du docteur Martin-Georges Peyreblanque, et j'ai noté que je devais l'appeler demain matin, en partant au travail. Le piège pour Chad Sanders devait se refermer à midi, dans la maison de notre informateur qui l'avait invité à déjeuner pour conclure les détails du contrat qu'il devait passer avec lui. Depuis le bureau de terrain de Phoenix, pendant que mon collègue, l'agent Williams, réglait un détail sur un autre dossier, j'ai appelé le médecin. C'était le numéro de l'hôtel où il résidait en attendant de pouvoir se payer un appartement à New York City. De façon fort aimable, le médecin m'a mis sur la piste d'un emploi pour Selma :

« ...*Vous allez sûrement trouver le procédé... hem... moralement discutable, dirions-nous, mais j'ai une opportunité d'emploi pour un contrat à durée déterminée pour votre compagne. Je sais par l'administration de l'hôpital qu'elle avait un contrat à durée déterminée de trois mois chez nous, contrat qui s'est fini fin juin. J'ai eu comme patient en provenance des urgences un des administrateurs système de Weldon and Partners business systems, vous devez peut-être connaître cette entreprise...*

— Non, c'est dans le domaine de l'informatique ?

— *Tout à fait, ils s'occupent des systèmes informatiques qui assurent les réservations de billets des compagnies aériennes. Mon patient a été désincarcéré de sa voiture par les pompiers après être rentré en collision avec un camion qui avait grillé un feu dans Manhattan. Je vous passe les détails médicaux mais il ne pourra pas travailler avant la fin de l'année. Votre compagne cherche du travail et je lui dois d'avoir rendu utilisable mon matériel informatique professionnel, je pense qu'elle appréciera le geste en retour. Pour ne pas, disons, interférer avec votre vie privée, j'ai laissé un message à Federal Plaza, je vois qu'ils l'ont transmis en vitesse, c'est une de vos collègues qui l'a pris pour vous...*

— L'agent spécial Lorbeer, elle me l'a transmis hier soir. Merci pour l'attention docteur, je vais appeler Selma pour lui dire de sauter sur l'occasion.

— *Le siège de Weldon and Partners est au 3548, 7th avenue, dans Manhattan. Je ne sais pas où vous habitez mais, avec le métro, elle peut y être demain lundi à l'ouverture et avoir signé son contrat le soir même. J'ai laissé en urgence le dossier de mon patient à l'administration de Bellevue après avoir faxé un avis d'arrêt maladie à son employeur sur indication de la famille. Ils doivent être au courant que leur cadre*

est dans mon service pour soins. Excusez-moi de vous laisser, mais je suis sorti du travail après une nuit de garde, et je dois aller me coucher...

— J'ai moi-même du travail en cours, je vous remercie de l'opportunité. Je vais prévenir Selma. Bonne journée docteur, et merci pour le tuyau !

— *Je vous en prie, au plaisir de vous avoir rendu service, et bonne journée à vous aussi... »*

Vu la situation de l'emploi, procédé limite ou pas, c'était une piste pour Selma à ne pas négliger. J'ai appelé ma compagne, qui a sauté sur l'opportunité, n'étant pas étonnée que cette information vienne du docteur Peyreblanque en personne, un médecin passionné d'informatique qu'elle avait beaucoup apprécié pendant son contrat au Bellevue Medical Center. Cette opportunité professionnelle allait se révéler très intéressante, et pas seulement pour ma compagne...

Chad Sanders a été arrêté au domicile de Ralph, que nous avons embarqué dans une voiture de police pour ne pas dévoiler son statut de témoin, et participant volontaire au piège. Une fois dans les locaux du FBI, notre témoin nous a indiqué avoir reçu le kit incendie par des produits hypergolique en nous indiquant où il l'avait stocké, dans un box loué pour l'occasion. Il en avait aussi vendu, pour brouiller les pistes, à un groupe d'incendiaires liés à la pègre et qu'il avait contactés pour l'incendie de l'entrepôt de Rigley and Worthcott de Phoenix. Des incendiaires contre lesquels il a témoigné par la suite en échange d'une réduction de peine. Nous avons envoyé une équipe sur place et nous avons gardé notre témoin sous le coude pour prendre sa déposition, et lui demander la confirmation de l'identité de notre suspect :

« Relisez-bien tout ce que j'ai écrit et n'hésitez pas à corriger la moindre erreur de ma part. Votre avocat et votre juge d'application des peines en recevront une copie. Comme il s'agit d'une déposition sous serment, vous n'aurez pas à venir témoigner en personne devant un tribunal... »

— Faites voir... C'est exactement ça, il n'y a rien à changer. Je signe en bas ?

— Oui, s'il vous plaît... Avant de vous libérer, je vous demanderai de nous confirmer que le matériel et les produits que l'on a trouvé dans votre box sont bien ceux qui vous ont été confiés par Sanders...

— Pas de problème. J'espère que ces saloperies ne blesseront personne, il y a des bidons d'acide dans le lot... »

Effectivement, l'équipe de démineurs, envoyée sur place, a ramené plusieurs gallons de produits hautement réactifs, des bidons d'acide nitrique rouge fumant et des bidons d'hydrazine, en plus de deux douzaines de bouteilles en verre de laboratoire de grande capacité et de plaques de cuivre. Ralph nous a confirmé qu'il avait acheté, sur indication de Sanders, les plaques de cuivre à la même entreprise que celle qui fournissait le chantier de toiture sur lequel il travaillait, en payant en liquide avec des sommes d'argent qui lui avaient été remises par Sanders.

Le reste du matériel lui avait été confié par Sanders pour stockage, ce dernier ayant payé à son nom le box, Ralph nous a confirmé tout cela, en identifiant clairement le matériel en question, dans une nouvelle déposition sous serment. Chad Sanders n'a rien dit, et il demandait à voir son avocat à Boston avant de nous révéler quoi que ce soit. Avant de rentrer à New York, j'ai réglé la partie légale avec l'agent Williams. Nous avions quelqu'un sous le coude pour nous permettre de remonter toute la filière, et probablement impliquer une grande partie du conseil d'administration de Rigley and Worthcott. Restait à assurer la partie judiciaire :

« Normalement, ce sont nos collègues de Boston qui devraient assurer la suite de l'enquête au siège de cette société, ai-je expliqué. Nous tenons un suspect pris en flagrant délit, il aura du mal à

nier les faits. Je vais vous libérer de cette paperasse le plus vite possible, je n'ai pas encore réservé mon billet pour New York.

— Donnez-vous la journée de demain pour tout boucler tranquillement, on est dimanche aujourd'hui, j'ai un rapport urgent à envoyer le plus tôt possible, je ne pourrais pas vous donner un coup de main.

— Ça ira si je peux travailler ici demain. Ma collègue, miss O'Leary, va pouvoir prendre le premier avion demain matin. On a besoin d'elle à Federal Plaza pour surveiller des moyen-orientaux suspects qui s'intéressent un peu trop à l'aviation.

— Quoi, vous aussi ? »

Ce jour-là, j'ai fait la connaissance du fameux Phoenix Memo. Kenneth Williams était sur ce document depuis avril, et il comptait le faire partir à tout le FBI le plus vite possible. Ce qu'il m'a dit en privé ce jour-là confirmait ce que je craignais le plus à ce sujet :

« Nous sommes tous les deux sous serment, je peux vous dire ce que j'ai sur ce dossier vu que vous travaillez sur une affaire similaire. En gros, j'ai enquêté sur les milieux islamistes de Phoenix, et leur possible infiltration par des extrémistes. J'ai repéré plusieurs suspects, probablement liés à Al Qaïda, qui ont une attitude des plus alarmantes. Par les indicateurs que j'ai pu infiltrer chez ces gens-là, je sais, de manière sûre et après recouplement avec d'autres témoignages, que certains de ces extrémistes s'intéressent au pilotage d'avions afin de commettre des attentats avec. Le plus vraisemblablement en s'écrasant délibérément aux commandes de ces avions sur des cibles américaines de grande valeur, avec de fortes chances que ce soient des cibles sur notre territoire. Les appels récurrents au martyre de certains prêcheurs islamistes extrémistes m'ont conforté dans mon idée qu'ils ont retenu comme plan d'attaque celui de l'attentat suicide.

— Et vous alertez tout le monde au FBI pour qu'on garde un œil sur ces gens-là.

— Je recommande en priorité d'établir, pour surveillance, une liste mondiale des écoles d'aviation, en commençant par notre pays, afin de pouvoir mener à terme une surveillance préventive de ces établissements. Cela pour nous permettre de barrer l'admission à des formations de pilote aux suspects que nous aurions repérés. Comme votre Atta et ses complices, dont vous m'avez fait le portrait. Je vais transmettre mon document à l'unité du FBI chargée de la lutte contre les fondamentalistes dès que j'aurais fini de le rédiger. J'espère pouvoir ainsi sonner l'alarme. »

Le Phoenix Memo a été finalisé par Kenneth Williams le lundi 9 juillet 2001, et, après un accord rapide de ses supérieurs, transmis au quartier général du FBI à Washington pour suite à donner, avec transmission aux unités concernées. Il n'y a eu aucune suite de donnée, et aucune explication de ce fait... Le chef de l'unité spéciale du FBI chargée de la lutte contre les fondamentalistes islamistes, David Frasca, n'a pas donné d'explication à ce défaut de transmission, qui aurait pu donner l'alerte et permettre de coincer Atta et ses complices. Ou, du moins, de contrarier leurs plans de façon à rendre l'exécution des attentats du 11 septembre 2001 impossible.

Au même moment, Mohamed Atta était en Espagne. Il rencontrait Ramzy Binalshibh, un opérationnel d'Al Qaïda chargé de la coordination avec Ben Laden, pour prendre des nouvelles des préparations et confirmer l'attaque. Il est revenu aux USA le 19 juillet. Il aurait simplement suffi de lui refuser l'entrée sur le territoire des USA pour tout faire rater, une simple inscription comme suspect sur le système CLASS aurait permis de le refouler à la frontière.

Je ne suis pas du tout partisan d'une quelconque théorie de la conspiration mais je constate que sur ce point, une magnifique occasion de contrer Al Qaïda a été perdue. Je ne peux pas dire s'il y a eu, au plus haut niveau, une couverture volontaire du groupe Atta, à partir des indications biaisées des saoudiens, pour permettre officiellement aux saoudiens d'infiltrer ce groupe, ou un

ratage monumental suivant la loi de Murphy, mais le Phoenix Memo, qui aurait permis de sonner l'alerte et de contrer les plans d'Al Qaïda, a été purement et simplement enterré.

Et, contre toute attente, David Frasca a été promu par le président Bush après le 11 septembre 2001... Quelle logique y a t-il à tout cela ? Je pense qu'il y a plusieurs hypothèses possibles à cette promotion contre nature. La première, et la plus vraisemblable, c'est que la promotion de David Frasca n'a rien à voir avec le ratage sur le Phoenix Memo et le reste auquel son service a contribué. La seconde, c'est qu'il a été discrètement promu en échange de son silence. Soit il a menacé de tout dévoiler au *Washington Post*, soit Bush a pris les devants en lui faisant comprendre que s'il l'ouvrirait, ça irait mal pour lui, et en lui offrant une promotion pour acheter son silence. Honnêtement, aucune de ces trois hypothèses peut être validée à ce jour.

Plus personnel, alors que je finissais de régler les détails de mon enquête à Phoenix, Selma, ma compagne, décrochait le poste de l'administrateur système de Weldon and Partners en contrat à durée déterminée, le temps que la personne qu'elle remplaçait sorte de l'hôpital. Elle m'en a parlé à mon retour de Phoenix, cette opportunité de travail était vraiment inespérée. Selma n'était pas étonnée que ce soit le docteur Peyreblanque qui l'aie orientée sur cette piste :

« L'un des plus aimables des médecins de Bellevue, jamais impatient, toujours poli et respectueux avec le petit personnel. Il n'a jamais protesté quand je venais au plus mauvais moment pour reprogrammer son PC ou que j'ai pris une semaine de retard sur le plan de travail que j'avais prévu pour le déploiement de Windows 2000. En plus, il emmène souvent des petites douceurs qu'il fait lui-même au travail, j'en ai profité, j'ai même les recettes ! Cela ne m'étonne pas qu'il aie pensé à moi pour ce boulot.

— Il s'y connaît en informatique, à ce que tu m'as dit.

— Un peu selon ses dires, et j'ai vu qu'il a un bon niveau sur systèmes unix-like. Pour un non-professionnel, il se débrouille très bien ! Ce n'est pas lui qui t'appellera parce que tu as changé de place l'icône d'Internet Explorer sur le bureau, c'est reposant !

— Sinon, ton boulot, ça se passe bien ?

— Oui, je travaille sur les serveurs de réservation des plus grandes compagnies aériennes du pays. Ma présence tombait bien parce qu'une compagnie low-cost, USA Express, est en train de nous demander, en sous-traitance, l'installation d'une solution complète pour gérer eux-mêmes leurs réservations. Ils ont installé leur siège social dans une vieille ferme sur Long Island au lieu-dit North Shore Heights. On doit avoir fini le travail début décembre, et ils pensent me garder jusqu'à la fin de l'année. J'ai cru comprendre que le docteur Peyreblanque avait trouvé des complications à son patient, et que six mois d'hospitalisation ne seraient pas du luxe. Il est quand même passé sous un camion avec sa voiture, ça laisse des traces.

— C'est le cas de le dire... Je garde mes congés pour la fin de l'année, si nous arrivons à avoir un bébé, nous les prendrons pour les fêtes. On pourra passer voir mes parents et les tiens dans la foulée.

— Gardons plutôt notre argent pour le billet pour l'Alabama. Mes parents veulent venir voir où on habite à New York, ils passeront à l'occasion... Ton enquête à Phoenix, c'était comment, tu as coincé un suspect ?

— Un gros morceau, c'est visiblement l'organisateur des incendies qui a été arrêté. Je vais le voir la semaine prochaine à Boston pour l'interrogatoire. Il ne veut pas nous parler sans son avocat, logique... »

L'affaire Rigley and Worthcott venait de véritablement commencer. Chad Sanders avait consulté son avocat, et il avait décidé de négocier ses aveux. Il demandait au Procureur Fédéral de ne pas subir de peine de prison supérieure à dix ans en échange de tout ce qu'il savait, et il nous a

même dit que la SEC serait intéressée. C'était la court fédérale du district de Boston qui avait en charge le dossier, et son procureur fédéral, Dean Fergusson, m'avait reçu, en compagnie de Debbie, le 19 juillet 2001. J'avais décidé de plaider en faveur de Sanders, qui m'avait convaincu qu'il pouvait nous permettre d'avancer dans l'enquête plus facilement si nous le mettions de notre côté. Le procureur fédéral Fergusson m'a reçu dans son cabinet pour que je lui expose mes arguments :

« Monsieur le procureur, j'ai examiné le curriculum vitae de Chad Sander, et je peux vous assurer que cet homme n'a rien d'un criminel pur et dur, comme ceux de la Cosa Nostra, par exemple. Certes, il a 43 incendies criminels à son compte mais son attitude n'est pas celle d'un bravache qui fera tout pour nous résister. Il est diplômé d'une école de commerce, belle carrière dans la finance, il n'a visiblement pas agi de son plein gré, et il ne demande qu'à dénoncer ses commanditaires.

— Agent spécial Terlinghem, vous en voyez vraiment dans le cadre de votre métier, des gens dans ce genre ? Je pense que vous savez faire la différence entre un manipulateur et quelqu'un de sincère, sinon vous ne seriez pas venu me voir pour que je fasse preuve de clémence dans l'acte d'accusation.

— Je vous confirme que Sanders cherche exclusivement à se protéger, précisa Debbie. J'étais bonne en conduite d'interrogatoire à Quantico, et je peux vous assurer qu'il n'a rien de quelqu'un qui cherche à nous avoir au bluff. Sa demande est claire et raisonnable, il ne nous a strictement rien dit jusqu'ici, et il n'a pas du tout l'air de quelqu'un qui fera tout pour échapper à la prison. Pas du tout l'attitude d'un manipulateur qui veut nous mettre dans la poche.

— Il nous a demandé de saisir la SEC pour examiner les comptes de son entreprise, une attitude qui peut même s'avérer nuisible en ce qui le concerne, précisai-je. Je pense qu'on peut lui faire une fleur avec l'acte d'accusation.

— Moui.... reprit le procureur. On a comme motifs d'inculpation 43 incendies criminels, une fraude à l'assurance manifeste, le tout dans le cadre d'une conspiration criminelle. Agent Terlinghem, j'attends votre suggestion.

— La fraude à l'assurance, il n'en est pas bénéficiaire directement, voire pas du tout. Un bon avocat va nous pourrir le dossier avec un tel motif d'inculpation. Il n'y a pas de preuves convaincantes que Sanders ait retiré un gain financier direct ou indirect de ces incendies, ce qui n'est pas le cas de son entreprise. Je vous recommande d'abandonner ce motif d'inculpation.

— Un de moins... Reste les 43 incendies criminels, il y en a pour plus de 500 millions de dollars de dégâts, Aon RE et les autres assureurs vont être furieux si nous n'envoyons pas en prison un responsable.

— Encore une fois, Sanders n'a pas exécuté personnellement les incendies, et il a visiblement fait brûler les actifs de son entreprise sur ordre. Ce sont les donneurs d'ordres que l'on doit arrêter, il n'est qu'un lampiste.

— Et on aura rien si on charge l'acte d'accusation... 43 incendies sans mort d'homme ni dégâts à des propriétés autres que celles de son employeur, c'est 5 ans chacun, soit 215 ans de prison. Comme il a payé des incendiaires pour faire le sale boulot, on peut abandonner ça sur l'acte d'accusation. Je le garde quand même sous le coude au cas où il ne serait pas coopératif, mais s'il est convaincant, j'oublie. Reste la conspiration criminelle, il peut prendre dix ans sur ce seul motif, je le retiens. Après, le juge appréciera... »

Dès l'annonce de sa responsabilité limitée à la conspiration criminelle, Chad Sanders a tenu parole et fait des révélations par paquets de dix. Tout d'abord, le PDG de Rigley and Worthcott, Samuel Willcott, l'avait fait chanter compte tenu de ses problèmes de couple et de ses dettes de jeu, pour le pousser à organiser ce complot criminel, dans le but à la fois de permettre à sa société de se

débarrasser d'actifs peu rentables tout en récupérant des sommes importantes par le biais des polices d'assurance. Le schéma de l'opération, au niveau financier, était élaboré par Herbert Parnley, le chef comptable de Rigley and Worthcott, avec la complicité de Joshua Foster, le responsable des placements boursiers, plus Ira Collins et Derek Mac Lean, deux membres du conseil d'administration de Rigley and Worthcott, qui ont eu l'idée d'employer des produits inflammables hypergoliques, Mac Lean étant un ancien de Dupont de Nemours, section fabrication de carburants de fusées pour la NASA.

Le tout était adossé à toute une opération de manipulations de comptes pour effectuer de la dissimulation frauduleuse de passif et maintenir le cours du titre et le montant du capital avec le produit de la fraude à l'assurance. Quelques mois avant les affaires Enron et Worldcomm, la magouille des membres dirigeants de Rigley and Worthcott, confinée aux cercles policiers et financiers, n'allait pas tarder à éclater au grand jour. Mes collègues du bureau de terrain de Boston avaient été mis sur l'affaire afin d'arrêter le plus tôt possible les suspects, des demandes de mandats d'arrêt avaient été adressées à des juges compétents le vendredi 20 juillet 2001, quand je suis rentré de Boston à New York City en car, en compagnie de Debbie. Ma collègue partait en vacances la semaine suivante et Caitlin revenait début août :

« Le patron va être content de voir que tu as décroché le gros lot... commenta Debbie. Ça tombe bien que ça soit la veille de mon départ en vacances. Tu ne pars pas cette année, toi ?

— Selma et moi, nous voulons avoir un enfant sans trop tarder. Nous avons la trentaine tous les deux, et la biologie joue contre nous.

— Pas le meilleur moment, tu m'as dit qu'elle était au chômage.

— Elle a trouvé un emploi, mais à durée limitée. Avec la fin de la bulle Internet, les emplois comme le sien ne sont plus faciles à trouver. Elle compte profiter de son chômage pour élever notre enfant, et nous faisons des économies pour tenir un an ou deux sans qu'elle ait besoin de travailler. J'ai un emploi stable au bureau, ça va nous permettre d'avoir de quoi faire face pour les frais courants.

— Ça aurait été mieux qu'elle bénéficie des congés maternité d'un employeur, mais s'il n'y a rien d'autre... Mon frère a bien fait caissier dans un supermarché quand l'usine General Motors où il était chef de chaîne d'assemblage a fermé...

— Il a retrouvé du travail ?

— Oui, responsable logistique chez CSX Transportation, les chemins de fer. De l'organisation industrielle comme il sait faire, à régler les expéditions, les mouvements des trains, les demandes des clients. Moins plan-plan que quand il bossait chez General Motors, il préfère même son emploi actuel à celui qu'il avait avant...

— Tant mieux, j'espère que ça sera pareil pour Selma. Avec son expérience dans les réseaux informatiques, elle devrait bien trouver du travail. D'après de qu'elle m'a dit, le secteur repartira dans un an ou deux au pire...

— Mouais, la belle croissance des années Clinton est finie... »

Il n'y avait pas que d'un point de vue policier que ça n'allait pas fort. Pendant le week-end, Selma m'a même confirmé que le secteur du transport aérien était, lui aussi en grave crise. American Airlines venait d'aligner son troisième trimestre de perte successif, et elle allait finir l'année fiscale 2001 dans le rouge. United n'était pas non plus au mieux de sa forme, et le 11 septembre 2001 n'a fait que révéler une situation qui était déjà critique avant pour les compagnies aériennes. Bref, en cet été 2001, ce n'était pas gai. Et la météo était lamentable, il pleuvait en continu depuis fin juin sur toute la côte est...

Avec le recul, je sais maintenant que tout s'est joué en août 2001. Et j'ai ma part de responsabilité dans tout cela... En alternant avec les vacances de mes équipières et mon enquête à Boston, j'ai pu continuer à suivre Mohamed Atta et son groupe à travers Ahmed Ben Youssef. Le 31 juillet 2001, les services de l'IRS de Las Vegas obtenaient l'autorisation de procéder à une enquête approfondie sur les comptes de Sunlight Travels. David Levy et Roderick Mac Donald avaient passé les semaines précédentes à épurer les mouvements bancaires de l'agent de voyage, auxquels ils pouvaient avoir accès sans mandat pendant un mois au cas de dénonciation, mais sous la surveillance d'un juge, et ils avaient trouvé de quoi justifier une enquête approfondie. La notification officielle du contrôle fiscal à Ahmed Ben Youssef était fixée au 5 août 2001.

Entre temps, j'ai été mis sur une autre affaire d'escroquerie à l'assurance du fait que j'étais le seul agent disponible pour ce type d'enquête. Le NYPD avait lancé un de ses fins limiers, le lieutenant Piper O'Leary, la sœur aînée de ma collègue Caitlin, qui était nommée au Special Investigations Department du NYPD depuis peu. Le schéma de l'escroquerie consistait à vendre, en les faisant passer pour des obligations à terme, des parts d'assurance qui correspondaient en fait à des prises de risque sur des entreprises exposées à des pertes importantes possibles lors de leurs activités, comme le transport maritime dans des zones à forte piraterie et/ou météo aléatoire, le convoyage de fonds, les industries chimiques ou les sites hôteliers situés dans des pays à risque, comme la Jordanie. Avec ces titres, le rendement est important, de l'ordre de 15 % net par an, et assuré grâce aux primes d'assurance élevées des sociétés couvertes. Mais en cas de sinistre, le détenteur du titre peut tout perdre de son placement initial, voire pire car il est solidaire de jure pour le financement des conséquences du sinistre qu'il assure.

Ce genre de sport est réservé à des fonds de placement qui peuvent se permettre de perdre des millions de dollars du jour au lendemain sans se retrouver mis en faillite. Généralement, ce sont des cabinets spécialisés dans le placement sous forme d'assurance qui vendent ce genre de produit à très haut risque, avec des portefeuilles comprenant 80 % de parts d'assurance à faible risque pour 15 % de haut risque et 5 % de risque très élevé, afin de limiter la casse. Rare sont les particuliers et les petits fonds de placement à faire des achats de titres pareils, qui sont au placement financier ce que la roulette russe est au jeu de hasard.

C'était pourtant ce qui était arrivé à un petit cabinet de placement new-yorkais, Tellitt and Sons, qui avait acheté pour \$500 000 de titres à un courtier. Ces titres étaient adossés à un transporteur maritime spécialisé dans le transport de matières dangereuses, et ce qui devait arriver arriva : un des navires de cette compagnie a explosé à quai suite à une erreur de chargement, tuant son équipage et les dockers qui le chargeaient à ce moment-là, tout en ravageant une partie de l'infrastructure portuaire attenante. Le cabinet Tellitt and Sons était solidaire en cas de remboursement et il devait contribuer aux frais pour la modique somme de \$150 millions, cent fois son chiffre d'affaire annuel...

Le NYPD avait été saisi par la société d'assurance qui avait émis les titres, Munich RE pour ne pas la citer, et elle voulait assigner Tellitt and Sons pour défaut de garantie volontaire et insolvabilité frauduleuse. Le problème étant que le cabinet de courtage avait été victime d'un dol de la part d'un préteur fonds de placement étranger qui lui avait vendu les titres, et empêché une commission conséquente de \$50 000. Tellitt and Sons faisait essentiellement du placement tranquille pour des pères de familles, et ils s'étaient fait embobiner par un escroc.

Le soi-disant fond de placement, l'Albanian International Securities, avait existé pendant à peine un an avant de fermer discrètement ses portes. Les premiers résultats de l'enquête accréditaient la thèse du dol dont avait été victime Tellitt and Sons. Comme Munich RE était à

l'étranger, il nous fallait un mandat international pour avoir légalement communication de leurs mouvements d'argent relatifs à cette affaire, ce qui impliquait de passer par Interpol via le FBI. Le réassureur allemand avait retiré sa plainte contre Tellitt and Sons et il avait engagé une procédure pénale contre X pour escroquerie, constitution d'actifs fictifs et détournement de fonds. Tellit and sons avait porté plainte contre X pour escroquerie et abus de confiance par dol.

Le problème dans ce genre d'affaires consistait à retracer les mouvements d'argent... Naturellement, les escrocs avaient soigneusement brouillé les pistes même si, au final, les titres étaient signés et légalement enregistrés au nom de Tellitt and Sons. Ce jour-là, à Federal Plaza, les avocats des deux parties sont venus pour faire le point sur le dossier, en compagnie de Piper O'Leary, qui menait l'enquête pour le NYPD :

« Linda, je ne te présente pas ton collègue, vous vous connaissez... L'agent fédéral Donovan Terlinghem, chargé de l'enquête pour le FBI. Don, je te présente maître Linda Patterson, du cabinet Woodman, Forrester, Sawyer, Carpenter and Joiner, qui représente monsieur Avery Tellitt, et maître Brandford Haynes, de General Business Legal Services, représentant de Munich RE pour l'Amérique du nord. Nous sommes ici pour faire le point sur la procédure en cours. Don, je crois que le procureur fédéral a jugé la procédure recevable, tu peux donc lancer l'enquête si j'ai bien suivi.

— Tout à fait, je vous confirme que le FBI est officiellement chargé de l'enquête depuis hier après-midi, en coopération avec le Special Investigations Department du NYPD. J'ai fait une demande de mandat d'amener auprès d'Interpol pour pouvoir obtenir les listings de vente des titres de Munich RE aux USA à partir des séries détenues par Tellitt and Sons. Maître Haynes, vous m'avez confirmé par écrit que les titres de Tellitt and Sons étaient panachés sur plusieurs de vos points de vente habituels aux USA.

— C'est exact. Munich RE a des contrats de diffusion avec des cabinets de courtage spécialisés dans la revente de parts de police d'assurance, qui sont des professionnels chargés de sélectionner la clientèle en fonction de leur solvabilité. Nous avons des contractants dans tout le pays : New York City, Atlanta, Dallas, Chicago et San Francisco. Les clients sont connus, et nous pouvons leur faire confiance.

— Dans ce cas-là, quelle explication avez-vous au fait que des titres à très haut risque se retrouvent entre les mains de personnes peu au fait des subtilités de l'assurance ? demanda maître Patterson. Toutes les opérations sont tracées vous m'avez dit...

— Il y a la possibilité pour nos clients de revendre les titres que nous leur avons cédé à des tiers, mais dans certaines limites... 15 % du montant total des titres détenus par le client, dans le cadre de contrats de catégorie X, comme celui de Tellitt and Sons. Plus la catégorie est haute, plus les possibilités de revente sont réduites. Le client peut faire ainsi des bénéfices avec des commissions sur les ventes et limiter les risques à sa charge.

— Expliquez-moi cette histoire de catégories, demandai-je. C'est en fonction du niveau de risque assuré.

— Tout à fait. Il y a cinq niveaux : L, pour lowest risk (*le plus faible risque*), souvent des contrats d'assurance habitation de particuliers, jeunes, habitants dans de beaux quartiers, ou des commerces de proximité bien gérés. R, pour Reduced Risk (*risque réduit*), une bonne partie des contrats des particuliers et une bonne partie des entreprises de services. A pour Average (*moyenne*), cela représente en nombre d'unités 50 % des contrats, et il y a tout le monde, vous en tant que particulier, et une grande partie des industries et services. Après, vous avez H pour High (*élévé*), c'est le rang dans lequel la plupart des entreprises de transport sont situées, comme les compagnies aériennes. Et le dernier niveau : X, pour Exceptionnal (*exceptionnel*). Là, c'est tout ce

qui est activités à risque. Et à l'intérieur de chacune de ces niveaux, vous avez cinq rangs, pour moduler plus finement la notation des risques, suivant une note de 1 à 5, 5 étant le risque le plus élevé. Gulf Special Duties Transportation, l'entreprise dont monsieur Tellitt a acquis une part de la police, est classée X3, l'une des plus hautes notes possibles pour des entreprises de transport. Les notes X4 et X5 ne sont attribuées qu'aux entreprises de production d'énergie ayant des barrages ou des centrales nucléaires, ou aux très grosses usines chimiques. Pour vous donner une idée, la centrale nucléaire de Three Mile Island, gérée par Consolidated Edison, est la seule centrale atomique en X5 du continent nord-américain du fait de son accident en 1979. Toutes les autres sont en X4, il n'y a guère que les vols de fusées commerciales que l'on classe en X5, à cause du coût de la perte des satellites qu'elles transportent et les conséquences d'une explosion accidentelle de la fusée sur son pas de tir. Il n'y a guère que les gouvernements et les très grosses multinationales qui achètent des contrats d'assurance en X5.

— Revenons à notre affaire. Vous avez donc des titres à haut risque qui sont revendus. Si je ne m'abuse, il doit y avoir une obligation de conseil pour l'acheteur, vu le caractère particulier du titre vendu.

— Tout à fait. C'est très encadré par la SEC, et il y a obligation d'enregistrement du client final dans un registre spécial. C'est comme ça que nous avons retrouvé monsieur Tellitt. De ce côté-là, l'opération a été légalement menée.

— Mon client a témoigné sous serment sur le fait que la brochure de la SEC, qui doit accompagner obligatoirement ce type de vente, ne lui avait pas été remise par le courtier qui lui a revendu les \$500 000 de parts classées X3... précisa maître Patterson. Il a été démarché par une société soi-disant étrangère, cette fameuse Albanian International Securities, qui a conclu la vente pour lui. Comme il n'y a pas l'obligation de noter sur les titres le nom des intermédiaires, Munich RE ne peut les tracer.

— Ce sera mon travail dans les semaines qui vont venir. Monsieur Haynes, dès que le juge aura délivré le mandat, vous recevrez la réquisition pour les pièces comptables concernant les ventes des titres concernés. J'effectuerai les contrôles en compagnie de mes collègues de la SEC et je vous tiendrai au courant. Le lieutenant O'Leary, ici présente, va me transmettre les portraits des suspects. J'interrogerai les employés de vos contractants au cas où ils les auraient vus, mais je pense que les types qui ont monté cette affaire savent s'y prendre. Maître Patterson, je vous confirme qu'aucune poursuite pénale n'est retenue contre votre client depuis que, lors de la conciliation, Munich RE a retiré sa plainte contre Tellitt and Sons, qui est désormais victime, tout comme Munich RE. Afin de vous garantir les droits de la défense, je vous tiendrai personnellement au courant de chaque étape de l'enquête, dans la mesure des possibilités légales qui me sont permises. Je vous invite à me contacter pour tout point ou toute précision concernant ce dossier... Maître Patterson, maître Haynes, merci à vous d'être venus... »

La partie Interpol risquait d'être la plus longue, et elle était inévitable pour que les éléments de preuves fournis par Munich RE soient recevables devant un tribunal. De plus, la loi allemande imposait, dans le cadre d'une réquisition de documents comptables d'une entreprise, qu'un jugement d'une cour fédérale allemande soit prononcé à titre d'exequatur de la demande de la cour étrangère via Interpol. Je devais aussi contacter l'ambassade d'Allemagne à Washington pour avoir un contact avec leurs services, afin d'avoir un interlocuteur pour me tenir au courant de l'évolution de la procédure, côté allemand. Une affaire qui démarrait bien...

Le 6 août 2001, j'ai eu un appel de la part de mes collègues du FBI de Las Vegas. Notre informatrice chez Sunlight Travel les avait appelés en urgence pour leur signaler que son patron, qui devait rentrer de Floride dans la journée du 6 août, avait laissé un message sur le répondeur de son

entreprise pour dire qu'il avait une affaire urgente à régler depuis l'Arabie Saoudite, et qu'il ne reviendrait que dans une semaine. Mes collègues de l'IRS sont passés pour rien, sauf pour signifier à Ahmed Ben Youssef le fait qu'il avait un délai de carence de 15 jours pour se présenter dans leurs locaux pour notification du contrôle fiscal qu'il allait subir...

J'avais mon équipe au complet, avec une nouvelle enquête sur le dos en plus de l'affaire Rigley and Worthcott, et je devais gérer tout ça au mieux. J'ai pu savoir qu'Ahmed Ben Youssef était en déplacement professionnel à Orlando le 3 août 2001, et qu'il avait appelé depuis l'aéroport. Le problème était de savoir ce qu'il était vraiment sensé faire à Orlando, et aussi de voir s'il n'avait pas pu croiser Mohamed Atta, ou un quelconque membre de son groupe. Le problème étant aussi que nous étions bloqués sur cette enquête, Caitlin, Debbie et moi :

« Le temps nous est compté, nous sommes le 7 et nous n'avons rien pu faire pour contrer ces types. Ben Youssef est parti je ne sais où, plus personne ne surveille Atta et les autres, et si nous voulons passer par un juge, ce serait non seulement le meilleur moyen de nous faire barrer à nouveau par les saoudiens, mais avec le risque d'avoir un blâme en direct de Washington pour abus de procédure... Si quelqu'un a une idée, je suis preneur.

— Pour Ben Youssef, on peut toujours suivre ses mouvements par notre indic à Las Vegas, pointa Debbie. Elle ouvre le courrier, elle a les relevés bancaires de Sunlight Travels avant tout le monde, elle peut continuer à nous informer.

— Reste Mohamed Atta et les autres, pointa Caitlin. On ne peut guère le suivre qu'à posteriori, quand j'ai la transmission de ses relevés de compte bancaire dans le cadre de la surveillance que l'on exerce toujours sur lui. Pareil pour Ziad Jarrah, Marwan Al-Shehhi et Hani Hanjour... On sait où ils sont après coup...

— C'est quoi leur dernières dépenses ? demandais-je.

— Tous des billets d'avion, au départ de Washington, Boston et Newark, et à destination de Los Angeles ou de Washington... précisa Caitlin. On a les compagnies, American Airlines et United Airlines, mais rien de plus. Par contre, au retour, ils passent tous à Las Vegas quand Ben Youssef y est...

— Des billets d'avion... J'ai une idée pour avoir plus d'infos, mais je vous en parlerai en privé plus tard, si ça se concrétise... »

Compte tenu de la situation, j'avais eu l'idée de mettre à contribution Selma, ma compagne. Comme tout couple normalement constitué, nous parlions souvent du travail à table, dans les limites de nos confidentialités professionnelles respectives. Ma compagne me parlait de ses gros serveurs sous Unix ou eServer d'IBM, et des progiciels développés à façon pour les clients. C'était une période faste pour cette compagnie, entre les mutations de certains de leurs clients vers de nouveaux systèmes matériels et logiciels, et des développements de véritables réseaux d'ordinateurs à travers le pays afin de pouvoir avoir non seulement des redondances pour des raisons de sécurité, mais aussi de pouvoir gérer la vie des compagnies au plus près des centres opérationnels. Ce soir-là, j'ai posé à Selma une question de confiance très délicate :

« Chérie, dans le cadre de ton travail, tu as un accès libre à tous les systèmes informatiques de ton entreprise. Je veux dire, si tu fais des manipulations de données, personne ne te demandera ce que tu fais.

— C'est mon boulot même, je suis administrateur système, et je dois pouvoir accéder n'importe où pour pouvoir réparer immédiatement tout problème matériel ou logiciel... Don, dis-moi tout de suite quelle est l'idée que tu as derrière la tête, ça ira plus vite.

— Les réservations de billets d'avion. Tu as accès aux données de deux des plus grosses compagnies du pays, American et United.

— Trois. Delta a un contrat chez nous. C'est pour ton boulot, non ?

— Oui, j'aurai besoin de toi pour un coup de main, mais tu peux me dire non, je comprendrai et je ne te poserai pas deux fois la question. J'ai des suspects qui voyagent en avion, ils préparent probablement un sale coup, et je ne peux savoir où ils sont qu'en suivant leurs dépenses à la trace à travers leurs relevés bancaires. Si je pouvais avoir leurs réservations de billets d'avion au moment où ils les font, ou peu de temps après, ça me permettrait d'anticiper. C'est parfaitement illégal sans mandat, je ne te forcerais pas et je prendrais tout sur moi si tu te fais prendre, tu plaideras le chantage pour te disculper...

— T'en fais pas Don, on n'en arrivera pas là. Les gars qui bossent avec moi sont tous des pros de l'info, et on se couvre entre nous pour tout ce qui est utilisation réelle des ordinateurs... Je ne dis rien pour les sites de cul qu'ils vont voir sur Internet pendant les heures de boulot, ou les vérifications des réservations de billets d'avion des ex ou des belle-mères, qu'ils font en douce. Ils me couvriront pour un petit coup de main au FBI. Ils savent que tu bosse au bureau.

— Je peux compter sur leur discréction ?

— Ils m'ont à la bonne, et je dis rien quand ils glandent au bureau. Je fais même le guet pour qu'ils aient le temps de planquer leur partie de poker en cours quand un boss décide d'aller en salle des serveurs pour voir ce qui se passe. Faire une extraction de données en douce pour le FBI, ça ne va pas les déranger. Il me faut le nom de tes types, et je te les trouve. Je peux même lancer une routine de vérification automatique qui me fera un log en temps réel. C'est un module qui est employé pour tout ce qui est programmes de fidélité clients, je peux le programmer pour réagir à tes suspects et enregistrer son log automatiquement dans mon répertoire personnel.

— Tu es formidable chérie ! Pour éviter les faux positifs, j'ai même leurs coordonnées bancaires, je te mets tout ça par écrit.

— Fais-moi confiance, tu auras tes données en temps réel. Ça ne fait rien si je t'envoie ça sur ta boîte aux lettres perso ? Tu peux la consulter au travail ?

— J'ai un accès Internet depuis peu dans mon bureau, on se le partage, Cate, Debbie et moi, pour les besoins du travail. Elles seront au parfum... Je te mets le nom de mes types à surveiller... J'y pense, si tu peux m'avoir aussi la liste des passagers de chaque vol qu'ils empruntent, on ne sait jamais...

— Aucun problème, j'ai juste un démon à programmer en dix minutes, ça sera vite fait et personne n'y verra rien ! »

Grâce à cette mesure simple que personne n'avait eu l'idée, ou plutôt, la possibilité, de mettre en œuvre avant, j'ai pu suivre à la trace, tout au long du mois d'août, les mouvements de Mohamed Atta et de ses complices. Sans rien pouvoir faire de plus...

À suivre...

— 3 —

Pendant le mois d'août 2001, les pirates de l'air se sont beaucoup déplacés. Grâce à la surveillance illégale de ma compagne, j'ai pu suivre leurs mouvements. Fait important, jusqu'à fin août 2001, ils ont pris deux séries de vols pour leurs repérages : les quatre vols qui ont finalement été détournés le 11 septembre 2001 mais, plus intéressant, une série de vols qui partaient de la côte est une heure après les autres vols détournés. Parmi eux, un vol de Delta Air Lines au départ de Boston. Le 12 septembre 2001, collés avec du ruban adhésif sous le siège d'un 767-300 de cette compagnie, cloué au sol à Boston Logan et qui aurait dû assurer un des vols qui était prévu par les pirates de l'air en "second choix", cinq cutters de tapissiers ont été trouvés sous les sièges de la première classe par une équipe de maintenance...

Je reste convaincu que la véritable attaque aurait dû avoir lieu début octobre 2001, et que le 11 septembre était une opération de rechange. Ce qui pose la question de savoir pourquoi les pirates de l'air ont décidé de changer leurs plans ou, plus prosaïquement, qui les a averti qu'ils risquaient d'être prématurément découverts s'ils attendaient jusqu'à la date initialement prévue... J'ai ma petite idée à ce sujet, je vous en parlerai plus tard.

Plusieurs événements ont à coup sûr pressé les terroristes d'Al Qaïda, et tout a eu lieu en ce mois d'août 2001. Le mercredi 8 août 2001, Ahmed Ben Youssef est rentré d'Arabie Saoudite et il a résidé dans son appartement de fonction à Las Vegas. Mohamed Atta était présent dans la même ville le jeudi 9, où il est arrivé en prenant un vol en provenance de Washington. Le 13 août 2001, mes collègues de l'IRS ont signifié au chef d'entreprise saoudien l'ouverture de son contrôle fiscal détaillé à l'ouverture de son entreprise... Je n'ai su ce qui suit qu'après le 11 septembre 2001, à l'occasion de mon passage devant la commission d'enquête PENTTBOM, la première à avoir enquêté sur les attentats du 11 septembre 2001 juste après les attaques: le 16 août, Zacharias Moussaoui, suivi de façon attentive par mes collègues du bureau de terrain de Minneapolis car il était soupçonné de préparer des attentats terroristes, était arrêté suite à sa tentative d'obtenir des heures de vol sur simulateur de Boeing 747-400 à une école de pilotage professionnelle.

Son attitude suspecte à cet égard et le fait qu'il était resté aux USA au-delà de la période de validité de son visa ont permis de l'arrêter. Le problème, c'est que pour enquêter sur lui, il fallait un mandat délivré par la Foreign Intelligence Surveillance Court (*Cour de Surveillance du Renseignement Étranger*), une juridiction spécialisée dans les affaires de contre-espionnage et de

lutte anti-terroriste. Malgré l'insistance de mes collègues, l'agent fédéral Coleen Rowley et l'agent fédéral Harry Sammit, le mandat FISA (*A pour Act, au sens d'acte légal, à la place du C de Court*) n'a été délivré qu'après le 11 septembre 2001, laissant des informations importantes en dormance sur le disque dur du portable détenu par Moussaoui... Informations qui comprenaient les plans habituels d'utilisation d'avions d'épandage agricole, et un simulateur de vol. Plus, parmi ses affaires, des manuels de pilotage d'avion gros porteur...

La question qui reste posée est de savoir quel a été le rôle de Moussaoui dans toute cette histoire. L'hypothèse initialement avancée était qu'il agissait seul, en franc tireur. Très douteux à mon avis parce qu'il a reçu des fonds par virement bancaire de la part de Ramzi Binalshibh, un des financiers des attentats du 11 septembre 2001. Autre hypothèse, il était un remplaçant prévu pour un des membres du groupe. Douteux, vu qu'il n'a pas été appelé, ni même contacté par Mohamed Atta après que le vingtième pirate de l'air présumé aie été refoulé à la frontière. Une troisième hypothèse veut qu'il aie été envoyé pour préparer une attaque terroriste postérieure à celle du 11 septembre 2001. Thèse plausible, mais qui est aussi contestable : Moussaoui a agi seul aux USA, entre février et août 2001. Il a pris 57 heures de leçons de pilotage à l'Airman Flight School de Norman, Oklahoma, école qui a été visitée début juillet 2000 par Mohamed Atta et Marwann Al Shehhi qui ne s'y sont pas inscrits, préférant la Floride.

Puis, toujours seul, Moussaoui a tenté de s'inscrire à la Northwest Aerospace Training Corporation, une école professionnelle liée à Northwest Airlines, à Minneapolis. C'est là qu'il a été arrêté suite à son histoire de visa d'étudiant ayant expiré, mes collègues de Minneapolis ayant sorti ce prétexte pour le mettre hors d'état de nuire, ils le suivaient depuis le 13 août, suite à la dénonciation de son instructeur de pilotage à la Northwest Aerospace Training Corporation, qui trouvait son niveau technique insuffisant pour piloter un avion de ligne (il n'avait même pas une licence de pilote privé élémentaire), et son attitude plus que suspecte (il avait payé les \$6 800 de la formation en liquide).

Ma conviction est que Moussaoui a été envoyé sur place par Al Qaïda pour servir de leurre, afin d'attirer le FBI sur une fausse piste, tout comme l'avion d'épandage agricole que Mohamed Atta a tenté d'acheter. Comme par hasard, il y avait aussi des informations concernant le pilotage d'avions d'épandage agricole sur l'ordinateur de Moussaoui... A posteriori, je pense que quelque chose a cloché avec lui. Je pense qu'il aurait dû attirer l'attention sur lui pendant trois semaines-un mois avant d'être pris à cause de son attitude, dégageant ainsi la piste pour l'équipe Atta. Il a vraisemblablement été arrêté trois semaines trop tôt après avoir commis l'erreur de ne pas s'occuper de son visa. Et c'est un élément qui a dû décider le groupe Atta à agir le 11 septembre 2001 au lieu d'attaquer quinze jours-trois semaines plus tard.

Alors que Moussaoui était sur le point de se faire arrêter, je me suis rendu à Orlando, en Floride, le 14 août 2001 sur l'intuition que le départ précipité d'Ahmed Ben Youssef vers l'Arabie Saoudite depuis cet aéroport avait une raison bien précise. J'ai pris rendez-vous avec les responsables de la sécurité de cet aéroport pour voir ce qui avait bien pu se passer pendant le laps de temps où Ahmed Ben Youssef était présent sur place. Il y avait quatre heures à examiner pendant lesquelles l'homme d'affaires saoudien était arrivé en provenance de Washington, avait soudainement changé son billet de retour vers Las Vegas pour un aller simple vers Riyad par le premier vol disponible. Quelque chose s'était passé, et je me devais de savoir de quoi il s'agissait.

J'ai pu obtenir un mandat facilement du fait qu'Ahmed Ben Youssef était désormais la cible d'un contrôle fiscal de l'IRS sur soupçon de fraude. De ce fait, tous ses mouvements pouvaient faire l'objet d'une surveillance par le FBI, une pierre deux coups... Ce jour-là, à l'aéroport d'Orlando, Rupert Evans, le responsable de la sécurité, nous a reçus. Dès réception de la copie de notre mandat

par fax l'avant-veille, il avait mis sur le coup son équipe d'analystes de sécurité pour éplucher tous les enregistrements de Ben Youssef et des gens qu'il avait rencontrés. Ce jour-là, je n'étais pas venu pour rien. Rupert Evans avait bien tracé les mouvements de Ben Youssef, et ce dernier avait, de toute évidence, un comportement suspect :

« Votre fraudeur au fisc est arrivé par le vol de Las Vegas à midi, on le voit ici débarquer. Normalement, un passager qui arrive dans un aéroport a, comme comportement habituel, celui de quitter les lieux dès que possible pour se rendre à destination. Or, là, il semblerait que la destination de Ben Youssef, ça soit l'aéroport lui-même. Vous savez s'il avait réservé en ville ?

— Une chambre au Hyatt Regency de l'aéroport pour la nuit... précisa Debbie en contrôlant ses fiches. Il devait repartir pour Las Vegas le lendemain.

— Nous sommes convaincus qu'il avait un rendez-vous ici, précisai-je. Reste à savoir avec qui, et pour quelle raison...

— Ce ne sera pas évident, reprit Rupert Evans. Il apparaît sur les caméras de surveillance de la zone commerciale de l'aéroport, à un restaurant où il prend un déjeuner, après avoir consulté les arrivées. On le voit ensuite au débarquement du vol Virgin Atlantic en provenance de Londres. Il attend clairement quelqu'un en provenance de Londres, mais la personne ne vient visiblement pas.

— Est-ce qu'il y a eu un incident quelconque entraînant l'arrestation d'un des passagers de ce vol, quel qu'en soit le prétexte ? demandai-je.

— J'ai vérifié : on a un Mohamed Al-Kahtani, originaire des Émirats Arabes Unis, qui a été refoulé par l'immigration sur la base d'une insuffisance de ressources prouvées, d'une absence d'adresse de résidence déclarée aux USA et de la détention d'un billet ne comportant qu'un aller simple pour Orlando depuis Londres. Toutes les caractéristiques d'un émigrant clandestin. J'ai la bande de la zone sécurisée... »

Le responsable de la sécurité nous a ensuite passé une bande montrant le dénommé Al-Kahtani en train d'argumenter avec un officier de l'immigration qui, visiblement, ne se laissait pas convaincre. Au bout de quelques minutes, deux autres officiers des services de l'immigration sont venus embarquer Al-Kahtani pour l'interroger. Rupert Evans nous a précisé :

« La procédure classique a été appliquée : interrogatoire, fouille, détention provisoire puis expulsion vers le lieu de départ présumé. Il détenait un passeport émirati, il a été transféré à Miami en 24 heures puis expulsé par le premier vol vers les Émirats Arabes Unis, le 5 août. Motif : suspicion de tentative d'immigration illégale... »

— Nous aurions pu l'interroger nous-mêmes pour en savoir plus, dommage... commentai-je. Et Ben Youssef ?

— Ne voyant débarquer personne, il a demandé à une des hôtesses du vol Virgin Atlantic des renseignements. Visiblement, l'information qu'il a eue ne semble pas le satisfaire, il se précipite vers la sortie. Et là, il parle brièvement à un inconnu, qu'il semble parfaitement connaître. Peut-être que vous le connaissez... »

L'inconnu en question était Mohamed Atta... La discussion a été brève, et Mohamed Atta a appelé ensuite quelqu'un avec un publipHONE pendant que Ben Youssef allait au comptoir d'American Airlines. Il réservait visiblement un vol en urgence. Rupert Evans nous a ensuite confirmé la destination de Ben Youssef :

« Il a pris le premier vol d'American Airlines à destination de New York JFK, puis un vol en correspondance vers Londres Heathrow avant de continuer sur Riyad par un vol de British Airways. Avant, il a passé un appel depuis un publipHONE.

— Est-ce que vous avez pu avoir les numéros appelés par Ben Youssef et notre suspect ? demanda Debbie. Je suppose que vous pouvez avoir accès aux journaux d'appels des publipHONES

sous votre juridiction sur simple demande aux compagnies concernées, comme la loi fédérale sur la sécurité des aéroports le permet.

— J'ai fait ça... J'ai un appel de votre Mohamed Atta à un appartement à Lauderdale By The Sea, en Floride, ligne ouverte au nom d'un dénommé Ziad Jarrah, qui est locataire de l'appartement, selon la propriétaire que j'ai eue au bout du fil. Par contre, pour l'appel de votre Ben Youssef, j'espère que vous avez l'attorney general de votre côté, parce que sans cela, vous risquez gros... »

L'appel était à destination de l'ambassade d'Arabie Saoudite, à un numéro interne qui n'était, ni plus, ni moins, que celui du prince T..., le responsable local des services secrets saoudiens. Il nous l'avait laissé pour que nous puissions éventuellement le contacter directement si nous avions des informations prioritaires le concernant, en tant qu'agents du FBI. Naturellement, nous ne nous sommes pas empressés d'utiliser cette facilité, Debbie, Caitlin et moi... Ce premier accroc visible au plan d'Al Qaïda devait, nous le pensions, permettre de ruiner les projets des futurs pirates de l'air.

Malheureusement, cela n'a pas été le cas et, pire, je pense que cela a facilité le choix de la date du 11 septembre 2001 pour le jour des attaques. Comme la contribution de ma compagne à l'enquête se faisait sur des bases illégales, je ne pouvais pas communiquer les résultats qu'elle obtenait à mes collègues par la voie officielle. C'est pour cela que j'ai invité Caitlin et Debbie chez moi à Brooklyn le dimanche 19 août 2001 pour partager les résultats que Selma avait collectés. C'était très intéressant, et cela nous a permis de voir quels avions ont été ciblés par les terroristes :

« J'ai en tout et pour tout huit vols différents qui sont pris par les suspects que Don m'a signalés, expliqua-t-elle. Du côté d'American Airlines, j'ai les vols 11, 77 et 215. J'ai aussi deux vols de Delta, le 735 et le 1844, un vol d'US Airways, le 149, et les vols United 93 et 175. Points communs : tous au départ d'aéroports de la côte est à destination soit de Los Angeles, soit de San Francisco. Et il y a deux groupes de vols en fonction de l'horaire de départ : un groupe pour huit heures du matin, et un groupe pour neuf heures du matin. Don, faudra que tu essaye de revoir ton expertise en aviation, mais ça ressemble beaucoup à la préparation d'une attaque concertée.

— Avec deux heures possibles de prévues, un plan principal et un plan de secours... pointa Debbie. Ils ont préparé leur coup.

— Selma, qu'est-ce que l'on a comme réservations à ce jour ? demandai-je. Et, surtout, quels vols ont déjà été employés ?

— Pour les vols déjà empruntés, j'en ai deux qui l'ont été par Mohamed Atta : AA 11 le jeudi 9 août et Delta 735 le 12. Ziad Jarrah a pris les vols United 93 le 7 août et US Airways 179 le 11. Hani Hanour a volé sur les vols Delta 1844 et American Airlines 77. Enfin, Marwan Al Shehhi a pris les vols AA 215 le 5 et United 175 le 10. Ils ont des réservations sur ces mêmes vols à plusieurs reprises, séparément, d'ici la fin du mois. Tous en première classe...

— Normal, pour un détournement d'avion, ils se mettent le plus près possible du poste de pilotage, fit judicieusement remarquer Caitlin. Tant que j'y pense, Selma, est-ce que tu as les horaires de décollage de ces vols ?

— Voilà les deux groupes : American Airlines 11 : Boston Logan à 7h45, American Airlines 77 : Washington Dulles à 8h10, tous à destination de Los Angeles. United 93 : Newark international à 8h02, à destination de San Francisco. United 175 : Boston Logan à 8h00 pile, destination Los Angeles. Après, pour le groupe de neuf heures : American Airlines 215, New York Kennedy Airport à 9h05, destination Los Angeles Delta 735, même aéroports de départ et d'arrivée, 8h55. Delta 1844 : Newark international à 9h01, pour San Francisco. US Airways : Vol 149 au départ de Baltimore-Washington International pour Los Angeles, départ à 9h11. Ils ne vont pas en détourner huit d'un coup, quand même ?

— Non, ils vont forcément choisir un des deux groupes, commentai-je. Ils ne peuvent pas se permettre de faire deux opérations à une heure d'intervalle, la seconde n'aurait aucune chance de réussir. Ils vont forcément en choisir une des deux, reste à savoir laquelle. Et ça, je ne peux pas le dire sans l'avis d'un spécialiste.

— J'ai une idée, pointa Caitlin. Je pense qu'ils ont dû tenter le coup avec tous leurs effectifs ou, du moins, les gens qu'ils pouvaient amener avec eux pour repérer les lieux. Si on a la liste complète des passagers, on peut voir, d'un vol à un autre, ceux qui ont le même nom, et qui ont été assis ensemble en première classe. Ça nous fait des éléments de discrimination suffisants pour voir combien ils sont, exactement, et essayer de les repérer pour avoir leurs noms.

— Bonne idée ! répondis-je. Mais il faudra que tu fasse ça en dehors des heures de bureau, en n'emportant surtout pas les documents de Selma. Elle les a sortis de chez son employeur de façon illégale.

— Compris, je traite ça discrètement, et je te donne les résultats dès que possible... »

Sur les mêmes vols, les pirates de l'air avaient fait des réservations jusqu'au 20 septembre 2001, avec en alternance les vols du groupe de neuf heures et ceux du groupe de huit heures. Je cherchais une cohérence à ces choix et il me fallait l'avis d'une spécialiste. J'ai pris rendez-vous le mercredi 22 août avec maître Ayleen Messerschmidt, avocat inscrite au barreau de l'État de New York, et pilote de chasse au 611th fighter squadron de l'Air National Guard du New Jersey.

Je l'ai retrouvée dans son cabinet d'avocats, au 69e étage de l'Empire State Building, en train de discuter ferme à son bureau avec deux de ses collègues : maître Sarah Jane Berringsford, que je connaissais déjà, petite brune austère vêtue d'une longue robe noire sans la moindre fantaisie, et maître Linda Patterson, une grande rousse athlétique, plus grande que moi, adepte du jean et de la chemise à carreaux façon trappeur, que j'avais déjà vue dans le cadre du travail. La conversation portait sur un dossier professionnel que maître Patterson tentait de repasser à ses collègues, avec une raison plus que valable, et sérieusement argumentée en droit :

« ...Marty a fait le rapport médical pour les coups et blessures de notre plaignante et si le défenseur creuse un peu et constate que je vis maritalement avec lui, il va plaider la collusion et notre preuve tombera à l'eau. Sarah, je sais que tu n'es pas une pénaliste, comme moi, mais il faut que ce soit quelqu'un d'autre que moi qui passe ce dossier à l'audience. Leeny est occupée avec un dossier civil, je lui aurai bien passé... »

— Linda, je comprends ton argument mais je ne sais plus où donner de la tête avec tout ce que j'ai comme travail. Nous sommes à un mois et demi de la fin de l'année fiscale et les dossiers de fusion d'entreprise tombent par paquets de douze ! Ton argumentaire est valable, mais je ne peux pas reprendre ton dossier en cours...

— Linda, je vais m'arranger pour reprendre ton dossier pénal, je ferais des heures sup s'il le faut, mais on ne peut pas flinguer ce dossier de violences conjugales. Ce type est multirécidiviste, il faut le coincer... Excusez-moi, j'ai un rendez-vous... Je vous présente l'agent fédéral Donovan Terlinghem. Don, vous avez déjà vu ma collègue Sarah Jane Berringsford sur une autre affaire, je vous présente ma collègue, maître Linda Patterson. C'est la pénaliste et la plus grande de notre groupe, vous la verrez peut-être un jour devant une cour fédérale... Les filles, j'en ai pour cinq minutes et je reviens. »

Le travail était visiblement intense au cabinet d'avocats Woodman, Forrester, Sawyer, Carpenter and Joiner ce jour-là. Je suis passé pas loin de la pause de midi et maître Messerschmidt m'avait prévenue qu'elle me recevrait entre deux portes, dans le local de la photocopieuse. Je lui avais déjà exposé mon problème au téléphone avant de venir :

« J'ai vu les paramètres que vous m'avez communiqués, et je peux vous dire que, pour une attaque-suicide, comme vous semblez le penser autant que moi, c'est parfaitement cohérent. Je vois le scénario comme cela : les avions sont détournés une fois en l'air, à peu près 20 à 30 minutes après le décollage. Les pirates de l'air en prennent le contrôle et les précipitent sur leurs cibles, le tout en une heure maximum pour jouer avec l'effet de surprise et rendre impossible toute tentative d'interception. En effet, il faut au minimum une demi-heure pour intercepter un avion. Quatre d'un coup, avec des intervalles d'attaque très serrés, personne ne peut faire quoi que ce soit.

— Vous semblez avoir déjà étudié ce scénario, je me trompe ?

— Non. Depuis deux ans, il est envisagé dans plusieurs exercices, dont un seul a été concrétisé en 2000 : le détournement d'un avion de ligne, chargé de gaz de combat, et employé comme missile piloté.

— Encore des gaz de combat...

— La grande mode, le dernier chic dans les poncifs sur les terroristes, le nucléaire étant passé de mode, semble t-il... J'ai participé à cet exercice, et j'ai poussé à la roue le NORAD pour qu'un exercice simulant un attentat du même genre, impliquant un avion détourné pour servir de missile piloté, ait pour cadre le Pentagone. Pas assez réaliste, m'a t-on répondu...

— Ces idées ne viennent pas du néant, il me semble...

— Par certaines sources autorisées, je me suis laissé dire que le terroriste qui avait organisé l'attentat contre le World Trade Center en 1993, Ramzy Youssef, avait envisagé un plan dans lequel un avion de ligne détourné servirait de missile piloté pour attaquer le siège de la CIA à Langley. Depuis, cette idée tourne un peu partout dans les états-majors de l'Air Force.

— Et ce serait le scénario possible pour mes quatre attaques ?

— Ça y ressemble. La difficulté de ce scénario, c'est le pilotage à vue à basse altitude. Pour cela, il faut à la fois du beau temps et qu'il ne fasse pas trop chaud, pour limiter les ascendances thermiques qui rendraient le contrôle de l'avion détourné problématique à très basse altitude. De ce fait, il faut attaquer tôt le matin. Avec le scénario que je vous ai décrit, ça ne laisse pas beaucoup de marges pour une attaque efficace : soit le début de l'automne, soit la fin du printemps. Pour les vols de huit heures, ils devront percuter leurs cibles aux alentours de neuf heures du matin, ceux de neuf heures devront arriver sur objectifs vers dix heures du matin. Si on prend le calendrier, avec les jours qui raccourcissent et les contraintes de la météo, ça ne nous laisse pas beaucoup de temps.

— C'est à dire ?

— Pour huit heures du matin, la plage optimale sera la première quinzaine de septembre. Après, ce sera la première quinzaine d'octobre si vos terroristes choisissent neuf heures du matin. S'ils veulent faire un maximum de victimes, autant attaquer quand les gens sont tous au travail, à dix heures du matin. Soit début octobre...

— Si leurs cibles sont des immeubles de bureaux...

— Leurs cibles comporteront forcément des immeubles comme celui-là. C'est le meilleur moyen de faire des milliers de morts facilement, et à peu de frais... »

Des immeubles de grande hauteur... J'ai tout de suite pensé au World Trade Center, évident et spectaculaire. J'avais des estimations pour les dates de l'attaque, il ne restait plus qu'à trouver un moyen légal de contrer tout ce joli monde avant qu'il ne soit trop tard. À condition de ne pas me faire berner à nouveau par Al Qaïda...

À partir de la fin du mois d'août 2001, tout est allé très vite, et j'ai eu beaucoup de choses à faire en même temps. À Boston, les arrestations des commanditaires des incendies criminels, dans l'affaire Rigley and Worthcott, allaient bon train : il y avait quasiment tout le conseil d'administration de cette société à mettre sous les verrous... D'autre part, l'enquête sur la fraude à la vente de titres d'assurance à haut risque avançait aussi. Avec l'aide du Special Investigations Department du NYPD, des suspects avaient été identifiés, et la cour criminelle du Land de Bavière, via Interpol, nous a confirmé que Munich RE avait reçu notre requête en bonne et due forme et qu'elle en exécutait les modalités sans délai.

Le vendredi 24 août 2001, j'ai été mis en urgence, avec mon équipe, sur deux dossiers supplémentaires à traiter sans délai, et qui n'avaient pas de rapport immédiat avec mon dossier "clandestin" sur le groupe Atta. Tout d'abord, mon patron m'a convoqué en urgence dès mon arrivée au bureau pour que j'aille m'occuper d'une affaire de police concernant la Port Authority Police. Il m'a expliqué en deux mots de quoi il s'agissait :

« On a une timbrée qui a appelé hier à trois reprises la sécurité du World Trade Center pour dire qu'elle avait placé des bombes dans les immeubles. Elle a récidivé dans la nuit en appelant cette fois-ci du New Jersey, ce qui a ouvert un dossier fédéral. Désolé de te coller en catastrophe là-dessus, mais je n'ai personne à mettre sur ce dossier, notre bureau de terrain de Newark est dans le même cas et tu es le seul que je peux me permettre de détourner provisoirement de ses dossiers. L'affaire Rigley and Worthcott est entre les mains du juge, le NYPD bosse avec nous sur le dossier de Munich RE, je peux te demander d'aller voir ce que la Port Authority a comme indices.

— Ça marche, bien que ça ne m'arrange pas. J'y vais tout de suite...

— Merci Don, tu m'enlèves une belle épine du pied. »

Je me suis rendu au World Trade Center pour voir ce que la police de la Port Authority of New York and New Jersey avait réussi à obtenir comme éléments de preuve. J'y ai été reçu par un ancien du FBI, qui avait démissionné et était embauché, depuis peu, comme chef de la sécurité de cet ensemble immobilier : John O'Neill... Il m'a présenté la situation tout en me conduisant vers un lieu où une fausse bombe avait été trouvée :

« Nous avons eu trois appels hier et un cette nuit, tous passés depuis des cabines. Les trois premiers dans Manhattan et le troisième depuis Hoboken, les compagnies téléphoniques nous ont confirmé l'origine. Naturellement, nous les avons enregistrés, cela fait partie de la procédure. Je ne sais pas si vous pourrez en tirer quelque chose, le cas de cette correspondante tient visiblement de la psychiatrie.

— Quel est la nature de ses propos ?

— Elle prétend que le cholestérol n'existe pas, et que le World Trade Center est le siège du grand complot mondial des Premiums. Elle passe un temps fou au téléphone à tenter de convaincre son interlocuteur qu'elle a raison et, soudain, pour une raison tout à fait futile, elle se met à proférer des insultes. Des timbrés dans ce genre, j'en ai vu beaucoup quand j'étais chez vous...

— Vous avez démissionné si j'ai bien compris...

— Oui... Ras le bol de passer mon temps à sonner l'alerte à propos d'Al Qaïda face à des directeurs du FBI qui s'en fichaient complètement... Sans parler des complaisances diverses envers les saoudiens. C'était pas terrible du temps de Clinton, mais c'est devenu pire depuis que le fils Bush est à Pennsylvania Avenue... On va arriver sur le site de la bombe, c'est un transformateur électrique dans la galerie marchande. La Naval Reserve nous a envoyé en renfort des spécialistes des explosifs au cas où, et j'ai fait déployer des renforts en chiens détecteurs d'explosifs. Je fais passer

tous les immeubles au peigne fin tant que cette timbrée n'est pas arrêtée. J'ai vraiment bien commencé mon nouveau job avec cette disciple de Theodore Kaczynski... »

Theodore Kaczynski est un ex-professeur de mathématiques universitaire mentalement perturbé qui a mené une campagne d'attaques à la bombe et à la lettre piégée. Il a ainsi blessé 16 personnes et fait trois morts entre 1978 et 1995. Néo-luddite, Theodore Kaczynski prétendait lutter contre la société industrielle et ses méthodes de contrôle mental avec ses attentats, pour résumer son dossier. Surnommé Unabomber, il a été arrêté en avril 1996 et il est incarcéré après avoir été condamné à la prison à vie. Pour le moment, il était trop tôt pour déterminer si l'auteur des fausses alertes à la bombe était une disciple de Theodore Kaczynski ou une malade agissant plus par pathologie que par activisme politique. Nous avons retrouvé l'équipe de la Naval Reserve devant le transformateur situé dans le centre commercial souterrain du World Trade Center où la bombe avait été trouvée, et j'ai tout de suite reconnu quelqu'un que j'avais déjà croisé :

« Les tests chimiques sont concluants, il s'agit de mastic à vitre mélangé avec du sucre. Quand au détonateur, c'est un tube de vitamines avec deux fils électriques. Résultat négatif aux bases nitrées, on met quand même dans une caisse de sable avant de l'envoyer pour analyse aux labos de la CSU... Quartier-maître, je vous charge de la manip, je vais m'occuper de la paperasse.

— À vos ordres capitaine...

— Capitaine Patterson, je suis content de voir que vous avez fini. C'était bien une fausse bombe, d'après ce que vous m'avez dit.

— Pas de traces de produits nitrés et de précurseurs des explosifs les plus courants, j'envoie pour analyse au NYPD... Tiens, le FBI est déjà sur le coup ? On vous a collé là-dessus, agent spécial Terlinghem ?

— Hem... Vous vous connaissez ?

— J'ai croisé le capitaine Patterson dans le cadre de sa profession au civil, je suis allé voir récemment une de ses collègues à son bureau pour un de mes dossiers. Je ne pensais pas que vous étiez militaire de réserve.

— J'ai payé mon master de droit à l'Université du Colorado avec mes années de service dans le corps des Marines, et je suis restée dans la réserve. Je vois des choses intéressantes du fait de mon expertise en explosifs... Mister O'Neill, vos équipes cynophiles ont détecté quelque chose ?

— Toujours rien... Je vais faire écouter les bandes au FBI, on ne sait jamais...

— Patron, je viens vous voir pour les renforts pour les parkings... »

Un policier de la Port Authority est arrivé avec, en laisse, un énorme chien de traîneau, visiblement entraîné à la détection d'explosifs. Seul problème, l'animal s'est mis à hurler à la mort dès qu'il a vu le capitaine Patterson :

« Hé !... fit l'intéressée, visiblement perturbée. Mais qu'est-ce qui lui prend à votre bestiole ? Il peut pas se taire ?

— Orange, couché !... Elle ne va pas te faire de mal la dame !... Excusez-moi capitaine, mais c'est Orange, il est... comment dire... Je n'ai jamais compris d'où ça venait, mais... hem... Ne le prenez pas mal, il n'aime pas les personnes à la chevelure rousse...

— Et dire que ma fille et ma belle-fille veulent un animal domestique ! reprit le capitaine Patterson. Bon, je ne vais pas m'attarder, j'ai dégagé votre bombe. Je suis de service avec la Navy jusqu'à vendredi prochain, vous pourrez me rappeler le cas échéant. Quand à toi, si tu me refais ton numéro, j'ai plusieurs bonnes adresses à Chinatown où tu seras le bienvenu dans le rôle du plat de résistance ! »

J'ai écouté les bandes, et il était évident que nous avions à faire à une bipolaire au discours paranoïaque, visiblement une femme dans les 30/35 ans, pas d'accent particulier, un soin dans

l'expression dénotant des études de premier cycle universitaire au minimum. Et pas le moindre élément permettant de l'identifier :

« Nous avons un appel à Hoboken et les trois autres dans Manhattan, du côté d'East Village. Je pense qu'il est fort possible que ce soit une personne qui travaille dans Manhattan et qui habite à Hoboken.

— Je vais commencer par voir, dans un rayon de 500 yards autour des cabines téléphoniques, ce que l'on a comme commerces ou comme entreprises susceptibles d'employer ce genre de personne. Je vais soumettre les bandes à ma collègue pour analyse, elle trouvera peut-être des indices.

— Je vous en fais des copies... C'est quand même la misère de voir que Federal Plaza est obligé d'envoyer quelqu'un qui travaille habituellement sur des crimes non violents pour boucher les trous de la lutte anti-terroriste...

— Vous y étiez jusqu'à récemment, si j'ai bien compris.

— Oui... Vous y connaissez quelque chose à la lutte anti-terroriste ?

— Pas grand-chose... Je suis en train de courir derrière des terroristes présumés avec personne dans ma hiérarchie pour faire avancer le dossier.

— Bienvenue au club. Moi, j'ai démissionné à cause de ça... Vous, vous retournerez aux trafics, recels et autres cambriolages quand vous aurez fini...

— En espérant que les types derrière qui je cours ne viennent pas faire sauter le World Trade Center pour me donner raison...

— Si ce sont des islamistes, vous pouvez être sûr qu'ils vont venir ici pour finir le boulot qu'ils ont commencé en 1993... »

Désabusé, John O'Neill avait malheureusement raison... Pendant le week-end du 25 et 26 août, la négationniste sanitaire a de nouveau appelé depuis Hoboken pour dénoncer le complot des Premiums qui ont inventé le cholestérol comme outil de contrôle social... Le lundi 27, j'ai été appelé par mon chef pour, cette fois-ci, le fameux dossier de lutte anti-terroriste. Il avait des nouvelles de dernière minute, et il avait pensé à moi en priorité pour traiter le dossier :

« Don, je sais que tu es déjà sur ce dossier depuis un bon bout de temps, et j'ai prétexté la démission de O'Neill pour te mettre là-dessus. Khalid Al Mihdhar, tu connais ?

— Oui, le soi-disant agent infiltré des saoudiens.

— Apparemment, la CIA n'est plus tellement de cet avis. Il est sur une de leur listes de surveillance, et je vais essayer d'obtenir de Washington que l'on puisse le coffrer pour participation à un complot terroriste. Il a donné l'adresse du Marriott de New York City comme point de chute chez nous, tu iras vérifier avec Cate ou Debbie dès que possible. Il nous faut le surveiller.

— Tu sais si on a d'autres éléments le concernant ?

— Il nous aurait été signalé comme étant un dangereux terroriste islamiste par le Mossad, ainsi que d'autres types suspects, j'essaye d'en savoir plus de la part de la CIA. Si on a un cas criminel sous le coude, il faudra l'arrêter dès que possible. Essaye de réserver un temps de juge fédéral pour le mandat... ou, plutôt, un juge de la FISC. Je fais passer ta demande en priorité.

— Sinon, tant que j'y pense, je pourrais avoir un mandat pour accéder aux réservations des compagnies aériennes, afin de pouvoir suivre ses déplacements ?

— Dès que j'ai ce qu'il faut, tu pourras demander ton mandat pour ça, un juge fédéral fera l'affaire. Si la CIA nous laisse traiter cette affaire comme un cas criminel, c'est tout bon pour toi... »

Malheureusement, ce ne fut pas le cas. La CIA ne nous a pas transmis ce qu'il fallait pour un cas criminel, et nous devions nous en tenir à une opération de surveillance dans le cadre d'une

activité de renseignement, fait que nous avons appris le lendemain, le 28 août. Perry Stansfield, mon directeur a prétexté le manque d'effectifs pour me laisser sur cette affaire, malgré que je ne sois pas affecté à la lutte antiterroriste au sein de la JTTF locale. J'en ai discuté avec mon équipe, et les pronostics étaient plutôt sombres :

« Perry m'a dit qu'il essayait à minima de m'avoir un mandat pour les compagnies aériennes, en plus de la possibilité d'enquêter au Marriott. J'ai quand même la vague impression que nous n'arriverons pas à trouver quoi que ce soit... »

— En attendant... reprit Caitlin. Qu'est-ce que nous avons avec nos réservations ?

— Nous avons trouvé 16 noms qui se retrouvent sur tous les vols, en incluant ceux d'Atta, Al Shehhi, Hanjour et Jarrah... indiqua Debbie en reprenant ses notes. On retrouve ces types sur quatre vols qui partent tous le 20 septembre 2001 : American Airlines 215, Delta 735 et 1844, et US Airways 149. Tu crois que c'est le jour prévu pour leur attaque terroriste ?

— Ils ont juste réservé ou payé leurs billets ?

— Simple réservation avec le paiement d'une avance, précisa Debbie. Pour se faire repérer, c'est ce qu'il ne faut pas faire. Ils peuvent très bien acheter leur billet au dernier moment, le jour venu...

— Je suis de ton avis, renchérit Caitlin. En plus, personne ne peut savoir aujourd'hui ce que sera la météo le 20. Je penche plutôt pour une répétition générale avant l'attaque.

— C'est aussi mon avis, répondis-je. On a le dernier vol qui a eu lieu vendredi dernier, sur le vol American Airlines 11. Ils ne sont pas passés à Las Vegas au retour, cette fois-ci. Sûrement pour ne pas être coincés par l'IRS avec Ben Youssef...

— Nos collègues de Las Vegas ont trouvé pas mal d'irrégularités et de mouvements d'argent suspects dans ses comptes, j'ai lu le rapport qu'ils nous ont envoyé, reprit Caitlin. Je crois qu'on va coincer Al Qaida comme le Bureau a coincé Al Capone...

— Ne nous réjouissons pas trop vite, tempérai-je. Est-ce qu'on a d'autres réservations de ces types avant le 20 septembre ?

— Certains d'entre eux ont déjà pris leurs billets sur les vols de la tranche de huit heures pour le 11 septembre, indiqua Debbie. Pareil pour la météo : ça m'a tout à fait l'air d'une répétition. En plus, il n'y a pas tout le monde à ce jour... »

Ce fut sûrement notre plus grosse erreur : celle de considérer que nous avions encore un peu de temps pour arrêter tout le monde. À première vue, il était pertinent de penser qu'il ne s'agissait que de répétitions générales, pour voir si tout le monde pouvait embarquer à bord des avions, repérer une dernière fois les lieux et, éventuellement, voir les derniers résultats à caler. Or, l'attaque a eu lieu le 11... Opportunité prise au dernier moment, où, comme je le pense, opération avancée in extremis parce que les pirates de l'air ont été avertis que l'étau se resserrait autour d'eux et qu'ils ne tiendraient pas jusqu'à début octobre à ce rythme ? Je penche pour la seconde solution, mais ce n'est qu'une spéulation, la bonne réponse étant consignée dans les archives secrètes de la CIA...

Dans la dernière ligne droite qui nous séparait du 11 septembre 2001, j'ai surtout été occupé avec les fausses alertes à la bombe qui ont animé la vie du World Trade Center pendant deux semaines. Notre mystérieuse interlocutrice, qui prétendait que le cholestérol n'existant pas, appelait toujours depuis les mêmes endroits, à quelques centaines de yards près. C'était toujours pendant les heures de bureau dans des cabines téléphoniques des environs d'East Village, et le soir ou le week-end dans des cabines téléphoniques du côté d'Hoboken. En reportant sur les plans, j'ai vu avec John

O'Neill qu'il y avait une cohérence, à la fois dans les heures d'appel et dans les lieux, ce que j'ai expliqué au chef de la sécurité du World Trade Center :

« Dans les appels en provenance d'Hoboken en semaine, nous n'avons aucun coup de fil avant 19 heures. J'ai fait le calcul, cela correspond à la durée nécessaire qu'il faut pour aller, avec le bus et le métro, d'East Village à Hoboken, en passant par le terminal de bus de la 42e rue. D'autre part, j'ai calculé que l'aire géographique couverte par les cabines téléphoniques utilisées correspondait à une zone que l'on pouvait traverser, de part en part, en un peu moins d'une demi-heure pour les points les plus éloignés. Cela signifie que notre interlocutrice travaille quelque part dans East Village. Elle peut facilement faire une pause d'une demi-heure pour aller téléphoner sans attirer l'attention.

— Mmmm... Il y a surtout des commerces dans ce quartier. Ils emploient pas mal de vendeuses, et s'il faut les surveiller une à une.

— Seulement celles qui sont de type caucasien, sans accent marqué, dans les 25-30 ans d'après l'analyse de la voix : pas de signature ethnique dans les termes employés, un anglais impeccable, des structures de phrases plutôt soignées. Je penche pour une personne ayant une certaine éducation, a minima deux ans d'études universitaires... Il y a aussi eu une implantation de start-ups informatiques dans l'East Village, à cause du coût des loyers. Toutes n'ont pas fait faillite, je pense que l'on peut commencer par voir si notre suspecte ne travaillerait pas dans ce genre de service.

— Mouais, ça semble correspondre... Je ne sais pas si vous pouvez y avoir accès, mais consulter les fichiers des hôpitaux psychiatriques pourrait vous être utile...

— Je ne pense pas, notre suspecte doit avoir soigneusement réussi à éviter ce genre d'institution. Elle doit avoir un comportement suffisamment civilisé habituellement pour pouvoir passer inaperçue, et ne délivrer sur le cholestérol que quand elle est en situation de crise. J'ai demandé aux compagnies de téléphone de me recenser toutes les cabines dans le coin. Elle n'emploie pas de téléphone portable, et le nombre de cabines est limité, on l'aura comme ça... »

En ce jeudi 30 août 2001, j'attendais plusieurs appels importants pour le travail sur mon téléphone portable. En rentrant à Federal Plaza à pied depuis le World Trade Center, j'ai eu un premier appel important : celui de Debbie, qui suivait le dossier Al Mihdhar. Elle avait pu obtenir du juge fédéral un mandat pour vérifier dans les registres de cette société si ce terroriste présumé n'avait pas une réservation à son nom dans un des hôtels du groupe. D'après le point qu'elle m'a fait, le dossier avançait bien, sauf que cela n'allait pas être rapide :

« La bonne nouvelle, c'est que Marriott va prendre notre demande en compte dès cette après-midi. La mauvaise, c'est qu'ils ne pourront pas nous donner une réponse ferme avant la semaine prochaine.

— Attends Debbie, ils n'ont pas une centrale de réservation ?

— Si, mais chaque hôtel du groupe peut gérer ses réservations locales dans son coin. Si un client s'adresse directement à leur hôtel de New York City, par exemple, celui de Los Angeles n'en saura rien. Par contre, c'est vrai qu'en passant par leur centrale de réservation, on peut réserver dans plusieurs hôtels à la fois au lieu d'un seul.

— Bon, on va faire avec, que veux-tu... Tu as des nouvelles de Piper ? Elle aurait identifié certains suspects de l'affaire des assurances sur les fichiers du NYPD.

— Elle doit passer nous voir pour ça avant midi... Attends, j'ai le patron... Non, en chemin, il va arriver... Don, passe chez le patron dès que tu arrives, il veut te voir pour un dossier. Il n'a que dix minutes, ça sera pas long...

— Dis-lui que je vais le voir dès que je suis à Federal Plaza. Merci pour la commission Debbie, et à tout à l'heure !

— À tout à l'heure Don... »

Perry voulait me voir pour un dossier pas spécialement important, mais il comptait à ce que le FBI soit représenté, et il avait pensé à moi :

« Excuse-moi de t'attraper au vol comme ça Don, mais je pense que ça peut t'intéresser. Il y a une réunion organisée par Silverstein Properties au 88e étage de la tour Sud du World Trade Center, en date du 11 septembre à 9 heures 30, au sujet de la menace terroriste et de la sécurité de cet ensemble immobilier. J'envoie quelqu'un de l'antiterroriste, si tu veux y aller, je te mets sur la liste des invités pour représenter le FBI.

— Merci d'avoir pensé à moi, tu peux m'inscrire, je me libérerai... J'avais cru comprendre que Larry Silverstein ne croyait pas à la menace terroriste.

— Histoire de gros sous. Quand il a pris le bail du World Trade Center, il voulait gratter sur l'assurance. La Port Authority lui a dit qu'il fallait revoir le montant à la hausse, il a dû signer une police d'assurance de \$3 milliards pour les Twins, au lieu de la moitié de cette somme, comme il l'avait prévu au départ. Sans cela, le bail lui passait sous le nez. La Port Authority était prête à repartir à zéro pour son appel d'offres...

— Les islamistes vont revenir pour finir le boulot... C'est O'Neill qui me l'a dit...

— Mouais... À prendre avec des pincettes ce qu'il dit. Il a démissionné parce qu'il perdait un peu trop facilement ses affaires, celui-là...

— On lui a quand même mis des bâtons dans les roues quand il s'occupait d'Al Qaïda...

— Un peu trop agressif avec certains de nos alliés, ça a déplu au Département d'État... Enfin, c'est dommage, sur l'attentat de l'*USS Cole*, il a fait du bon boulot... Je peux te le dire parce que tu es hollandais, mais O'Neill, c'était une belle tête de mule d'irlandais... »

Un discours que j'avais un peu trop entendu, sur les alliés à ne pas froisser... Je me suis porté volontaire pour le World Trade Center de façon à voir ce que Larry Silverstein, qui avait loué l'ensemble immobilier à la Port Authority of New York And New Jersey, son propriétaire, afin d'en assurer la gestion et la sous-location par lots, avait comme arguments contre le fait que ces immeubles pouvaient faire l'objet d'une seconde attaque terroriste.

Autre dossier plus important, les réservations des pirates de l'air. Nous avons revu ça, Debbie, Caitlin, Selma et moi, à la maison, en ce premier week-end de septembre, le dimanche 2. Il n'y avait pas tous les pirates de l'air, seulement la moitié d'entre eux, et ils avaient pris des réservations longtemps à l'avance. Les premiers qui avaient réservés avaient acheté leurs billets dès le 24 août 2001, tous pour le vol American Airlines 11 au départ de Boston Logan le 11 septembre 2001 au matin, ce que Selma a détaillé :

« On a un Suqami Satam et un Al Omari Abdulaziz qui avaient déjà réservé sur ce vol pendant l'été, en compagnie de Mohamed Atta, deux billets acheté le 24 août. On a ensuite deux autres noms à consonance arabe en première classe, mais je ne sais pas si ça a un rapport avec ton affaire : deux Al Shehri, Wail et Waleed, sans doute des gens de la même famille... »

— Waleed Al Shehri a déjà été repéré, et je pense que le prénom Wail n'est pas là par hasard, pointa Debbie. Pas d'autres noms ?

— Non, que ces quatre. J'ai aussi deux Al Hamzi qui ont réservé sur le vol American Airlines 77, départ Washington Dulles à destination de Los Angeles, en date du 27 août, pour le 11 septembre 2001. À la même date, j'ai aussi d'un coup cinq réservations pour le vol United 175, au départ de Boston Logan.

— Rien pour le vol United 93 ?... demanda Caitlin.

— Non, rien... Pas de Mohamed Atta non plus, sauf pour le vol United 215 au départ de New York JFK le 20 septembre. Billet payé.

— Est-ce qu'il peut changer sa réservation au dernier moment ? demanda Debbie. Je veux dire, modifier pour prendre un vol plutôt qu'un autre ?

— C'est possible jusqu'à 48 heures avant le décollage du vol qu'il veut prendre, sous réserve de disposer de places.

— Mmmm. Nous n'avons pas tout le monde, la météo n'est pas connue et elle peut rapidement varier en cette saison... expliquais-je. On a un nouvel ouragan qui vient de se former sur l'atlantique, j'en ai entendu parler ce matin avec la météo à la radio. Si, dans une semaine ou deux, il passe sur New York, lui ou ses restes, on peut très bien avoir un temps complètement bouché d'une heure à l'autre... Je pense que nos pirates de l'air le savent pertinemment, et qu'ils ne vont pas tenter leur chance comme ça, sans avoir la moindre indication sur le temps qu'il fera. En plus, en réservant longtemps à l'avance, ils prennent le risque d'être repérés.

— Nous n'avons qu'un vol au complet, si j'ose dire : United 175... précisa Debbie. S'ils forment trois autres commandos sur le même style, il nous manque un vol pour la journée du 11 septembre : United 93... »

Au 2 septembre 2001, il n'était pas possible d'avoir la date de l'attaque de façon plus précise sans être dans le coup avec Al Qaïda. Et je reste persuadé que la décision de passer à l'attaque le 11 n'était pas encore prise. De mon côté, la pression était forte sur Ben Youssef. Le bureau du Nevada de l'IRS parlait désormais de poursuites pénales pour évasion fiscale et fraude, un moyen de pression sur le chef d'entreprise saoudien pour lui soutirer le détail de ses liens avec Al Qaïda... Mais, entre-temps, d'autres affaires m'occupaient. Tout d'abord, dès le lundi 3, j'ai été convoqué à Police Plaza pour faire le point sur notre affaire d'escroquerie à l'assurance. Trois suspects, de petits escrocs bien connus du NYPD, avaient été arrêtés après une enquête serrée et ils s'apprenaient à passer à table. Et notre affaire était plus compliquée que prévue, ce que m'a résumé Piper :

« On a quelques complications. Nos suspects ont identifié un escroc de haut vol que le Bureau recherche activement, Edward Thornley. J'ai fait un vérification, il s'agit d'un expert en blanchiment d'argent, et il se serait servi de ces contrats d'assurance à haut risque pour nettoyer un peu d'argent sale.

— J'ai vu le nom de Thornley avant de venir, si on peut le coincer à l'occasion, ça sera bien, précisai-je. Il s'y prendrait comment ?

— Essentiellement avec des dépôts de garantie fictifs : l'argent qu'il veut blanchir est déposée comme dépôt de garantie pour ses contrats à haut risque par de soi-disant particuliers auprès des sociétés temporaires qu'il monte à l'occasion, des cabinets de placement comme il y en a beaucoup. Les contrats sont signés, les dépôts de garantie affluent de la part de plusieurs dizaines de faux particuliers puis ils sont ensuite rachetés par une société écran, Benson International, qui sert de couverture à diverses mafias. Là, on tient un gros coup.

— Tu l'as dit Pip... On a la trace de ces mouvements ?

— Munich RE nous a donné accès à la société qui gère ces comptes, Tellerman Securities, World Trade Center 1, 102e étage. J'ai rendez-vous avec eux mardi prochain dans la matinée pour obtenir les listings de leurs mouvements d'argent suspects. On se reverra l'après-midi pour la suite.

— Je bloque mon après-midi... Vu que c'est une affaire fédérale, je vais préparer un dossier pour le procureur... »

Le lendemain, le FBI changeait de patron. Thomas J. Pickard, son directeur intérimaire depuis la démission de Louis Freeh pour cause de ras le bol généralisé, était remplacé par Robert Mueller, un professionnel qui avait alterné des professions juridiques entre secteur privé et secteur public,

sont dernier emploi étant procureur fédéral pour le District de Columbia. Enfin quelqu'un qui allait pouvoir nous permettre de bosser, ai-je pensé à ce moment-là. Mais c'était un peu tard.

Le jour suivant, 5 septembre 2001, les hôtels Marriott nous ont envoyé le résultat de leurs recherches pour Khalid Al-Mihdhar : négatif, aucune chambre ni réservation à son nom... J'ai vu en urgence mon patron pour pouvoir obtenir des informations de la part de la CIA sur Al Mihdhar. Le temps pressait, et il fallait faire vite. Perry m'a tout de suite confirmé qu'il allait sonner la CIA pour avoir des infos complémentaires en vitesse :

« Je ne peux rien te promettre mais, maintenant qu'on a un nouveau patron et que O'Neill a démissionné, ils vont peut-être nous lâcher quelque chose à son sujet, surtout s'ils savent que l'on n'a rien. Je les appelle demain matin et j'essaye de t'avoir quelque chose en vitesse.

— Il me faudrait ça pour vendredi matin si je veux avoir une chance d'obtenir un mandat pour la semaine prochaine. Tu crois que tu pourras m'avoir quelque chose dans ces délais, ou c'est trop en demander ?

— J'essaye de presser la CIA, mais je ne peux rien te promettre. Tu es où, avec ta timbrée du World Trade Center ? J'ai eu la police de la Port Authority au bout du fil, ils en ont marre de bloquer toutes les équipes de déminage en renforts exceptionnels sur le site du World Trade Center. Surtout pour de fausses alertes.

— J'ai vu avec Piper. Si notre timbrée appelle demain, on n'a plus que deux cabines téléphoniques à surveiller dans l'East Village, Piper m'a trouvé deux équipes du 9e district pour la coincer. Elle n'a pas appelé aujourd'hui... »

Le 7 septembre 2001 au matin, notre théoricienne de la conspiration appelait la sécurité du World Trade Center à 9h17. Je l'ai eu au téléphone avec, comme mission, de la retenir le plus longtemps possible afin que les équipes du NYPD puissent l'encercler et l'arrêter sans trop de casse. J'étais au téléphone dans le bureau de John O'Neill pour répondre à notre suspecte, avec Piper qui supervisait ses collègues du NYPD par radio. C'était assez pénible parce que j'avais au bout du fil une malade mentale sérieusement atteinte :

« ...Tout ça, c'est comme les ondes radio, les lignes à haute tension et les téléphones portables : vous ne pouvez pas prouver que les infarctus sont dus à des dépôts de cholestérol dans les artères car il y a trop de facteurs environnementaux qui rentrent en compte ! Il est impossible d'isoler les populations atteintes du reste de l'environnement ! Entre les néons, les fours à micro-ondes et les émetteurs de radio FM, il y a tellement d'influences environnementales que vous ne pouvez pas isoler celle qui est prétendument attribuée au cholestérol ! C'est de la propagande des Premiums, qui ont construit les Twin Towers pour y installer le gouvernement mondial !

— Écoutez, je ne suis pas scientifique, mais je pense quand même que les médecins n'avancent pas cette hypothèse sans avoir au moins de sérieux soupçons sur cette piste. Ils n'ont quand même pas tout inventé... »

— C'est vous qui jouez sur les mots, connard ! Il n'y a pas de preuve que le cholestérol existe, les facteurs environnementaux sont trop important pour permettre de valider cette hypothèse, pauvre débile ! Tout ça, ce n'est que de la propagande des Premiums pour le compte du gouvernement mondial, enfoiré ! Il n'y a aucune preuve que les infarctus du myocarde sont causés par... Mais lâchez-moi tas de cons, je n'ai pas fini d'expliquer à ce trou du cul que... »

L'une des équipes du NYPD avait repéré la bonne suspecte, une jeune créatrice de sites internet du nom de Dana Heddine, 27 ans, bipolaire n'ayant suivi aucun traitement, inculpée pour

menaces d'actes terroristes et fausse alertes. Ses avocats n'ont eu aucun problème à plaider la démence, et l'expert psychiatre, le docteur Carolyn Ziebtinski, a confirmé le diagnostic au procès et obtenu son internement en unité de soins.

L'alerte à la bombe n'était pas encore levée, toutes les équipes de la Port Authority devaient vérifier soigneusement tous les bâtiments du World Trade Center. Le NYPD a pu envoyer des renforts et l'US Navy nous a envoyé une personne qui connaissait bien les lieux, le capitaine Linda Patterson et ses experts. L'officier de réserve est venue avec tout son équipement, et John O'Neill lui a attribué un secteur :

« On va vous faire intervenir ponctuellement sur des colis suspects pour des analyses chimiques sur le terrain vu que vous êtes équipée. Je pense qu'on aura fini ce soir, l'auteur des fausses alertes a été arrêté ce matin.

— Tant mieux monsieur O'Neill, autant être tranquille pour l'ouverture de la galerie marchande ce week-end. Avec la rentrée, il va y avoir affluence...

— Patron, je viens pour l'équipe de la Navy, je pense que... et merde ! »

Le maître-chien qui avait la garde d'Orange, le gros chien de traîneau qui n'aimait pas les rousses, avait été affectée au service du capitaine Patterson, officier de la Navy et rousse... Avant que l'animal n'ait eu le temps de protester, elle lui a dit :

« Toi, tu la ferme si tu ne veux pas finir en chop suey, compris ? »

Surpris, le gros chien n'a rien rajouté... À 19h30, le vendredi 7 septembre 2001, l'alerte à la bombe sur le World Trade Center était levée, et les équipes de détection d'explosifs envoyées en renfort depuis deux semaines étaient retirées des lieux, laissant les patrouilles habituelles sur place. Le NYPD a maintenu une équipe supplémentaire dans la galerie marchande par précaution, mais cela n'a pas été d'un grand secours...

Les derniers jours qui ont précédé les attentats du 11 septembre 2001 ont été très calmes. Rétrospectivement parlant, il n'y avait que si j'avais pu préjuger de la possibilité d'une attaque le 11 que j'aurais pu faire quelque chose. La journée du samedi 8 septembre 2001 a commencé par une bonne nouvelle pour Selma et moi. Depuis le début de l'été, nous essayions d'avoir un enfant, et, en cette matinée pluvieuse, le test de grossesse était positif :

« Don, ça y est ! J'ai le bâtonnet qui a viré au rose.

— C'est magnifique chérie ! Je peux d'ores et déjà réserver une chambre à la clinique pour moi !

— Mmmm... Pas d'impatience chéri, je dois encore voir avec mon gynécologue pour les analyses. Nous avons déjà eu une fausse alerte le mois dernier.

— Oui, mais là, le bâtonnet a bien changé de couleur du tout au tout. Si ce n'est pas positif cette fois-ci, je t'offre une autre marque de tests !

— J'ai rendez-vous avec le docteur Shakley jeudi prochain, je ne le verrais pas pour rien. Pas de fausse joie prématurée Don chéri...

— Je sais, je sais... On verra jeudi... »

Selma m'avait dit qu'elle avait pu trouver les réservations manquantes pour le 11 septembre 2001. Devant Debbie et Caitlin, qui étaient passées pour le travail samedi après-midi, elle a fait le point. Tous les billets d'avion manquant avaient été réservés pendant la journée du 5 septembre, et il ne manquait aucun des 19 pirates de l'air :

« On a une réservation pour Khalid Al Mihdhar, le type que tu cherchais. Il a pris un billet de première classe pour le 11 septembre 2001 sur le vol American Airlines 77, au départ de Washington

Dulles, et à destination de Los Angeles. J'ai les 19 noms que l'on a repérés, et ils prennent tous un vol pour la côte ouest le 11 au matin.

— Même Mohamed Atta ? demandai-je. Il avait réservé un vol le 20 au départ de Kennedy Airport.

— Même lui, il a fait changer sa réservation hier soir, juste avant que je termine mon service. Ma petite application m'a renvoyé son nom juste au moment où j'allais me déloguer de mon compte admin. On a tout le monde, ils peuvent passer à l'attaque le 11 au matin s'ils le veulent.

— En ayant réservé le 5 au plus tôt, c'est douteux point de vue météo, objecta Debbie. Vous avez vu le temps que l'on se paye ? On a un ouragan qui fonce droit sur la côte est et, dans le pire des cas, tous les aéroports entre Washington et Boston seront fermés à cause de la météo. Et le temps était très incertain le 5, et il l'est guère moins aujourd'hui. Pour la journée du 11, soit on a un temps orageux, soit on a du beau temps. Depuis le temps qu'ils préparent leur coup ces types-là, ils ne peuvent pas se permettre d'improviser. On a encore une répétition ce jour-là, peut-être la dernière. Ils attendront à coup sûr une période de beau temps stable plus loin dans le mois. Et s'ils attaquaient le 11, ils taperaient sur des immeubles au trois-quart vides, pour le World Trade Center. Tu n'as le maximum d'occupants que vers neuf heures et demie, et pas grand-monde dedans si tu arrives dessus avant neuf heures.

— C'est possible, mais je ne suis pas d'accord avec cette analyse, objecta Caitlin. Je suis convaincue qu'ils vont taper dès que possible. Ils sont chez nous depuis trop longtemps, et ils savent que chaque jour qui passe augmente leurs chances de se faire repérer. S'il fait beau le 11, c'est le jour où l'attaque aura lieu. Il faudrait plutôt trouver comment les barrer ce jour-là !

— La météo s'en chargera peut-être, ai-je tranché. Khalid Al Mihdhar est mis sous surveillance, je peux tenter le tout pour le tout en le mettant en garde à vue sous un prétexte bidon et en faisant pareil pour les 18 autres. Ce sera dérisoire, et ils pourront tous partir dans la nature après mais, une fois découverts, ils ne pourront pas tenter le coup, se sachant surveillés. Et même si on n'arrête que l'un d'entre eux, ça suffira.

— Le plus vulnérable, c'est Al Mihdhar... pointa Debbie. On sait où il va, il est officiellement sous surveillance par nous, et il suffira de l'attendre à sa descente d'avion. Don, je te propose d'arranger le coup avec nos collègues de Los Angeles. On leur demandera de coffrer Al Mihdhar à sa descente d'avion et de le retenir suffisamment longtemps pour inquiéter les autres. Avec Ben Youssef coincé par l'IRS, le château de cartes de ce complot va s'effondrer au moindre souffle...

— Debbie, est-ce que tu peux aller sur la côte ouest mardi 11 ?

— Tu me fais l'ordre de mission lundi, et c'est bon. Don, tu veux coincer Al Mihdhar exclusivement ?

— Pas seulement... On va aussi mettre un grand coup de pied dans la fourmilière en arrêtant aussi Atta, Jarrah, Hanjour et Al Shehhi en même temps. Je prétexterai le fait que leurs noms sont apparus dans l'enquête de l'IRS sur Ben Youssef, et qu'on veut en savoir plus sur leur compte. Tu partiras à San Francisco pour tout superviser et je ferais coffrer les autres par nos collègues de Los Angeles. Comme il s'agit, dans un premier temps, de simple témoins, on ne pourra pas les coincer bien longtemps, mais je vais demander des assignations à comparaître à un juge. Même si ça sert à rien pour les coffrer, nous pourrons entraver leurs mouvements en toute légalité avec ça.

— Si ça marche, leur complot est mort... »

C'était bien l'idée de la manœuvre que j'avais entamée en lâchant l'IRS aux trousses de Ben Youssef, leur agent de liaison. Je pensais aussi que la météo, qui était pluvieuse avec des tendances orageuses, se maintiendrait jusqu'au 11, rendant une attaque sur le World Trade Center impossible.

Or, le dimanche 9, quand je me suis rasé le matin, la radio annonçait un changement de temps radical, avec un changement de direction de dernière minute de l'ouragan Erin :

« Selon les derniers relevés de la NOAA, l'ouragan Erin a changé de direction et part en direction du nord-nord-est. Il devrait passer bien au large de la côte de la Nouvelle-Angleterre pour les journées du 10 au 12 septembre avant de voir son intensité diminuer. Sur les régions de New York City et Boston, le temps pluvieux va changer au profits d'éclaircies pendant l'après-midi, avant de se mettre au beau en soirée, temps qui devrait se maintenir au beau en conditions anticycloniques sur toute la Nouvelle Angleterre pendant la semaine du 10 au 17 septembre... »

— Chéri... pointa Selma. Tes pirates de l'air vont sauter sur l'occasion avec un temps pareil. À leur place, je ferais ça...

— Mmmm... Pas avec une opération aussi complexe préparée de longue date. Ils ne peuvent pas se permettre d'improviser. Ils vont répéter le 11, météo favorable ou pas. Ils n'ont jamais pris l'avion tous les 19 ensemble, en conditions réelles, et ils ne peuvent donc pas savoir ce qui peut clocher dans leur plan. En plus, on les a tracés depuis le 25 août. S'ils veulent vraiment attaquer, ils vont faire ça à l'improviste, pas en nous prévenant, via les réservations... »

J'ai commis ce jour-là ma plus grave erreur, et il n'y avait personne pour me reprendre : celle d'avoir un mode de pensée militaire pour une opération terroriste. Le problème, c'est qu'avant le 11 septembre 2001, c'était le mode de pensée dominant au sein des forces de maintien de l'ordre aux USA : une opération terroriste n'est jamais improvisée, toujours soigneusement planifiée et exécutée suivant le plan prévu, le hasard et l'improvisation ne pouvant y tenir aucun rôle...

La dernière journée avant la catastrophe, le 10 septembre 2001, a été incroyablement routinière. J'ai commencé la matinée en arrivant au bureau pour avoir des nouvelles de Ben Youssef par le permanent. Il avait la radio dans son bureau et une nouvelle importante venait de tomber : l'un des principaux ennemis des Talibans en Afghanistan avait été tué dans un attentat :

« ...le commandant Ahmed Shah Massoud est mort hier des suites de ses blessures à l'hôpital militaire de Farkhor, au Tadjikistan, où il a été évacué après l'attentat suicide dont il a été victime. Selon les premiers éléments qui nous ont été transmis par les représentants de l'Alliance du Nord, ce serait un commando suicide lié à l'organisation terroriste Al Qaïda qui, se faisant passer pour équipe de tournage, aurait ainsi réussi à assassiner le commandant Massoud... »

— Salut Kyle, j'ai eu ton mot, tu as quelque chose pour moi ?

— D'une de tes indic à Las Vegas, via notre bureau local : ton suspect, qui est coincé par l'IRS, est parti en urgence hier après-midi de Las Vegas, en payant généreusement des heures sup à sa secrétaire pour un billet d'avion, une réservation d'hôtel au Marriott pas loin d'ici, et un brunch pour deux personnes à Windows of the World pour demain à neuf heures. Ton indic a précisé que son patron était pressé et qu'il devait rencontrer un aristocrate saoudien en urgence, un certain prince T... d'après ce qu'elle a dit... »

Ben Youssef devait être en manque de couverture légale face à la pugnacité de mes collègues de l'IRS, et il devait négocier son retour au pays dans des conditions honorables. Seul détail qui m'avait échappé, le restaurant Windows of the World était au dernier étage de la tour nord du World Trade Center... Il avait bien réservé une table pour deux personnes, je l'ai vérifié dans l'après-midi en me faisant passer pour son comptable afin de confirmer une dépense à caractère professionnel, et il avait donc bien un rendez-vous de prévu...

Perry Stansfield, mon directeur, m'a ensuite reçu dans son bureau. Il avait bataillé avec la CIA pour avoir des infos sur Khalid Al Mihdhar, et il avait rencontré une certaine résistance de la part de Langley. L'interrogation des hôtels Marriott n'ayant rien donné, il nous fallait nous engager sur de nouvelles pistes, et Langley était plus que réticent à nous mettre dans le coup. Par chance, notre nouveau directeur, Robert Mueller, nous avait appuyé, et Perry m'a dit qu'il avait pu m'obtenir ce qu'il fallait pour la suite des opérations :

« J'ai arraché au juge un mandat pour que l'on aie accès aux réservations de la Lufthansa et de United Airlines, les deux compagnies aériennes que cet Al Mihdhar a utilisé pour venir ici. J'ai aussi décroché un mandat pour qu'on voie s'il n'y a personne à son nom qui aurait réservé dans les hôtels Sheraton. C'est un tuyau de la CIA, ils ne m'en ont pas dit plus. Comme tu es sur le coup, je te confie le dossier.

— On a les adresses des représentants légaux de ces sociétés à New York City ?

— Pas la peine, ils passent cette après-midi pour prendre les assignations. Je les ai eu au téléphone ce matin en arrivant, ils vont faire le nécessaire... T'es maintenu sur le coup, je n'ai personne d'autre, et tu fais du bon boulot.

— Justement, tant qu'on en parle, j'ai un tuyau par un indic. Al Mihdhar et les autres vont partir sur la côte ouest, à Los Angeles et San Francisco. Je suis en train de tout arranger avec Debbie, qui part sur place, je m'occupe aussi de tout ce qui est côte ouest aujourd'hui. Il me faut un ordre de mission...

— Pour l'agent spécial Lorbeer ? Pas de problèmes, tu auras ça se soir avant de partir. Tu peux lui dire de réserver son billet d'avion... »

Peu avant la pause déjeuner, j'ai pu avoir au téléphone l'agent spécial Carl Waltzer, du bureau de terrain du FBI de San Francisco. Il était assez surpris qu'on le sonne en catastrophe sur un dossier plutôt sensible :

« Je ne dis pas ça pour vous, mais vos supérieurs sont plutôt gonflés de me prévenir au dernier moment. Vous n'y êtes pour rien, je le précise, mais ils auraient pu s'y prendre un peu à l'avance !

— Je sais que vous travaillez sur 36 dossiers à la fois, comme moi, mais je n'ai eu l'info que ce matin par mon indic sur ces vols, et la CIA a tout fait pour ne rien nous lâcher. Notre nouveau patron a dû taper du poing sur la table pour avoir le minimum syndical.

— *C'est gai... Vous avez eu le même son de cloche à Los Angeles vous m'avez dit. C'est toujours Hanley et son équipe qui sont là-bas ?*

— J'ai eu un agent spécial Josh Hanley au téléphone, mais pour l'équipe, je ne sais pas... Je fais les crimes non violents en temps normal, comme cette histoire est venue par un de mes dossiers et que l'on n'a personne d'autre, je m'occupe de tout ça...

— Bienvenue au club, moi, c'est tout ce qui est police scientifique habituellement. L'antiterroriste est sous-dotée, on a eu deux départs à la retraite cette année, et aucun remplaçant. Envoyez-moi ce que vous avez et rappelez-moi demain dans la matinée, j'essaye de vous trouver quelque chose. N'hésitez-pas à demander au permanent, je lui laisserai ce que j'aurai trouvé d'ici ce soir, mais je ne vous promets rien.

— Faites ce que vous pouvez, c'est déjà énorme que j'ai quelqu'un pour traiter ce dossier. Merci du coup de main, et à demain matin !

— *Bonne chance agent Terlinghem, et à demain ! »*

Dans l'après-midi, la secrétaire de Silverstein Properties m'a appelé pour me dire que la réunion sur la lutte antiterroriste à laquelle je devais participer, prévue demain au World Trade

Center, était annulée, un des intervenants ne pouvant être présent. Une date me serait communiquée ultérieurement... Debbie et Caitlin sont venues ensuite me voir pour régler des problèmes pratiques. Debbie était au bout du fil avec la réservation de United Airlines pour son vol du lendemain. Comme elle habite Newark, elle cherchait un vol au départ de Newark International pour San Francisco. Elle avait l'embarras du choix, mais elle avait besoin de mon avis :

« ...je me déplace pour le travail et j'ai des contraintes professionnelles, je prendrai bien le vol de huit heures, mais il faut que je vois si ça me permettra d'arriver en laissant le temps à mes collègues de faire le travail, un instant je vous prie... Don, j'ai deux vols au départ de Newark demain matin : United 93 et United 91. Tu crois que je peux prendre le même avion que nos suspects ?

— Je ne préfère pas, s'ils te repèrent en vol, ils vont se douter de quelque chose.

— Merci, ça ne m'arrangeait pas non plus parce que Newark International pour s'y rendre le matin à huit heures, c'est l'horreur... Allô ?... Oui, une place en classe économique sur le vol United 91, au nom de Deborah Charlotte Lorbeer, je vous donne mon numéro de compte professionnel...

— Le jour où la circulation sera fluide dans le New Jersey, la fin du monde sera proche... plaisanta Caitlin. J'ai rendez-vous chez Tellerman Securities au 102e étage de la tour nord demain matin pour notre dossier de Munich RE. Ma sœur sera là pour la partie NYPD, je te fais un rapport à mon retour ?

— Nous verrons tout cela demain midi... Au fait, pour le pot de départ à la retraite de Perry, est-ce qu'il y a quelque chose d'organisé ?

— C'est la division homicide qui se charge de tout, tu peux leur laisser un billet, pointa Debbie, qui avait fini sa réservation avec United Airlines. Je suis passé pour participer, je leur ai dit que je ferais passer le mot. »

Perry avait commencé sa carrière au FBI avec cette section, quarante ans plus tôt, et il partait à la retraite début décembre 2001. J'ai laissé mon obole et j'ai terminé mon travail. Ma compagne avait un déplacement professionnel chez un client de prévu au World Trade Center, et nous devions nous y retrouver avant de rentrer chez nous ensemble à Brooklyn. Je l'ai attendue dans la galerie marchande, et j'ai été surprise de la retrouver en compagnie d'une de ses anciennes relations professionnelles, qui passait par là en famille, le docteur Peyreblanque :

« ...En ce moment, à Bellevue, c'est plutôt calme, mais on a un exercice de prévu demain, le fameux exercice Tripod. Je ne serais pas sur le coup, je fais la garde de nuit à partir de quatre heures du matin et je quitte à midi. J'ai trois nuits d'affilée cette semaine, mais j'ai le week-end de libre. Nous irons prendre l'air dans les Appalaches en famille tant qu'il fait beau...

— Vous avez raison, les paysages sont splendides en cette saison... Vous connaissez Don, mon compagnon, il est passé me voir à Bellevue...

— C'est bien vous qui êtes du FBI si je me souviens bien ? Enchanté, je suis venu faire quelques courses ici en famille, je vous présente ma fille Galina et ma belle-fille Nelly. J'attends ma compagne, et j'ai croisé la vôtre, qui est là pour le travail...

— Une banque qui a eu une panne d'ordinateur, un serveur qui a lâché, précisa Selma. Chéri, j'ai garé la voiture au 5e sous-sol, il n'y avait pas de place plus haut...

— Ce n'est pas grave... Docteur, désolé de ne pas m'attarder, j'ai du travail à la maison ce soir, je ne peux pas rester...

— Pas de problème, je dois aussi rentrer vite pour me coucher tôt, j'embauche à quatre heures du matin. J'attends juste ma compagne qui...

— Papa ! Regarde le gros toutou ! »

C'était l'agent de sécurité du World Trade Center avec lequel j'avais travaillé sur les alertes à la bombe de miss Dana Heddine. Il était accompagné par Orange, le gros chien de traîneau, et il patrouillait dans le secteur. Le docteur Peyreblanque a expliqué à sa fille :

« C'est un chien de la sécurité, il travaille avec le monsieur pour trouver des colis dangereux dans le World Trade Center... Dites, je ne pensais pas qu'il prenaient cette race de chiens pour la détection d'explosifs, j'ai toujours vu à l'œuvre des bestioles genre berger allemand... »

— La Port Authority et le NYPD ont plusieurs races de chiens d'après ce que j'ai compris. Il les prennent surtout chez les éleveurs en examinant leurs capacités quand ils sont jeunes. Je ne suis pas expert en la matière... »

— Chéri, j'ai trouvé la farine de seigle, mais pour le miel, ils n'en avaient que du liquide, on en empruntera à ta tante pour le pain d'épice... Par contre, pour le vin de dimanche prochain, il faudra... »

La compagne du docteur Peyreblanque n'est rien d'autre que le capitaine Linda Patterson, cette fois-ci en civil, mais toujours aussi rousse. Naturellement, Orange, en la voyant, s'est mis à hurler à la mort. Miss Patterson a ensuite parlé de manger chinois au dîner tandis que l'agent de la Port Authority éloignait l'animal... Nous sommes ensuite descendu au parking, Selma et moi, et ma compagne m'a dit qu'elle avait trouvé une piste pour avoir un contrat à durée limitée :

« J'ai eu une piste par mon client : Fergusson and Associates, World Trade Center, tour nord, 94e étage, ils recrutent un admin réseau avec qualification cryptographie et VPN pour un remplacement de trois mois début 2002. J'ai pu avoir un entretien d'embauche demain matin. En attendant d'avoir notre enfant, si je suis bien enceinte, ça me fera du travail.

— C'est une bonne idée, tu m'appelleras au boulot pour me dire ce qu'il en est.

— J'espère que je ne te dérangerai pas... »

— Passe par mon portable, je ne quitte pas Federal Plaza de la journée. J'aurais dû avoir un rendez-vous professionnel ici, au World Trade Center, au 88e étage de la tour sud mais le type de la FEMA qui devait venir a dû se décommander en dernière minute, je l'ai appris tout à l'heure. La réunion est reportée.

— C'était ton truc anti-terroriste ?

— Oui, je représentais Federal Plaza avec un collègue... Eh ben, il y en a qui ne se gênent pas ! Ils ont fait comment pour contourner la sécurité ? »

Sur le mur du parking, en face de notre voiture, un anonyme avait inscrit à la peinture noire un texte ésotérique. Selma était aussi surprise que moi :

« Ça n'y était pas quand je me suis garée tout à l'heure ! Il y a pourtant des caméras partout dans ce parking ! »

— O'Neill ne va pas être aux anges... C'est le patron de la sécurité ici... »

Il y avait juste trois mots écrits sur le mur, en guise d'avertissement :

COMPTÉ, PESÉ, DIVISÉ

Le livre de Daniel dans l'ancien testament, l'avertissement au roi Balthazar sur le mur de la salle de son dernier banquet avant la chute de Babylone... L'anonyme qui a écrit ces trois mots, jamais identifié par la suite, avait trouvé la bonne formule... Nous sommes ensuite rentrés à Brooklyn en voiture, Selma et moi. Dans la lumière jaune de cette fin d'après-midi, les deux immenses barreaux d'acier ajourés du World Trade Center luisaient sous les rayons du soleil dans le bleu intense de cette fin de journée à New York City. Pour la dernière fois...

La journée du 11 septembre 2001 a commencé comme n'importe quelle journée de travail. Ma compagne avait rendez-vous avec un employeur potentiel, Caitlin devait aller retrouver sa sœur Piper au World Trade Center pour notre enquête commune sur les escrocs à l'assurance et je devais traiter en urgence les dossiers de Khalid Al Mihdhar et Mohamed Atta. Je suis arrivé tôt au travail, à huit heures du matin, et j'ai commencé par faire le point. Debbie devait partir pour San Francisco dans l'heure, et je devais contacter les permanents des bureaux de Los Angeles et de San Francisco pour aller aux nouvelles.

Le permanent de Los Angeles a pris note de ma demande et m'a dit que l'agent chargé du dossier m'appellerait dès que le bureau serait ouvert, c'est à dire vers une heure de l'après-midi heure de la côte est. Ma liste des suspects avait été faxée et tout un dispositif serait en place pour "accueillir" mes suspects dès leur descente d'avion. J'espérais, en les exposant ainsi en plein jour, pouvoir casser leur complot terroriste en les sortant de force de la semi-clandestinité dans laquelle ils étaient installés. Après avoir raccroché, j'ai regardé, depuis le bureau, les Twin Towers qui luisaient de leur éclat métallique dans la lumière claire de ce matin de septembre.

Il était 8h35 quand j'ai laissé un mot sur leur répondeur à mes collègues de l'IRS de Las Vegas pour leur demander de me rappeler dans la journée au sujet de Ben Youssef. Ensuite, à 8h38 ce fut au tour de Debbie, qui m'appelait brièvement depuis Newark International où elle allait embarquer à bord du vol United 91. Elle n'avait pas vu Ziad Jarrah et les autres, son avion ne partant pas de la même porte que le vol United 93 à cause des travaux en cours dans l'aéroport.

Caitlin m'a ensuite appelée à 8h41 depuis son portable pour me dire qu'elle avait croisé Ben Youssef dans le hall d'entrée de la tour nord et qu'elle proposait de le suivre et de le surveiller à Windows of the World en attendant son rendez-vous avec sa sœur chez Tellerman Securities. Je l'en ai dissuadée en lui signifiant que ça n'apporterait rien au dossier. À la place, elle est allé prendre un petit-déjeuner dans une delicatessen sur Liberty Street. À 8h44, j'ai eu le permanent de San Francisco au bout du fil. L'agent chargé de mon dossier n'avait rien trouvé de plus, et il m'avait signalé via le permanent qu'il avait pris ses dispositions pour ne pas rater les suspects :

« J'attendais qu'il soit neuf heures du matin à New York pour vous transmettre tout cela, mais comme vous avez appelé avant, je peux vous confirmer que le Bureau a prévu d'envoyer une équipe pour arrêter ces types à l'aéroport. J'ai cru comprendre que vous vouliez qu'on les garde tous, en prenant le maximum de renseignements sur eux, dans les limites de la loi. Vous n'avez rien contre eux ? »

— Non, ils relèveraient d'un dossier concernant la lutte antiterroriste, mais la CIA ne veut pas me lâcher les infos qui nous permettraient de les coffrer. C'est quand même bien qu'il y a une de vos équipes là-dessus, j'ai faxé la liste de réservation des suspects qui se sont inscrits sur le vol United 93, ils arriveront vers midi chez vous. Je n'ai pas leur lieu de destination après l'aéroport, aucune réservation d'hôtel n'a été enregistrée à leur nom, j'ai dit à l'agent spécial Waltzer de se charger du dossier, votre chef est au courant.

— J'ai eu l'information sur une note avant de prendre mon service hier soir. L'agent Carl Waltzer m'a laissé un mot à votre intention, agent Terlinghem. Il va vous rappeler dès qu'il sera sur le terrain.

— Merci pour l'information, je vais vous laisser, j'ai d'autres pistes à suivre. Je dois vérifier... Oh nom de... »

8h47 : le vol American Airlines 11 percute la tour nord du World Trade Center, sous mes yeux. Sidéré pendant une minute ou deux, à la vue du nuage de fumée et de flammes résultant de

l'impact, j'ai vite compris que le pire des scénario possible se produisait. Federal Plaza n'était pas encore ouverte, et je me suis précipité dans le bureau du permanent qui, sur fond de chaîne de télévision d'information en continu, finissait son boulot :

« Nom de nom Don, c'est quoi cette histoire avec le World Trade Center ?

— Wally, dans tes numéros d'urgence, il me faut celui du NORAD, tout de suite !

— Le... quoi ?

— Cheyenne Mountain dans le Colorado, la défense aérienne ! Grouille-toi, j'essaye d'empêcher une catastrophe de se produire !

— Doucement, j'ai ça sur mon répertoire d'urgence... Tu ne veux pas plutôt appeler la FAA ou la FEMA ?

— Non, c'est trop tard ! Il me faut le NORAD !

— Voilà... Don, c'est noté qu'il ne faut appeler qu'en cas d'urgence grave concernant la sécurité du pays, et que seul le directeur...

— C'est une urgence grave concernant la sécurité du pays et Perry n'arrivera pas du Connecticut avant au moins une demi-heure ! J'en prends la responsabilité !

— C'est celui-là... »

8h56. J'appelle le NORAD en urgence. J'ai leur standard avec, au bout du fil, une personne complètement ahurie qui ne comprend pas ce que je veux :

« *NORAD standard, j'écoute.*

— Ici l'agent spécial Donovan Terlinghem, du bureau de terrain du FBI de New York City, écoutez-moi bien parce que je ne vais pas répéter, c'est une urgence concernant la sécurité nationale : quatre avions de ligne ont été détournés par des pirates de l'air pour une attaque-suicide, et il me faut immédiatement parler à un de vos officiers responsable de la sécurité aérienne, peu importe lequel ! J'ai les numéros des avions et leur destination, mettez-moi immédiatement en relation avec l'officier chargé de la surveillance de notre espace aérien !

— *Heu... Agent Terlinghem, sauf votre respect, des timbrés qui nous appellent pour ce genre d'alerte, on en a tous les jours ou presque. Si vous êtes bien la personne que vous prétendez être, vous devez passer par votre hiérarchie pour déclencher ce genre d'alerte, on n'appelle pas le commandant en chef du NORAD sur un coup de tête...*

— Le numéro de téléphone qui s'affiche sur votre écran d'identification d'appels est celui du bureau de terrain de New York City du FBI. Mon numéro de badge est 95-52478, mon nom est Donovan Clarke Terlinghem, je suis agent spécial du FBI depuis 1995, appelez mon quartier général à Washington pour confirmation. Je vous alerte du fait que les vols United Airlines 175, American Airlines 77 et United Airlines 93, en plus du vol American Airlines 11 qui vient de percuter le World Trade Center, ont été détournés par des terroristes d'Al Qaïda pour commettre des attaques-suicide. Passez au moins cette information à un de vos officiers pour que quelqu'un fasse quelque chose !

— *Quels vols a t-il dit ?*

— *Monsieur, c'est un sudiste excité qui prétend être agent du FBI et...*

— *...et qui en est vraisemblablement un d'agent du FBI ! Ce numéro d'appel est confidentiel et réservé aux agences fédérales pour les urgences, vous me le passez directement en salle de commandement, c'est un ordre !*

— *Oui Monsieur... Agent Terlinghem, je vous passe le colonel Marston, un instant je vous prie... »*

Le temps que la standardiste du NORAD me passe la communication, le vol United 175 avait été retrouvé. Wally, le permanent, avait mis sa télévision sur Wolf News, qui a couvert en direct le crash avec de bien belles images en effet, comme on aimerait en voir plus souvent :

« ...Tout de suite, notre reporter en direct de la tour sud du World Trade Center, au 82e étage, notre envoyé spécial, Kenneth Mac Cormick... Kenny, est-ce que vous nous entendez ?

Mff $mmfmmmppp$ $mfpmpmmmpff$ $ffmpffmf$ $pppppfpp$
 $Fmpmfpmmmpfmffmmm\dots$

— Excusez-nous Kenny, mais la ligne est plutôt mauvaise, je vais devoir reprendre ce que vous nous dites à l'antenne. C'est Marissa si vous m'entendez. Donc, vous êtes au 82e étage de la tour sud, dans les locaux de Crowley Associates. Est-ce que vous pouvez voir la tour nord depuis l'endroit où vous êtes ?

— Oui, nous avons des images par notre équipe qui est à Brooklyn, elles passent actuellement à l'antenne, c'est formidable!... Kenny nous confirme qu'il a vu l'impact de l'avion contre la première tour. Dites-nous ce qui se passe actuellement au pied des tours, nous n'avons pas encore les images... Il doit y avoir beaucoup d'animation dans le quartier, n'est-ce pas ?

— Oui, je sais, c'est épouvantable !... Il y a des camions de pompiers dans toutes les rues autour du World Trade Center, et notre équipe de reportage n'est pas encore sur place, cette bande d'enf... hem !... Kenny, nous allons rester en contact avec vous, si vous pouvez trouver un autre téléphone qui marche avec une vue sur la tour nord, ça nous permettra...

$\text{— } Fmpmfpmpmfpmpm$ $mffffmm$ mmm $fmmmppmmpmfpfpfpppmpm$
 $mmmmmpfffpfmpmfmmpmmpmmp !$ Mmm $fmmmppmmpmfpfpfpppmpm$
 $pfpmpmfmmpmmpmmp$ $mffffmm$ $mmfppfppmmffpppmpm !$ Mmm
 $fmmmppmmpmfpfpfpppmpm$ $pfpmpmfmmpmmpmmp$ $mffffmm$ $mmfppfppmmffpppmpm !$

— Comment ça un deuxième avion ?

À ce moment-là, l'officier en charge de la défense aérienne m'a contacté au téléphone. Visiblement, c'était la panique à Cheyenne Mountain :

« *Colonel David Marston à l'appareil. Nom de nom, comment êtes-vous au courant de tout ce qui se passe ?*

— Trop long à vous expliquez, si vous cherchez le vol United 175, ne perdez pas votre temps, il vient de percuter la tour sud du World Trade Center. Il y a encore deux avions qui doivent être détournés, les vols American Airlines 77 et United Airlines 93. Est-ce que vous pouvez faire quelque chose ?

— *À part les retrouver et les suivre pour indiquer où ils vont, non. Le vol American Airlines 11, nous pensions qu'il s'agissait d'un accident. Nous avons une patrouille qui est en attente au-dessus de Long Island, et la garde nationale du New Jersey est en train de faire décoller en urgence une patrouille pour tenter de retrouver un troisième avion détourné. Nous n'avons aucune possibilité d'arrêter ces avions !*

— Je le pensais... Est-ce que vous pouvez déterminer leurs cibles ?

— *Si vous ne l'avez pas fait vous-même, je ne peux pas m'en charger... Oui, c'est l'un des vols que le FBI m'a signalé... Restez en ligne je vous prie...*

[...]

— *Agent Terlinghem , Le vol American Airlines 77 vient d'être détourné, on ne sait pas vers quelle direction il part... J'ai eu la confirmation à l'instant. Est-ce qu'on a des nouvelles des pilotes du New Jersey ?*

— *Ils sont en l'air Monsieur. Ils doivent actuellement rattraper un avion que l'on pense avoir été détourné, je n'ai pas le numéro de vol.*

— Colonel, excusez-moi de vous déranger, mais je pense qu'ils peuvent tenter de percuter une cible à Washington après avoir frappé New York.

— *Je note votre suggestion... Est-ce qu'on a quelque chose dans les environs de Washington, essayez de me retrouver le vol American 77 en vitesse, et je veux des nouvelles de la patrouille NEJER 28 dès qu'ils en donnent !* »

Perry est venu me voir, affolé, à son arrivée à 9h31. Il avait vu le World Trade Center en feu et il est venu voir ce que je faisais avec le permanent :

« Nom de nom Don, c'est quoi tout ce bordel ?

— L'attaque dont je t'ai parlé, essaye d'envoyer quelqu'un chercher Caitlin O'Leary au World Trade Center, elle devait s'y rendre pour le boulot !

— On a le NORAD au bout du fil, et c'est la panique, précisa Wally. Est-ce que le plan d'urgence doit être déclenché ?

— Vu la situation, oui ! Wally, tu fais évacuer tout le personnel non indispensable, je veux voir cet immeuble vide pour dix heures dernier délai !

— OK boss, j'y vais !

— Agent Terlinghem ?

— Oui colonel ?

— *On a un écho primaire qui se dirige droit sur Washington, je pense que ça doit être le vol American 77... Il se dirige droit sur le Pentagone, appelez immédiatement la*

sécurité sur place... Quels pompiers civils, Washington sud et le chef de bataillon Zieztinski ?... Quoi, elle est déjà sur les lieux ? »

Et de trois, sur le Pentagone. Si le scénario devait se répéter à l'identique, comme à New York City, une seconde cible dans la capitale fédérale serait touchée. Le colonel Marston m'a immédiatement demandé quel était le quatrième vol détourné :

« *On a la patrouille de la Garde Nationale du New Jersey qui vient d'intercepter un gros porteur au-dessus de l'Ohio. Vous pouvez m'indiquer le numéro du quatrième vol ?* »

— United 93. C'est celui-là ?

— *Je demande confirmation... Non, United Air Lines 93, pas Delta 1989... Vous êtes sûrs pour l'avion ?... Faites vérifier, je ne veux pas rater un détournement, et essayez de m'avoir des nouvelles du vol United 93... »*

Comme il fallait s'y attendre, l'avion était déjà détourné. La patrouille de la Garde Nationale du New Jersey n'avait rien vu d'anormal concernant le vol de Delta Air Lines qu'ils avaient intercepté. Le colonel Marston les a envoyés à la poursuite du vol United 93 :

« *Restez en ligne, j'envoie une patrouille à la poursuite du vol United 93... Non, essayez de faire décoller quelqu'un depuis Langley, c'est bien là qu'on a la patrouille d'alerte, non ?... »*

À ce moment-là, la première bonne nouvelle de la journée est arrivée, en la personne de ma compagne, Selma. Elle est venue me voir dans la salle de permanence, avec l'autorisation exceptionnelle de mon directeur, au vu des circonstances :

« Chéri, je suis là ! J'étais au pied de la tour nord quand l'avion l'a percutée. Vu la panique qu'il y avait, j'ai pensé que le mieux à faire était de venir ici pour que tu ne t'inquiètes pas.

— Tu as bien fait ma chérie... Tu n'as rien ?

— Non, ça va... juste un peu... secouée... Qu'est-ce que je peux faire ?

— Rentre directement à la maison à Brooklyn tant que le métro fonctionne, la Garde Nationale va sûrement boucler tout Manhattan sud. Nous allons bientôt évacuer l'immeuble, si je ne suis pas retenu pour le service, je te rejoindrai... »

Quelques instants plus tard, c'était le NORAD qui me confirmait que le vol United Airlines 93 s'était écrasé, la patrouille aérienne de la Garde Nationale du New Jersey avait retrouvé le lieu du crash, en Pennsylvanie, en suivant les indications de l'équipage d'un avion d'affaires qui avait décollé de Philadelphie et qui avait été dérouté vers la dernière position connue de l'avion.

Federal Plaza a été évacuée à 10h45 après l'effondrement de la tour nord. J'ai eu des nouvelles de Caitlin sur mon répondeur, chez moi. Elle ne pouvait pas appeler dans Manhattan et elle avait laissé un message. Piper, sa sœur aînée, avait été coincée dans un ascenseur en se rendant dans les bureaux de Tellerman Securities. Évacuée par une équipe des sapeurs-pompiers en compagnie de trois autres personnes, Piper était dans la tour au moment de son effondrement, et elle avait miraculeusement survécu, avec le peloton du FDNY et les trois autres occupants de l'ascenseur. Caitlin l'avait su par les pompiers et elle avait aussi appris, peu de temps après, que sa sœur aînée avait demandé le divorce à son époux dans des circonstances rocambolesques...

Au même moment, Debbie était à bord du vol United 91. Suite à l'interdiction générale de tout vol au-dessus du pays, son avion avait été dérouté vers Saint Louis, Missouri. Debbie dormait sur son siège quand l'annonce de l'équipage l'a réveillée :

« ...de poursuivre notre vol vers notre destination comme prévu. Nous sommes dans l'obligation de nous poser à Saint Louis, Missouri, où notre personnel d'escale

mettra tout en œuvre pour vous porter assistance en attendant que nous soyons autorisés à poursuivre notre voyage. Nous vous présentons toutes nos excuses pour ce dérangement, dû à des circonstances indépendantes de notre volonté... Mesdames et messieurs, veuillez attacher vous ceintures et relever vos tablettes, nous allons nous poser à Saint Louis dans quelques instants... »

Sortie d'un profond et agréable sommeil, Debbie n'a pas fait le rapprochement avec l'enquête dont elle s'occupait. Le vol United 91 s'est posé à l'aéroport de Saint Louis sans encombre vers 10h55 heure de la côte est, soit 9h55 heure locale. Dès l'atterrissement, Debbie a été surprise de voir l'aéroport complètement paralysé, avec tous les avions au sol, et pas un seul mouvement sur les taxiways ou les pistes. Elle m'a avoué plus tard qu'inconsciemment, elle avait parfaitement compris la situation, mais que quelque chose l'empêchait d'admettre ce qui arrivait. Alors que le personnel de United Airlines organisait les hébergements dans les hôtels des environs, elle a signalé à la chef de cabine qui s'occupait des passagers du vol 91 qu'elle demandait à ne pas bénéficier d'un hébergement sur place, comme proposé par la compagnie :

« Excusez-moi, je suis agent du FBI en mission, je dois regagner mon bureau par n'importe quel moyen. Ne me comptez pas parmi les gens hébergés, je retourne à New York City. Est-ce qu'il est possible que j'appelle le bureau local du FBI depuis votre guichet, s'il vous plaît ?

— Hem... Madame, je vais voir ce que je peux faire... Vous êtes ?

— Agent spécial Deborah Lorbeer de New York City, FBI... Si vous ne pouvez pas me laisser passer un appel, je me débrouillerai avec un téléphone public...

— Je vais en parler au chef d'escale, un instant, je vous prie... »

Debbie est allée attendre dans une salle d'attente de l'aéroport, sur invitation de la chef d'escale. Elle avait montré son badge d'agent fédéral et elle avait convaincu la chef de cabine que sa demande était justifiée. Il ne restait plus que l'autorisation du chef d'escale et elle pourrait passer son coup de fil. Dans la salle d'attente, il y avait une télévision qui diffusait les images d'une chaîne d'information en continu. Dès qu'elle a vu les images des Twins en flammes, du vol United 175 percutant la tour sud en direct, et de l'effondrement des deux tours, l'une après l'autre, Debbie a complètement fondu un fusible. Stupéfaite, elle s'est mise à hurler, secouée par l'émotion :

« Ils l'ont fait... Ils l'ont finalement fait... Ils les ont fait sauter ces cinglés... QU'ILS AILLENT TOUS AU DIABLE !... TOUS !... QU'ILS SOIENT TOUS MAUDITS !... MAUDITS !... MAUDITS !... »

Puis elle est tombée à genoux en pleurant de rage. Non seulement elle devait faire face à la pire humiliation professionnelle de toute sa carrière, mais aussi à la conséquence d'une interprétation tragiquement fausse de l'attitude des membres du groupe Atta. Interprétation dont j'étais l'auteur...

La suite des événements, vous la connaissez... J'ai pu voir, après le 11 septembre 2001, tout ce qui ressemblait, de près ou de loin, à une dissimulation flagrante de l'incompétence du gouvernement, la propagande pour les théories de la conspiration n'étant que le dernier avatar visible de cette politique imbécile. Dès que la situation d'urgence a été sous contrôle, le FBI a lancé l'opération PENTTBOM, nom de code pour Pentagon Twin Towers Bombings investigation. Sur 11 000 agents que comptait le FBI à l'époque, 7 000 ont été mis à contribution pour cette enquête, dont moi. En 15 jours, tout ce qui pouvait être recueilli comme informations sur les pirates de l'air a été retrouvé, analysé, vérifié et mis au dossier.

Naturellement, j'ai versé au dossier toutes les pièces que j'avais, et ce n'était pas triste. J'ai pu déterminer qu'Ahmed Ben Youssef avait rendez-vous le 11 septembre 2001 au restaurant Windows of the World, en haut de la tour nord du World Trade Center, avec le prince T..., le représentant officiel des services secrets saoudiens dans notre pays... Avec l'enquête de l'IRS, les informations de la propre secrétaire de Ben Youssef, les révélations de Rachid Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha et mes rapports sur les curieuses activités d'Omar Al Bayoumi, l'employé de la compagnie Al Khamsin, ne pas se poser la question sur la responsabilité des saoudiens était extrêmement difficile, sans devoir les couvrir officiellement.

Ce qui devait arriver arriva : toutes mes informations ont été classifiées par la CIA sans la moindre explication. Mais ça, vous n'en avez jamais entendu parler, a contrario des inepties sur les explosifs dans les Twins ou de l'absence d'avion dans le crash du Pentagone. Et ce ne fut pas le fait que le passeport d'un des pirates de l'air ait été retrouvé à quelques blocks du World Trade Center qui est extraordinaire et qui constitue la preuve d'une dissimulation. Un des enquêteurs de la FAA, avec qui j'ai eu l'occasion de travailler sur ce dossier, m'a dit qu'il avait vu bien plus extraordinaire comme objets fragiles retrouvés intacts après un crash d'avion. Il m'avait cité l'exemple d'une bouteille de champagne retrouvée intacte dans les débris d'un avion d'affaires qui s'était crashé, alors que le plus gros morceau de cet avion avait la taille d'une assiette...

Ce qui a été lourdement médiatisé comme "anormal", et repris ad nauseam par les théoriciens de la conspiration, n'est que de la poudre aux yeux. Pendant que les "contestataires" de la version "officielle" dissertaient dans le vide sur un complot imaginaire en se polarisant sur la partie la moins intéressante du dossier (sauf si on est ingénieur en génie civil), l'administration Bush dissimulait la poussière sous le tapis pour que son incompétence et sa complaisance envers les saoudiens ne se voie pas... Si vous consultez le rapport de la commission d'enquête parlementaire sur le 11 septembre 2001 (disponible ici : <http://www.gpoaccess.gov/serialset/creports/911.html>), vous noterez que la page 179, qui fait allusion à un "homme d'affaires" auxquels les pirates de l'air auraient pu avoir recours est vide. C'était une page rédigée *à partir de mes dépositions* devant cette commission, sans commentaire...

Cette commission parlementaire, ainsi que la commission Kean/Hamilton qui a suivi, a eu son travail d'enquête délicatement saboté par l'exécutif. Courant 2002, la première commission parlementaire qui a recueilli tous les témoignages, et bien évidemment le mien, a agi avec le maximum de résistance de la part de l'exécutif, qui n'a jamais témoigné. Ni le président, ni le vice-président, ni quiconque en rapport avec la sécurité nationale au plus haut niveau, excepté George Tenet, le directeur de la CIA à l'époque.

Par la suite, l'obstruction de l'exécutif a été plus patente lors du travail de la commission Kean/Hamilton, entre le 27 novembre 2002 et le 27 mai 2004. Le plus évident a été le fait que le budget de cette commission a été délibérément rogné. Sur \$11 millions demandés, seuls \$9 millions ont été accordés par l'exécutif... Par contre, l'enquête du NIST chargée de déterminer précisément les circonstances dans lesquelles les immeubles WTC 1, 2 et 7 se sont effondrés a eu tout le budget nécessaire, l'accès complet à tout ce dont elle avait besoin et tous les témoignages qu'elle pouvait recueillir, le tout sans la moindre classification de quelque nature que ce soit.

À votre avis, qu'est-ce que le gouvernement des États-Unis d'Amérique pouvait bien cacher ? Si c'était des explosifs dans le World Trade Center, la commission Kean/Hamilton aurait eu toute latitude pour fouiller des pistes sans intérêt qui l'auraient détourné du vrai complot, comme les ratages de la CIA et du FBI, la complaisance de l'exécutif envers les saoudiens, l'incompétence crasse de nos responsables de la sécurité nationale ou l'ineptie complète de notre exécutif issu des

élections de novembre 2000... C'est cette commission qui a eu des problèmes de budget, pas le NIST, je pense qu'il n'est pas utile d'en rajouter...

Dans l'immédiat, le récent renflouement des banques en faillite sur fonds fédéraux par le gouvernement Obama ne m'a pas étonné plus que ça quand je me suis rappelé de l'action de l'Air Transportation Stabilization Board entre fin 2001 et 2003 : \$10 milliards d'argent public ont été avancés aux compagnies aériennes des USA pour qu'elles rattrapent, entre autres, les conséquences de leur gabegie et de leur inertie en matière de sécurité aérienne... Ce fut la plus grosse arnaque jamais montée avec le 11 septembre 2001 comme prétexte, et tout le monde a laissé passer, surtout les théoriciens de la conspiration. Naturellement, ces \$10 milliards, prêtés sur fonds publics à des taux plancher, ont été remboursés par les compagnies aériennes qui ont fait payer deux fois leurs passagers : la première fois en tant que contribuables en avançant de l'argent à des taux d'amis, la seconde fois en tant que clients, en payant par des augmentations de prix du billet le montant des intérêts et d'une grosse partie du capital emprunté en cours de remboursement. Si c'est passé pour les compagnies aériennes, ça a pu passer une seconde fois pour les banques...

Dans le même ordre d'idées, la guerre contre le terrorisme a commencé avec un premier dommage collatéral... Le 13 septembre 2001, après qu'un collègue un peu zélé ait fait des vérifications sur les mouvements d'argent à Wall Street, un investisseur heureux a été arrêté à son domicile et placé en garde à vue pour s'expliquer sur la plus-value qu'il avait faite à l'occasion des attentats... Il avait acheté pour \$15 000 de put options sur American et United Airlines qui, grâce aux attentats, lui rapportaient instantanément \$25 000 de plus-value... Il était en garde à vue pour interrogatoire depuis une bonne heure quand je suis arrivé au travail, et que mon directeur m'a présenté les nouvelles de la journée :

« Salut Don, on a enfin pu coffrer quelqu'un dans cette affaire. Adamson, le type de la brigade financière, a détecté des mouvements suspects, et on a même pu tracer un des suspects. Il est à l'interrogatoire.

— Pas mal, je vais voir... Qui est ce type ?

— Un médecin d'origine française qui travaille au centre médical Bellevue, un certain Martin-Georges Peyreblanque...

— Perry... Attends, c'est une blague ?

— Tu le connais ?

— À titre privé, oui ! Il est ouvertement pacifiste et contre le terrorisme, voire pro-américain sur certains points ! C'est bien le dernier qui puisse être lié à Al Qaïda ! »

Effectivement... Le docteur Peyreblanque avait une bonne raison d'avoir fait une plus-value intéressante avec ces put-option, des placements qui prennent de la valeur quand le cours de l'action sur lequel ils sont basés baisse. Le docteur Peyreblanque avait fait un placement sur des critères à la fois rationnels et non liés à Al Qaïda, ce qu'il a expliqué à mes collègues :

« ...C'était de notoriété publique il y a de cela un an qu'American Airlines avait eu les yeux plus gros que le ventre avec le rachat de la TWA, et qu'avec la chute des start-up et la récession, c'était celle qui allait tomber le plus facilement, avec United. Il suffisait de s'y prendre assez longtemps à l'avance et d'attendre la chute !

— Et cette chute était celle des Twins ?

— Si vous sous-entendez que j'ai quelque chose à voir avec des allumés mystiques qui ne mangent pas de porc, moi qui suis athée et grand amateur de charcuterie, la réponse est non ! Les titres d'American et de United commençaient à baisser quand j'ai fait mon placement, en octobre 2000, et il n'y avait rien qui leur permettait de remonter la pente à court et moyen terme ! C'est ma belle-sœur, qui est pilote de ligne, qui m'a refilé le tuyau ! Marty, tu attends un an et tu te fais a

minima \$5 000 de plus-value en prenant des put options. American et United ne pourront pas redresser la barre, leur résultat n'a fait que baisser depuis 1998... Ben voilà, on y est, American a aligné quatre trimestres de pertes d'affilée, à part un chapitre 11, vous vouliez vous attendre à quoi ?

— Apparemment, il y a d'autres personnes qui ont pensé comme vous et qui sont actuellement en cours d'interrogatoire docteur... Est-ce que vous connaissez *Mutual Shareholders Informations* ?

— Heu... Non... Sorti du *Wall Street Journal* et de Bloomberg TV les rares fois où j'ai besoin d'infos financières, je ne connais pas la presse spécialisée dans ce secteur...

— C'est un bulletin d'information financière qui a eu la même idée que vous. On a plusieurs investisseurs qui ont aussi décroché le jackpot.

— Ah, vous voyez ! Je ne suis pas le seul à avoir constaté que United et American Airlines se portaient mal !

— Au passage, j'ai noté que vous aviez un brevet de pilote privé...

— Ben voyons, de la part de quelqu'un qui est passionné d'aviation, vous vous attendiez à quoi ? J'ai fait des études de médecine pour avoir un niveau de vie me permettant d'avoir un avion privée, ma grande passion dans la vie, parce que j'étais myope et que je ne pouvais pas faire Sup Aéro pour être pilote de ligne. Quand mon avocat sera là, j'espère que vous aurez trouvé autre chose de plus consistant pour me garder chez vous, car elle ne va pas vous rater ! »

Faute de preuves, le docteur Peyreblanque a finalement été relâché. Son avocate étant sa compagne, elle venait d'avoir de dures journées avec la Naval Reserve, et elle était suffisamment énervée pour nous faire un scandale quand les motifs d'arrestation de son compagnon lui ont été signifiés. L'affaire en est restée là, le docteur Peyreblanque et les autres investisseurs ayant bénéficié d'un coup de chance extraordinaire après avoir placé leur mise sur le bon cheval. Naturellement, cette affaire a beaucoup circulé dans les cercles des théoriciens de la conspiration, alors qu'il n'y a qu'un tragique concours de circonstances à la clef.

Après tout cela, les histoires déterrées, et sans rapport avec les faits, sur les avertissements de sécurité à diverses personnalités, avertissements de routine et sans rapport avec le 11 septembre 2001, c'est à nouveau de la poudre aux yeux. Par contre, un événement qui n'est pas de la poudre aux yeux, c'est cette évacuation de saoudiens, mis à l'abri dans leur pays, par un vol spécial de Saudi Arabian Air Lines le 15 septembre 2001. Alors que tout le trafic aérien civil était cloué au sol, un 747 de la compagnie aérienne saoudienne a été autorisé à partir de Kennedy Airport à New York City pour Riyad avec, à bord, pas mal de gens intéressants.

J'étais à Kennedy Airport ce jour-là pour le travail, un enquêteur du NTSB devait arriver sur place avec un vol militaire, et j'étais allé le chercher. Un des terminaux était bouclé par des agents en civil du FBI, en provenance de Washington, et des civils saoudiens attendaient pour embarquer. J'ai été surpris de voir cette opération, dont je n'avais pas été prévenu, et j'ai demandé à l'un des agents ce qui se passait :

« Agent spécial Donovan Terlinghem, bureau de terrain du FBI de New York City. Je ne pense pas que vous organisez un voyage touristique, que pouvez-vous me dire sur cette opération en cours ?

— Simplement qu'il s'agit de témoins qui ont été entendus au quartier général à Washington. Ils sont libérés et on les ramène chez nous...

— Et en attendant, moi qui suis pilote de ligne, je suis au chômage ! J'espère que leur gouvernement paye tout ça parce que si c'est avec mes impôts, vous allez m'entendre ! »

Une jeune femme brune, grande, la trentaine, enceinte pas loin du terme, était accompagnée d'un de ses collègues, un homme brun un peu plus âgée qu'elle, tous les deux pilotes de ligne à en

juger par leurs uniformes. La jeune femme était franchement remontée contre les facilités dont bénéficiaient les saoudiens :

« Tous les vols civils sont cloués au sol et ce gouvernement de merde autorise un avion de ses copains les émirs à venir ramasser ses compatriotes chez nous, le tout en bénéficiant d'un passe-droit ! Mais merde, faut voter pour qui à la fin pour que l'on n'ait pas un gouvernement qui se fout de nous ? J'ai voté démocrate l'année dernière et j'en ai plein le cul de ce genre de conneries pondues à la chaîne par la bande d'incapables qui nous gouverne par erreur !

— Sibby, s'il te plaît, calme-toi !... Je sais que c'est dur à avaler mais tu vas te faire embarquer pour outrage si tu continues !

— Madame... tentai-je de tempérer. Je comprends votre colère, mais vous risquez de gros ennuis si vous faites une esclandre, surtout dans votre état... S'il vous plaît, vous avez mieux à faire que de vous énerver comme ça...

— J'aurai dû choisir un autre jour pour aller chercher la météo pour le Comité de Gestion de ma compagnie aérienne... Vous devez pas être à la fête non plus, vous êtes agent du FBI je suppose...

— C'est exact...

— Je vous plains, à cause de Bush et de sa clique, le public va vous taper dessus au lieu de s'en prendre au gouvernement, vous pouvez en être sûr... Et dans le lot, combien y en a t-il qui ont été complices de Ben Laden et que Pennsylvania Avenue vous interdit de toucher pour ne pas froisser la famille royale Saoudienne, les copains du clan Bush ? »

Excellent question... J'ai su plus tard que, en dehors des quelques lointains cousins de Ben Laden, parfaitement anecdotiques qui avaient été évacués par ce vol, officiellement pour éviter des lynchages, trois douzaines d'agents des services secrets saoudiens en poste sur notre sol faisaient aussi partie du voyage. Plus tard, certains d'entre eux ont été victimes de regrettables accidents, et d'autres envoyés dans des placards discrets... La part de ceux qui avaient trahi pour Al Qaïda et de ceux qui avaient joué avec le feu est le seul paramètre qui reste inconnu à ce jour...

Plus tragique, le 22 septembre 2001, le corps de John O'Neill, agent démissionnaire du FBI et nouveau patron de la sécurité du World Trade Center, a été retrouvé dans les décombres du World Trade Center à Ground Zero. Jusqu'au bout, il n'avait pas lâché son boulot...

Le fameux prince T... a été tué dans un fort opportun accident d'avion lors d'un banal vol entre le Connecticut, où il avait une résidence privée, et Londres, où il devait se rendre pour un voyage d'affaires. Son jet d'affaires a percuté l'océan atlantique à mi-parcours après que le pilote ait signalé au contrôle aérien qu'il avait des problèmes de moteurs. Seuls quelques débris, et les corps des occupants de l'appareil, ont été retrouvés par la Royal Navy. L'enquête a conclu à une défaillance probable, et fort opportune elle aussi, des systèmes électroniques servant à contrôler les moteurs, que les professionnels appellent des FADEC pour Full Authority Digital Engine Control (*Contrôle de Moteur Numérique à Pleine Autorité*).

Honeywell, le fabricant des FADEC, a demandé à ce que les avions équipés de réacteurs Rolls-Royce Tay mk 611-8, comme le Gulfstream G 400 du prince T..., fassent l'objet d'une remise à jour logicielle d'urgence des FADEC Honeywell qui les équipaient. Le programme inscrit sur une puce électronique, et qui faisait fonctionner le système, présentant un bogue qui pouvait conduire à un arrêt brutal des réacteurs en plein vol dans certaines circonstances, avec l'impossibilité de les remettre en marche.

Quelques années plus tard, quand j'ai parlé de cet accident à un ingénieur de chez Honeywell que je connais à titre privé, il m'a dit que cet incident sentait le sabotage à plein nez, les FADEC pouvant être, par conception, outrepassés en cas de panne électronique pour que les réacteurs

continuent à tourner, certes en dehors de leur régime optimal, mais sans s'arrêter, l'alimentation en carburant réglée par le FADEC étant assurée par un système mécanique de secours. Et un sabotage électronique, fait en introduisant délibérément un malware dans le logiciel qui gère le FADEC, est possible et potentiellement indétectable, mais c'est un travail d'experts...

Dans le même ordre d'idées, certains suspects que j'ai mis en évidence sur le dossier des attentats du 11 septembre 2001 ont été arrêtés. Ammar Al Baluchi, qui a envoyé de l'argent au groupe Atta, en partie par Ben Youssef, et Ramzy Binalshibh, le contact de Mohamed Atta en Espagne pendant l'été 2001, ont été arrêtés et sont détenus par la CIA sur un site spécial. Yazid Sufaat, l'organisateur de la réunion de Kuala-Lumpur de janvier 2000, a été arrêté par les malais après que ses avoirs financiers aient été saisis. Il a été discrètement libéré par les malais fin 2008, vraisemblablement contre certaines contreparties dans le domaine du renseignement.

De même, Omar Al Bayoumi, qui est parti en Grande-Bretagne pour poursuivre des études en juillet 2001, a été arrêté par Scotland Yard. Après une enquête serrée, aucun lien entre lui et un quelconque mouvement terroriste n'a pu être mis en évidence, et il a été relâché. De même, les saoudiens ont toujours prétendu qu'il n'était pas un de leurs agents, mais vu leur fiabilité... En tout cas, s'il était effectivement impliqué autrement que de façon fortuite dans ce dossier, sa couverture était bien faite... Par contre, Rachid Al Tadkhrin Dar Giddar Bisaha a bénéficié discrètement d'une libération sur parole début 2003 suite à ses multiples témoignages. Il est passé devant la FISC pour dire tout ce qu'il savait et cela lui a été utile pour réduire sa peine. Il vit toujours aux USA sous une nouvelle identité, ainsi que sa famille.

Dans le même ordre d'idées, les avoirs d'Ahmed Ben Youssef ont été saisis. Ses employés de l'agence de Las Vegas ont quitté le navire. Les commerciaux ont démissionné, le comptable a fait valoir ses droits à la retraite et Mary Jones, la secrétaire qui était notre indic, a été discrètement embauchée par le bureau de terrain du FBI de Las Vegas après avoir perdu son emploi chez Sunlight Travels, en guise de reconnaissance pour les bons services rendus. Le dossier est classifié mais je me suis laissé dire que mes collègues de l'IRS et de la FinCEN n'ont pas regardé les comptes de Sunlight Travels pour rien...

Depuis 2001, la connaissance de ce qui s'est passé sur le 11 septembre 2001 n'a pas beaucoup avancé. Tout le débat de contestation de la présentation officielle des faits a été vampirisé par les théoriciens de la conspiration, avec la bénédiction des médias, comme Wolf News, qui étaient de mèche avec l'équipe Bush. Tous ceux qui contestent la version officielle des faits, même intelligemment, sont facilement assimilés à l'infime minorité d'escrocs, de minables en manque de célébrité et de cas relevant de la psychiatrie qui soutiennent une quelconque théorie de la conspiration et bénéficiaient, jusqu'à une date récente, de la complaisance suspecte des mass media. J'ai même vu un jour un des leurs passer à la télévision pour nous expliquer que le 11 septembre 2001 n'avait jamais existé...

Mais l'Histoire avance... Depuis novembre 2008, un nouveau président a remplacé Bush et il se pourrait que cela change quelque chose. D'ores et déjà, les décérébrés qui soutiennent une théorie de la conspiration ne faisant plus rire avec leur piètres numéros de clowns, les médias ne leur offrent plus systématiquement une tribune. À force de remâcher en boucle les mêmes âneries, ils font fuir le public plus qu'autre chose. Le fait que le candidat républicain aux présidentielles de 2008, le Sénateur John Mac Cain, soit un anti-conspiracionniste convaincu au point d'avoir préfacé le livre du rédacteur en chef de la revue *Popular Mechanics* consacré à la mise en pièces des théories de la conspiration a dû y être pour quelque chose dans la quasi-disparition des médias des théoriciens de la conspiration pendant l'année 2008...

Plus personnel, Perry Stansfield est parti à la retraite en décembre 2001, comme prévu. Il a été remplacé à son poste par Lindsey Henderson, une ex de la CIA placardisée au bureau de terrain du FBI de Hartford, Connecticut, avant de se faire offrir Federal Plaza en attendant son départ à la retraite, en juillet 2005. Quatre années de travail impeccable avant que son successeur ne prenne la relève. Je travaille toujours avec lui, il sait faire son travail et il m'a à la bonne.

D'un point de vue personnel, ma fille aînée, Cynthia Thawyer Terlinghem, est née le 12 mai 2002. Son frère, Calvin Thawyer Terlinghem, l'a suivie le 27 avril 2005. Je suis toujours à Brooklyn avec Selma et nos enfants. Avec la crise de l'immobilier, nous avons mis de l'argent de côté et acheté, à prix cassé, un appartement bien situé. Il cotait dans les \$350 000 en 2007 et nous l'avons eu à \$75 000 en mars 2009, il suffisait d'attendre... Selma a un travail à Atlantic Hosting Incorporate sur leur site de Long Island. Elle fait tourner leurs ordinateurs, qui hébergent des milliers de sites Internet pour des entreprises et des particuliers. Cette société s'est payé des éoliennes et des panneaux solaires pour être à terme autonome d'un point de vue électrique sur ce site. Au 1er janvier 2010, elle y était arrivé à 75 %, avec le but d'atteindre 100 % en 2012. Selma fait un boulot qui l'intéresse et qui paye bien.

Maintenant que j'ai des enfants, je pense à leur avenir et, pour cela, je milite au sein d'une association, Citizens Concerned About Science and Technology, anciennement Citizens Concerned About 911, un groupe citoyen qui a commencé en dénonçant les dissimulations du gouvernement et les mensonges des théoriciens de la conspiration sur le 11 septembre 2001. Ils ont évolué vers une analyse critique et citoyenne des applications des sciences et technologie, mais leur partie sur le 11 septembre 2001 est l'une des plus documentée qui existe.

Leur présidente, maître Linda Patterson, a lancé une initiative citoyenne pour demander à terme au Président Obama la réouverture des enquêtes sur les attentats du 11 septembre 2001, et des archives correspondantes. Pour le moment, elle en est au stade de l'étude, un groupe d'action doit être constitué d'ici 2011. Je me suis porté volontaire pour en faire partie, afin que les vraies bonnes questions sur ce qui s'est passé ce jour-là soient enfin posées. Souhaitons que les Démocrates fassent moins preuve de complaisance envers les Saoudiens que le clan Bush...

Si Ahmed Ben Youssef et son implication dans le soutien au groupe Atta, relève de la fiction, la thèse de l'implication des saoudiens et celle de la véritable date des attentats relèvent de thèses défendues par l'auteur en fonction des opinions de ce dernier, la plupart des faits mentionnés dans cette nouvelle sont authentiques, à savoir, par ordre d'apparition dans le fil du récit :

Le trafic de cigarettes mené par un groupe finançant ainsi les activités d'Al Qaïda ;

La présence de cellules d'Al Qaïda aux USA avant le 11 septembre 2001 ;

L'affaire Ressam dans tous les détails retranscrits ici ;

La vie à San Diego de Khalid Al Mihdhar et Nawaf Al Hamzi en 2000, avec le rôle d'Omar Al Bayoumi ;

Mohamed Atta, Ziadh Jarrah et Marwann Al Shehhi prenant des leçons de pilote à Huffman Aviation School à Venice, Floride, ainsi que les déplacements de Mohamed Atta à l'étranger début 2001 ;

La réunion de Kuala-Lumpur de début janvier 2000, avec le rôle de Yazid Sufaat, et le rôle de financier d'Ammar Al Baluchi ;

Les tentatives d'achat d'un avion d'épandage agricole par Mohamed Atta ;

La vidéo de l'expérience de gaz de combat sur un chien, menée par Al Qaïda ;

L'affaire Hanssen, le projet Carnivore et la démission de Louis Freeh ;

Les détails de l'attentat contre le métro de Tokyo en 1995 ;

Les techniques d'épandage agricole ;

L'opération Tripod, menée par l'Office of Emergency Management de la Mairie de New York City, le 11 septembre 2001 ;

Le curriculum vitae et le récit de la vie de John O'Neill avant le 11 septembre 2001 ;

Le Phoenix Memo, rédigé par l'agent Kenneth Williams ;

Les déplacements de Mohamed Atta pendant l'été 2001 ;

La promotion de David Frasca, patron de la cellule d'enquête sur les terroristes fondamentalistes religieux du FBI ;

La situation économique du secteur du transport aérien en 2001, avant les attentats du 11 septembre ;

Le cutter retrouvé sous le siège d'un avion de Delta Air Lines dans la semaine qui a suivi le 11 septembre 2001 ;

Les vols de repérage menées par les pirates de l'air ;

L'affaire Zacharias Moussaoui dans ses détails reportés ici ;

Sauf pour la partie impliquant des personnages de fiction, l'affaire Mohamed Al Kahtani ;

Le scénario du NORAD sur des avions de ligne détournés, et l'attaque contre le siège de la CIA telle que prévue par Ramzy Youssef ;

La fausse alerte à la bombe contre le World Trade Center qui a existé aux dates indiquées ici, bien que ses détails tels que reportés dans ce récit relèvent de l'imagination de l'auteur ;

L'enquête sur Khalid Al Mihdhar fin août / début septembre 2001 ;

Les achats de billets par les pirates de l'air, sauf pour Mohamed Atta ;

Les détails de l'assurance du World Trade Center par Silverstein Properties incorporated et la réunion qui aurait dû avoir lieu le 11 septembre 2001 au 88e étage de l'une des tours ;

Les détails météorologiques de l'ouragan Erin ;

Les enquêtes qui ont suivi les attentats du 11 septembre 2001, ainsi que les différentes commissions d'enquête et le détail de leur fonctionnement ;

L'Air Transportation Stabilization Board ;

L'histoire des investisseurs avec les put options sur American et United Airlines ;

Le vol Saudi Arabian Airlines et les saoudiens évacués quelques jours après le 11 septembre 2001 ;

La position du sénateur John Mac Cain sur le 11 septembre 2001 et le fait qu'il a préfacé un livre, édité par Popular Mechanics, démontant les théories de la conspiration à ce sujet.

Bien qu'étant hautement spéculatif et relevant d'analyses personnelles de l'auteur, le rôle des autorités saoudiennes dans ces attentats pose question, et n'a pas été rendu public à ce jour. Ce qui est retracé ici relève pour une bonne part de la fiction, bien qu'étant basé sur des événements et des personnages réels.

Aucun chien n'a fini en plat de résistance chinois pendant la rédaction de cette nouvelle, ni été maltraité de quelque manière que ce soit,

Je dédie cette nouvelle à certains de mes collègues dont le déficit de professionnalisme, l'acharnement sur l'accessoire au détriment de l'essentiel, la complaisance envers certains partenaires extérieurs, la fainéantise, voire l'incompétence pure et simple, ont pimenté ma vie professionnelle d'employé de bureau, mais pas toujours pour le meilleur...



CC Olivier Gabin, 2010, juin 2012, version 1.0

*Cette œuvre de fiction est couverte par les dispositions
de la licence Creative Commons :*

CC – BY – NC – ND

*Les conditions légales de la licence applicables à cette œuvre
sont disponibles à cette adresse :*

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>